

COLLECTION
GABRIEL NADEAU

Louvigny de Montigny

Litt. D., Université de Montréal

*La Revanche
de
Maria Chapdelaine*

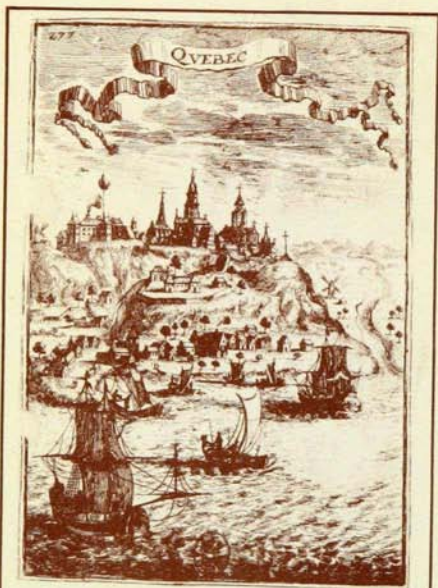


SÉRIE

LES JUGEMENTS

ÉDITIONS DE L'A. C.-F.—MONTREAL

1937



Bibliothèque Nationale du Québec



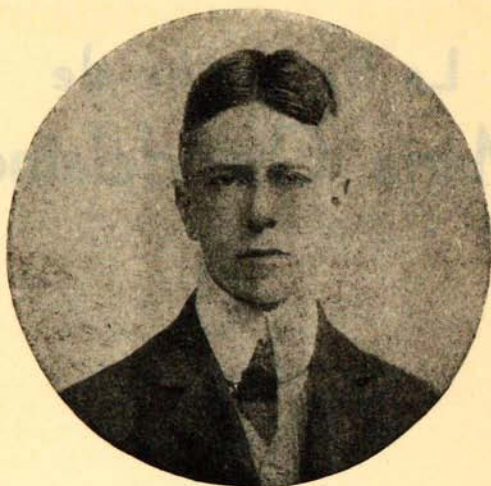
Tous droits réservés, 1937.

Copyright, 1938.

COLLECTION
GABRIEL NADEAU

La Revanche de
Maria Chapdelaine

EDITIONS DE L'A. C. F. - MONTRÉAL



Louis HÉMON
Sa dernière photographie,
prise à Quimper avant son embarquement
pour le Canada.

Louvigny de Montigny

Litt. D., Université de Montréal.

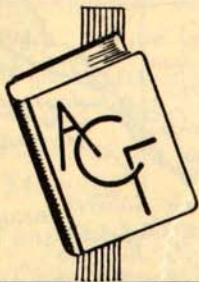
La Revanche de Maria Chapdelaine

Essai d'initiation à un chef-d'œuvre
inspiré du pays de Québec.

Préface de Monsieur Raymond Brugère,
Ministre de France au Canada

... la divine joie d'admirer une parfaite œuvre d'art, et la volupté de se replonger dans le passé de la France.

Raymond Poincaré.

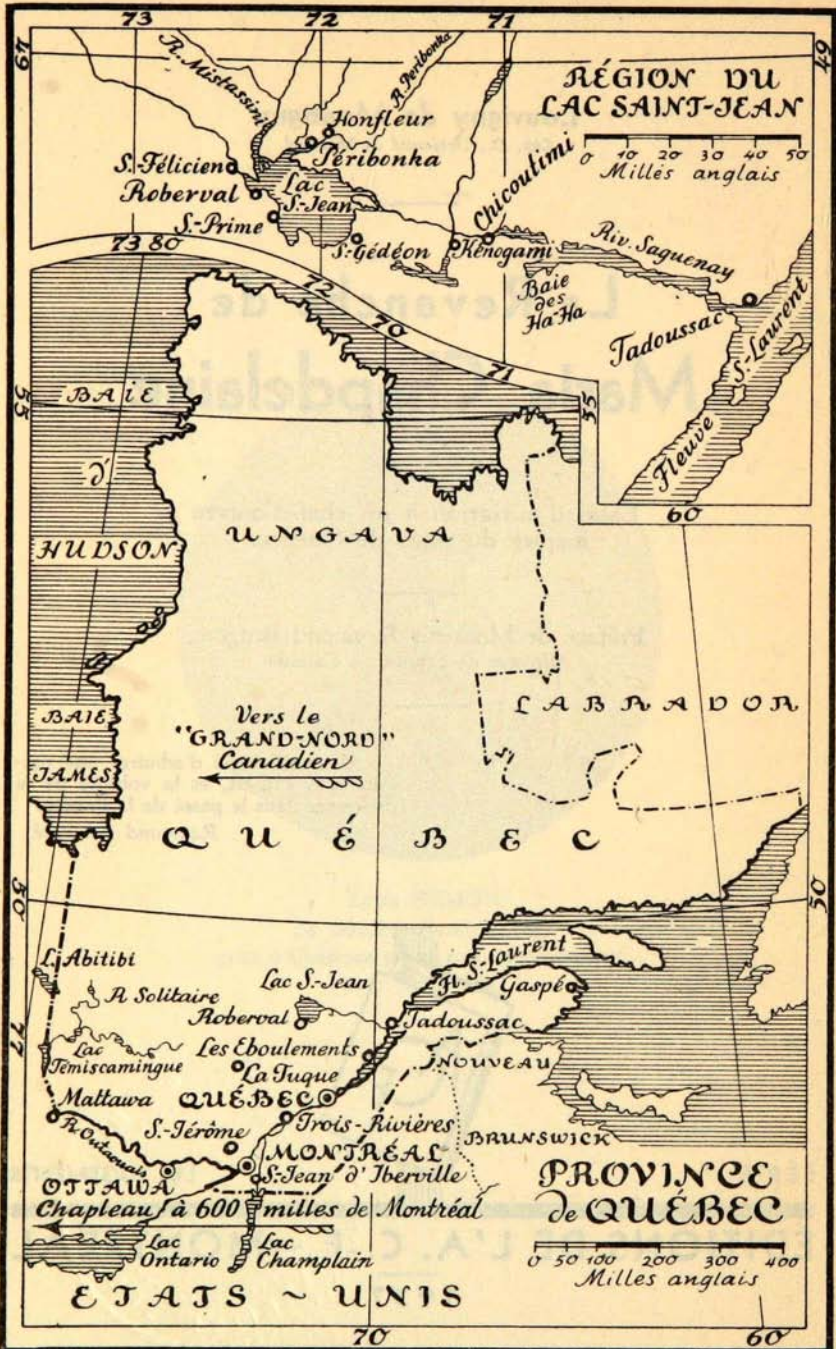


SÉRIE

LES JUGEMENTS

ÉDITIONS DE L'A. C.-F.—MONTREAL

1937



PQ
2615
E35MB
M66
1938

Le "pays de Québec"

—Interprétation graphique de M. Saint-Loup, par gracieuseté de la Revue Populaire.

PRÉFACE

Les livres ont leur destin. M. Louwigny de Montigny a entrepris de nous conter celui de Maria Chapdelaine. Le lecteur aura vite fait de déceler dans son récit autre chose qu'une simple admiration littéraire.

Si n'y paraît pas le fort légitime orgueil que M. de Montigny pourrait ressentir d'avoir le premier découvert, sinon lancé, le chef-d'œuvre de Louis Hémon, du moins éclate en chaque ligne la fierté qu'il éprouve de retrouver dans les personnages du livre tous les traits, grands et petits, physiques et moraux, du pays de Québec et de son ascendance française. Depuis plus de vingt ans qu'il l'a sauvé des eaux de l'oubli, M. de Montigny n'a cessé de se pencher sur Maria Chapdelaine ; il en a suivi amoureusement la croissance, et c'est triomphalement qu'il nous présente aujourd'hui cet ouvrage, détail par détail, comme l'une des mieux réussies des synthèses : l'image du Canada français s'y reflète tout entière.

Je frémis rétrospectivement à la pensée que Maria Chapdelaine, publié en feuilletons dans le Temps au début de 1914, et dont l'auteur, vagabond des lettres et de la gloire, avait, six mois auparavant, trouvé la mort sur la voie ferrée du Grand-Ouest, aurait pu ne pas être lu, deux ans plus tard, par M. de Montigny, et que celui-ci, les circonstances aidant, aurait pu n'avoir ni l'idée, ni les moyens, de le faire éditer de son propre chef à Montréal.

La perte eût été d'importance. Par le sujet, par le milieu décrit, par l'atmosphère qui s'en dégage, Maria Chapdelaine est beaucoup plus qu'un très grand livre ; l'ouvrage constitue

l'un des plus rayonnants monuments édifîés, en dix siècles de vie nationale, à la permanence et aux constantes de la France.

Le côté rural, passion de la terre, se dégage vainqueur du livre ; et cela explique qu'il ait eu tant de prise sur les lecteurs français. N'y a-t-il pas en chacun de nous un vieux fond campagnard qui nous fait, les uns et les autres, quand nous pouvons nous féliciter d'en avoir encore un, chérir par-dessus tout notre village ?

Un éminent homme d'État belge, M. Hymans, avec qui il m'est arrivé bien souvent de m'entretenir des événements de France, et à qui je me plaisais à citer en exemple les gens de "chez moi", me disait un jour : "Mais vous, Parisiens, vous parlez toujours de votre village !" Eh oui ! c'est vers les campagnes qu'aux heures graves nos pensées se reportent le plus volontiers et le plus naturellement. Nous nous y retrouvons nous-mêmes et à l'état nationalement le plus pur.

"Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer. Nous sommes un témoignage" . . . M. de Montigny, comme on explique un évangile, nous indique — avec une piété dont tous les Français lui sauront gré — les à-côtés, grands et petits, de ce qu'est ce "témoignage" ; ses lecteurs en ressentiront une admiration accrue pour Maria Chapdelaine. Ils y puiseront aussi, je l'espère, comme j'ai fait moi-même au contact des réalités canadiennes, une foi renouvelée dans la vitalité de tout ce qui, portant l'empreinte française, reste, au delà de l'Atlantique, attaché aux plus saines de nos traditions comme aux plus foncières de nos raisons d'être.

Ottawa, le 8 septembre 1937.

Raymond BRUGÈRE.

CHAPITRE PREMIER

EN MANIÈRE D'INTRODUCTION. — VINGT OU VINGT-CINQ ANS APRÈS. — PREMIÈRES ÉTUDES ET RECHERCHES SUR LOUIS HÉMON. — SES DÉPLACEMENTS AU CANADA. — HÉMON CHANTE LES ÉBOULEMENTS. — UNE BATAILLE DE *MARIA CHAPDELAINE*. — GLOSES POUVANT SERVIR À NOS JEUNES ROMANCIERS. — JUSTIFICATION PÉREMPTOIRE DES CITATIONS.

LOUIS Hémon s'embarqua, le 12 octobre 1911, le jour même de son trente-et-unième anniversaire, à Liverpool, sur le *Virginian*, qui le déposa, sept jours plus tard, à Québec. Il ne s'était pourvu de lettres de présentation pour personne. Ce qui l'attirait au Canada, c'était l'espace libre, le paysage neuf, la terre inconnue, "la simplicité de la création primitive"; c'était la libération des contraintes, l'indépendance totale. Il s'est toujours appliqué à vivre seul, à ne nouer aucune relation.

Hémon passe l'automne et l'hiver à Montréal. Entre autres occupations, il rédige un journal de ses premières impressions canadiennes, qu'il envoie à l'éditeur Grasset, en février 1912. Fin juin, il est à Roberval et monte à bord du petit bateau qui dessert les villages riverains du lac Saint-Jean; il y rencontre Samuel Bédard, qui l'engage et l'emmène à Péribonka. Il demeure à l'emploi de Bédard jusqu'à l'approche de Noël, alors que son patron va le conduire à Saint-

Gédéon, en face de Roberval. C'est là que Louis Hémon, au gros de l'hiver, a coordonné ses notes et composé son roman, tout en exécutant divers travaux pour les industriels de la région. En mars 1913, il revient à Montréal et trouve, chez les quincailliers en gros Lewis Brothers, un emploi de traducteur qui lui permet de dactylographier, pour son propre compte, une heure le matin et une heure le soir, autrement dit de transcrire le manuscrit définitif de *Maria Chapdelaine*. Son "récit du Canada français" expédié au *Temps*, à Paris, l'auteur quitte aussitôt Montréal et s'achemine vers l'Ouest. Le 8 juillet 1913, il est victime d'un stupide accident de chemin de fer à Chapleau, province d'Ontario, à quelque cent cinquante milles au delà de Sudbury. *Le Temps* publie *Maria Chapdelaine* en janvier-février 1914; et la première édition proprement dite de cet ouvrage paraît à Montréal, aux derniers jours de novembre 1916.

Pour commémorer les étapes les plus intéressantes du passage de Louis Hémon au Canada, ainsi que celles de la composition et de la publication de son célèbre roman, nous aurions pu emprunter un titre à Alexandre Dumas et intituler *Vingt ans après* notre évocation d'événements qui, de fait, s'échelonnent sur une période de quatre ou cinq années. D'autant que l'autorité de Dumas permet quelques écarts de calcul élémentaire, puisqu'il a charmé notre adolescence par le récit des aventures de ses *Trois Mousquetaires*, qui étaient quatre bien comptés.

Il n'est pas indifférent, certes, de négliger les précisions dans la biographie de Louis Hémon. L'importance de son

œuvre lui mérite toute l'attention, tout le respect et toute la sollicitude de l'histoire littéraire. On ne savait à peu près rien de lui lorsque parut l'édition canadienne de *Maria Chapdelaine*. Depuis lors, plusieurs hommes de lettres et amateurs sont allés au Lac-Saint-Jean et en ont rapporté une abondante information. Damase Potvin, de Québec, Léon-Mercier Gouin, de Montréal, et la société québécoise des Sciences, Arts et Lettres furent, sauf erreur, les premiers à mener une enquête devant éclaircir peu à peu le mystère qui planait sur la personnalité de l'auteur, à rétablir les conditions dans lesquelles il écrivit son roman, à recueillir des détails sur son séjour et ses déambulations au Canada. Un peu plus tard, le juge Édouard-Fabre Surveyer a réuni toutes ces indications, qu'il a présentées à divers auditoires. Plus tard encore, en 1921, les critiques de France commencèrent à remarquer l'œuvre de Louis Hémon, à proclamer ses mérites et à se renseigner sur l'auteur.

Des innombrables études publiées jusqu'à présent sur cet écrivain, et particulièrement sur *Maria Chapdelaine*, les plus documentées me semblent celles de Charles Le Goffic¹, de René Bazin², de Louis-J. Dalbis³ et d'Allan McAndrew⁴.

Les articles que Le Goffic a publiés dans divers périodiques parisiens, et qu'il a condensés en une monographie du

1. *Larousse mensuel illustré*, août 1921.

2. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1921.

3. *Le Bouclier canadien-français*, édition Spès, Paris, 1928.

4. *Louis Hémon, sa vie et son œuvre*, édition Jouve & Cie, Paris, 1936.

Larousse mensuel illustré, fournissent une biographie très expressive de Louis Hémon ainsi qu'une appréciation ravie de *Maria Chapdelaine*. L'étude de René Bazin complète celle de Le Goffic ; elle y ajoute quelques lettres que Louis Hémon adressa à sa famille, de Québec, de Montréal et de diverses localités du Lac-Saint-Jean.

M. Dalbis insiste particulièrement sur le symbolisme de *Maria Chapdelaine*, qui lui a révélé la position qu'occupent les Canadiens français "par rapport au sol qui les accueille, au milieu où ils se défendent, au pays dont ils se souviennent"; il démontre que notre nationalité forme, en Amérique anglo-saxonne, le *Bouclier canadien-français*. C'est le titre même de son volume qu'il a dédié pieusement "A ceux qui, sur la terre d'Amérique, ont maintenu le doux parler de France".

L'exégèse de M. Dalbis nous honore au plus haut point. Malheureusement, son symbolisme lui a dicté un titre en quelque sorte déroutant, puisque ce titre n'indique aucunement ce qu'on doit trouver de plus précieux dans son livre et qui s'y trouve effectivement: une analyse très poussée de *Maria Chapdelaine*, un relevé détaillé des sources du récit; une revue des personnages, des faits et même des paysages qui ont impressionné l'auteur; un aperçu des influences que ce roman est destiné à produire; enfin, mille renseignements que les curieux et les chercheurs peuvent requérir sur le séjour de Louis Hémon au "pays de Québec", sur ses déplacements et ses occupations. Bien mieux, le volume de M. Dalbis se termine par le *Journal* de l'écrivain qui nous intéresse, dont le texte

original n'avait encore été publié que dans un éphémère cahier de France¹.

Plus que tout autre, Allan McAndrew, jeune universitaire de Toronto, a pioché l'œuvre de Louis Hémon. Il s'est enquêté de sa vie; il a retracé ses ascendances et analysé les milieux où s'est perfectionnée sa vocation littéraire; il a passé deux années en France, pour préparer, en puisant aux meilleures sources, une thèse qui lui a mérité un doctorat de l'université de Paris. Son livre nous fournit ainsi tous les détails désirables sur Louis Hémon et sur son œuvre; il n'étudie pas seulement *Maria Chapdelaine*, mais chacun des autres romans de l'auteur, et même chacun de ses nombreux contes et nouvelles réunis dans *La Belle que voilà* ou restés épars dans des journaux.

La vie et la production générale de Louis Hémon feront sans doute, et longtemps, l'objet de nouvelles études; celles qui ont paru jusqu'à présent suffisent à en retracer les grandes lignes et les traits caractéristiques; d'autres apporteront des précisions sur ses occupations, allées et venues, à Montréal, de novembre 1911 à juin 1912. Des lettres datées de Saint-Gédéon, 9 février 1912, et de Kénogami, 27 février et 11 mars 1912, reproduites dans la *Revue des Deux Mondes* et dans le *Bouclier canadien-français*, ont donné à conclure que notre voyageur a fait une première randonnée au Lac-Saint-Jean, dès l'automne de 1911, puis qu'il est revenu séjourner quelques mois à Montréal pour retourner ensuite à Roberval et s'engager chez les Bédard. M. McAndrew a dé-

1. *Demain*, Paris, mai 1924.

montré que ces lettres ont été reproduites avec une date erronée, qu'elles sont de 1913 et non de 1912. Elles font, en effet, allusion à des événements européens survenus en 1913¹. Au surplus, le billet que Louis Hémon a adressé à l'éditeur Grasset, avec ses premiers chapitres "de ce qui pourrait être un livre sur le Canada français", est daté de Montréal, 6 février 1912. Il est peu plausible qu'il ait signé des lettres à Montréal, le 6 février 1912, et que, trois jours plus tard, de Saint-Gédéon, il ait adressé à sa famille des nouvelles pas très fraîches du Lac-Saint-Jean.

Le 21 décembre 1911, de Montréal, Hémon recommande à sa famille de ne se donner aucun souci à son sujet; il est "gras, heureux et confortable"; il touche "des appointements énormes, avec ponctualité" et il commence à "faire des économies". Une autre lettre, datée de Montréal, 20 avril 1912, laisse entendre qu'il n'a pas quitté la ville de tout l'hiver et qu'il ne songe pas à en partir avant le commencement de juin. Six jours plus tard, il écrit à sa famille:

Je me déplacerai probablement pas mal avant de m'installer pour l'été. Ce sera pourtant quelque part dans la province de Québec².

Il semble avoir, en effet, quitté Montréal avant juin; mais on ne connaît guère les étapes de la randonnée qu'il a pu faire avant d'aboutir à Roberval, le 24 juin 1912. Nous savons cependant qu'il s'est arrêté à La Tuque, au cours de ce mois de juin: il y a écrit un article qui fut publié un peu plus tard dans l'*Auto*, de Paris³.

¹⁻²⁻³. Ces indications sont rapportées dans l'ouvrage de M. McAndrew, p. 65-67.

La Tuque est située, si l'on veut, sur la route forestière de Montréal au Lac-Saint-Jean. Mais le voyageur qui part de Montréal, ou même de Québec, et à plus forte raison de La Tuque, pour arriver au Lac-Saint-Jean, fait un joli crochet s'il s'arrête aux Éboulements. Hémon a fait un séjour aux Éboulements, et l'endroit lui a paru "plaisant", puisqu'il a composé une chanson pour en célébrer les agréments. C'est une amulette de voyageur, qui n'ajoute rien à la gloire littéraire de son auteur.

Marius Barbeau, toujours en chasse des contes et légendes dont la mémoire passe de génération en génération, et des moindres turlurettes que nos paysans chantent à tout propos, en a recueilli le texte, en 1916, d'une paroissienne des Éboulements, Mme Mary Tremblay, qui le chantait sur l'air de *Gai lon là, Joli rosier*. Ces couplets et refrains ont été composés par "un nommé Louis Hémon, un França de France" qui s'est arrêté aux Éboulements à une date que la chanteuse ne peut pas préciser de l'été 1912¹.

1. Marius Barbeau a bien voulu nous communiquer ce texte que Mme Mary Tremblay lui a chanté, qu'elle a appris de Dieu sait qui. Ce texte a, sans doute, subi quelques déformations dans la bouche de tous les chanteurs qui se le sont transmis l'un à l'autre. En voici la transcription :

Aimez-vous la montagne,
 Les limpides ruisseaux,
 La riante campagne,
 Les bosquets, les coteaux ?
 Ref. : Venez pour quelques instants,
 Voir les Eboulements.

Le Saint-Laurent y coule
 Par des caps découpés
 Dont le terrain s'éboule
 De ses flancs escarpés.
 Ref. : Gai ! chantons les agréments
 Qu'ont les Eboulements.

Ces précisions ressortissent à l'histoire littéraire et à la biographie, et notre propos n'est point de déterminer les moindres étapes du voyage de Louis Hémon au Canada. Il nous suffit de marquer les dates qui intéressent particulièrement *Maria Chapdelaine*.

Les circonstances dans lesquelles ce roman a été composé, publié, puis reconnu comme chef-d'œuvre, sont tellement extraordinaires, et, d'autre part, sa substance spirituelle et artistique est si riche qu'il peut alimenter encore de nombreux essais dont chacun se restreindra à l'un ou à l'autre des multiples aspects de *Maria Chapdelaine*. Plusieurs universitaires sont actuellement au travail. Entre autres, A. Rivoallan prépare une étude qui déterminera dans quelles conditions exceptionnelles a paru, avant la plupart des autres ouvrages de Louis Hémon, ce "récit du Canada français" qui est sa dernière production. L'analyse de M. Rivoallan figurera dans la collection des *Grands Événements littéraires*, où sa place est toute marquée. Attendons-nous à lire en outre un traité qui dégagera les sentiments d'amour profane qui animent les personnages de *Maria Chapdelaine* ; car si ce récit passe

L'île aux Coudres voisine,
Verte, au-dessus des flots,
Dont la crête domine
Nombre de matelots.
Ref. : Gai ! chantons les agréments
Qu'ont les Eboulements.

Le tremblement de terre
Se fait sentir parfois.
D'un souterrain tonnerre
Alors gronde la voix.
Ref. : Quand même le tremblement
Plaît aux Eboulements.

encore, aux yeux des lecteurs peu attentifs, pour une berquinade dont les héros n'écotent que les voix célestes, les personnages n'en sont pas moins des hommes et des femmes en chair et en os, comme la chose peut se démontrer aisément. Ne désespérons pas, non plus, de mettre à la portée de nos écoliers un manuel qui leur apportera des notions profitables sur le style de *Maria Chapdelaine*, leur expliquera les procédés au moyen desquels l'auteur a atteint une aussi magnifique simplicité de narration, une aussi imposante sobriété d'expression, et leur révélera, si possible, le secret de ses images originales et saisissantes. Pour ce qui touche davantage les Canadiens français, il m'a paru plus intéressant de m'arrêter derechef à *Maria Chapdelaine*, de mesurer le chemin qu'elle a parcouru en vingt-cinq ans, et de regarder comment, par la réaction qu'elle produisit chez nous et ailleurs, elle a surmonté la défaveur qu'elle subit manifestement, dès sa naissance, au pays même qui l'a inspirée, et comment elle a pris sa revanche.

Nous verrons que *Maria Chapdelaine* a laissé moins bonne impression ici que là. Nous nous rendrons compte que, si les personnages les plus éminents et les esprits les plus éclairés du Canada ont reconnu la haute valeur du roman de Louis Hémon et s'efforcent d'en promouvoir l'étude et même d'en tirer les bénéfices spirituels et temporels qu'il peut nous procurer, nous verrons, dis-je, que cet ouvrage ne jouit pas encore de la faveur qu'il devrait obtenir dans les classes auxquelles il doit le mieux profiter, c'est-à-dire nos populations rurales et notre monde scolaire.

Ce faisant, nous relèverons les principales accusations qui ont été proférées, plus ou moins ouvertement, contre l'innocente héroïne de *Péribonka*, et qui n'ont point perdu toute créance au "pays de Québec", où, décidément, rien ne doit changer et rien ne doit mourir.

Dès qu'il fut publié dans le *Temps*, à Paris, nous n'avons eu de cesse que ce roman ne parût en volume à Montréal, afin de servir de modèle à nos jeunes écrivains. Nous nous sommes prudemment gardé de crier au chef-d'œuvre en présentant cette édition canadienne de *Maria Chapdelaine*; mais les maîtres de la littérature française se sont chargés de faire reconnaître comme tel le roman de Louis Hémon. Enfin, si l'édition de 1200 exemplaires que nous avons publiée en 1916 ne s'est écoulée qu'à grand'peine, et si nos lettrés mêmes lui témoignèrent une incompréhension dont la postérité ne manquera pas de s'étonner, quelques centaines de connaisseurs en ont apprécié l'exceptionnel bouquet et en ont aussi clamé les louanges. L'enthousiasme s'échauffa même jusqu'à engendrer des querelles d'école, si bien que, dans notre Landerneau littéraire, où tout se réduit à des proportions lilliputiennes, nous pouvons nous flatter d'avoir eu notre "bataille de *Maria Chapdelaine*" comme les romantiques de Paris, cent ans plus tôt, livrèrent et gagnèrent la "bataille d'*Hernani*" — et que la revanche de *Maria Chapdelaine* est un peu celle de ses premiers amis canadiens.

Les observations des critiques les plus réputés, bien mieux que nos gloses qui les rapportent, pourront être utiles à ceux

de nos jeunes gens qui se livrent à des exercices littéraires ou s'adonnent à la composition. Car cette étude n'est pas faite pour les cinq ou six quarterons de connaisseurs canadiens qui n'ont besoin de l'aide de personne pour apprécier *Maria Chapdelaine* et pour admettre que ce livre nous intéresse plus que tout autre. A vrai dire, elle est dédiée aux Canadiens français, autrement nombreux, qui n'ont pas encore compris, et de façon spéciale à ceux qui ne sont pas congénitalement réfractaires à la compréhension, du moment qu'on leur met les points sur les i. Cette modeste démonstration vise à servir et à enseigner, non à éblouir ou amuser; aussi n'est-elle point destinée aux écrivains de carrière, qui ne pourraient que hausser les épaules et sourire d'entendre rabâcher les rudiments de l'art d'écrire, qui douteraient qu'il soit nécessaire d'expliquer que la photographie diffère de la psychologie, enfin, qui ne sentiraient dans nos réflexions qu'une odeur de relent et ne trouveraient qu'un goût de réchauffé à nos citations. Nous aurons, en effet, l'occasion de faire de nombreuses citations — de Louis Hémon lui-même, de ses critiques et commentateurs — ce qui, en principe, est un grave défaut, je ne le sais que trop. Qu'on n'aille pas penser, au moins, que c'est par paresse d'esprit que je vais emprunter aux autres les éléments les plus substantiels des commentaires que j'ai cru utile de présenter à mon tour. J'ai conservé cette blâmable habitude, parce que je n'ai pas atteint l'âge d'imposer aux honnêtes gens mes propres conjectures, sans au moins appuyer mon humble sentiment sur l'autorité d'auteurs dont

la postérité ou tout au moins le respect général a entériné les jugements, d'écrivains à qui leurs travaux ont procuré quelque crédit. Aussi vous citerai-je tout de suite, et pour commencer, ce bon vieux Montaigne qui nous enseigne:

C'est mettre nos conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif.

CHAPITRE II

COMMENT HÉMON CONÇUT SON ROMAN. — RECHERCHE DE LA VIE PRIMITIVE. — LE CANADA QUI COMPTE ET CELUI DES ENTITÉS CONFITES DANS LE PASSÉ. — PLAN D'UN OUVRAGE, MOINS COMMUN QUE LES AUTRES, SUR LA VRAIE CAMPAGNE FRANCO-CANADIENNE. — LES ANGLAIS ET LES IRLANDAIS NE FONT PAS LA FINE BOUCHE. — FÂCHEUSE PUBLICITÉ POUR LE PAYS DE QUÉBEC. — VIVE LA *BRABANÇONNE!*

UN roman n'est pas toujours le fruit d'un caprice ou d'une fantaisie, et Louis Hémon ne s'y aventurait pas à l'aveuglette. Ses ouvrages antérieurs nous montrent qu'il se donnait corps et âme à son œuvre, dès qu'il en avait arrêté la donnée parmi toutes celles qui sollicitaient sa curiosité d'artiste. Il s'y incorporait en toute objectivité, et même avec flegme. C'est ainsi qu'il composa des tableaux tout à fait différents de sentiment et d'idée, que *Maria Chapdelaine* diffère, par exemple, de *Colin-Maillard* et de *M. Ripois et la Némésis*, en accusant les mêmes qualités de style et d'observation. Pour rester dans la compagnie de *Maria Chapdelaine*, nous pouvons à loisir suivre la formation de son dessein.

L'une des premières nouvelles qu'il écrivit à Londres, est l'histoire de *Jérôme*, un chien de berger dont l'instinct de liberté, de vagabondage, inspire à son maître, secrétaire du préfet, l'envie de gagner à sa guise, comme l'animal, la vraie

campagne et de "redescendre, degré par degré, vers la simplicité de la création primitive"¹.

Le secrétaire décide donc de "rompre tous les liens de conscience qui pouvaient l'attacher au monde civilisé". Comme ses supérieurs se disposaient un jour à lui adresser quelques remontrances, il leur dit :

qu'il s'en allait, chassé par la peur qu'il avait conçue de devenir quelque jour semblable à l'un d'eux. Il leur dit qu'ils étaient difformes et ridicules, certains squelettiques, certains obèses, tous pleins de leur propre importance et de la majesté des principes médiocres qu'ils servaient ; que leur progéniture hériterait de leurs tares physiques et de leur intellect rétréci, et qu'ils s'en iraient à la mort sans avoir connu de la vie autre chose qu'une forme hideusement défigurée par les préjugés séculaires et de mesquines ambitions...

Finalement, le fonctionnaire insurgé lance cet avertissement à la hiérarchie : "Vous savez qu'on peut aller au Canada pour cinquante francs ?"... "Et Jérôme, sous la table, ferma ses yeux jaunes, en signe d'approbation."

C'est la conclusion de cette petite histoire qui nous en apprend plus que tout un livre sur les dispositions de Louis Hémon à 23 ans, sur sa phobie des astreintes sociales, et nous donne à entendre singulièrement qu'il songeait déjà au Canada pour s'y évader des contraintes européennes. Plus tard, dans *M. Ripois et la Némésis*, il mentionne de nouveau le Canada comme un pays où doit vite trouver l'indépendance un jeune homme qui ressemble beaucoup au donneur de ce conseil :

1. Cette courte nouvelle de Louis Hémon est reproduite dans la préface de *Battling Malone, pugiliste*, Les Cahiers verts, Grasset, 1925.

Avec cinq cents livres dans sa poche un homme comme vous, jeune, actif, intelligent, parlant au moins deux langues, peut aller au Canada, en Australie, n'importe où, et fait fortune en dix ans¹.

Hémon, de 1904 à 1911, n'en demeura pas moins à Londres où, tout en gagnant sa vie comme il pouvait, il exerça son talent à étudier les populations de banlieue, les gens de la rue, des âmes qui l'intéressaient et lui inspirèrent bon nombre de nouvelles et quatre ou cinq romans. Au début de 1911, il écrivait à sa famille, à Paris :

Je ne suis pas seulement prêt à, mais presque désireux de voir de près des métiers généralement considérés comme humbles. Aussi, et pour éviter que vous ne preniez cela pour une déchéance tragique, quand le moment sera venu, je puis vous dire tout de suite que j'ai l'intention de "faire la moisson" l'été prochain. Toqué ? C'est entendu ; mais ma folie est plus systématique qu'il n'apparaît au premier coup d'œil².

Vous l'avez entendu, il a l'intention de "faire la moisson", au cours de l'été prochain. Un peu plus tard, et de Londres encore, il écrit à sa mère :

Je ne vais pas vous promettre de faire quelque chose de merveilleux, ni de réussir d'une manière éclatante. Ces choses-là ne sont certaines que dans les livres. Mais j'ai de bonnes chances, et je me crois parfaitement lucide. Alors, même si tout le monde me croit maboul et bon à rien, je veux que tu sois d'un autre avis. Dis aux autres : "Il sait ce qu'il fait", et surtout crois-le³.

De toute évidence, son dessein mûrissait dans son esprit : il avait décidé d'entreprendre quelque chose qui en valût la

1. Extrait cité par M. McAndrew, p. 53.

2. *Le Bouclier canadien-français*, p. 281.

3. *Ibid.*, p. 282.

peine. Hémon n'est pas bavard, et ne gaspille pas son temps à raconter ses projets ; cependant, le peu qu'il en dit nous permet de les reconstituer.

Il s'embarque à Liverpool. Parmi les passagers, il trouve bon nombre de jeunes Anglais dont la plupart sont voyageurs de commerce et quelques autres sont partis à l'aventure. Il signale un autre groupe de passagers parmi lesquels on le distingue facilement :

Ce sont ceux qui ne vont pas au Canada pour réussir, mais simplement pour leur vie "en long et en large" et voir quelque chose qu'ils n'ont pas encore vu. Ils ne s'inquiètent pas, parce que ce qui leur arrivera sera forcément quelque chose de neuf et, par conséquent, de bienvenu¹.

De l'avis des passagers anglais, qu'il rencontre à bord,

Québec n'est que le porche aux sculptures archaïques par où il faut passer pour déboucher dans la rudesse des pays nouveaux, du vrai Canada, du Canada qui compte. Ils n'ont à l'esprit et à la bouche que des strophes de la grande épopée de l'Ouest : les villes solides et prospères là où il n'y avait que cinq huttes voilà dix ans ; tant de boisseaux de blé produits cette année par des terres défrichées de la veille ; cent mines déjà prêtes et qui n'attendent que le passage de la voie ferrée pour dégorger leurs métaux².

Pour ces chercheurs de fortune,

le Canada français et la race qui l'habite ne paraissent que des entités de second plan dont le rôle est fini, falotes, vieillottes, confites dans le passé³.

Ce sont, pourtant, ces "entités de second plan, ... confites dans le passé", que Louis Hémon veut fréquenter pour les

1-2-3. *Ibid.*, p. 230, 238, 239.

mieux connaître. Il est parfaitement avisé des promesses que l'Ouest fait aux immigrés, avec ses nouvelles villes qui grandissent à vue d'œil, ses terres à blé et ses mines de métaux précieux. Ce sont les "entités ... falotes et vieillotes" du Canada français qu'il va chercher et qu'il va trouver.

De Québec il monte à Montréal, où il rédige le journal de ses premières impressions canadiennes, et il l'expédie, le 6 février 1912, à l'éditeur Grasset, à Paris, avec une lettre:

Je vous envoie les premiers chapitres de ce qui pourrait être un livre sur le Canada français : *Au pays de Québec*.

Il promet quelques chapitres particuliers sur Montréal, puis ajoute:

Enfin, une deuxième partie, qui ne pourra être écrite qu'au cours du printemps prochain, sur la *vraie campagne franco-canadienne et sa population*, partie qui sera peut-être moins commune que les autres¹...

Voyez-vous se préciser son plan? Il écrira, au printemps prochain, c'est-à-dire au printemps de 1913, comme il l'a fait, un récit "sur la vraie campagne franco-canadienne et sa population", avec les éléments qu'il aura recueillis au cours de toute une année dans le pays. Il n'a pas encore arrêté que ce récit deviendra un roman distinct et se détachera de ses impressions qu'il a déjà intitulées *Au pays de Québec*; cependant, il pressent que "cette partie sera peut-être moins commune que les autres".

Hémon passe tout l'hiver à Montréal. Dès le 21 décembre 1911, il recommande aux siens de ne pas se faire de souci à son sujet:

1. *Ibid.*, p. 283.

Je suis gras, heureux et confortable ; je touche des appointements énormes avec ponctualité, si énormes que, vous aurez peine à le croire, je commence à faire des économies ! Quand le printemps viendra, j'aurai un bas de laine et je quitterai Montréal avec sérénité et sans regrets¹.

Il occupe ses soirées à la bibliothèque Fraser, où il complète son inspection livresque du Canada français qu'il a déjà marqué son dessein d'étudier spécialement.

Le 20 avril 1912, il informe ses parents qu'il ne quittera pas Montréal avant le commencement de juin :

Mes mouvements seront un peu incertains pour quelque temps, et je me déplacerai probablement pas mal avant de m'installer pour l'été. Ce sera pourtant quelque part dans la province de Québec².

Malgré l'ostentation blagueuse qu'il met à rassurer sa famille, en lui apprenant qu'il touche avec ponctualité des appointements énormes, on sait que, travailleur et débrouillard, Hémon eût pu se créer une bonne situation à Montréal s'il avait eu l'intention d'y rester. Lorsqu'il annonça à son patron, chez Lewis Bros., qu'il allait partir le lendemain pour l'Ouest, c'est en vain qu'on lui offrit, pour le garder, un doublement de son salaire³.

Il n'est pas venu au Canada pour toucher des appointements énormes, mais pour voir le pays et l'étudier ; et il a jeté son dévolu sur "la vraie campagne franco-canadienne et sa population". Jusqu'à la fin du printemps 1912, il ne sait pas encore où il va "s'installer pour l'été" ; il a pourtant

1-2. Lettres citées par M. McAndrew, p. 65-66.

3. Interview de M. Ralph-H. Dawson à la Presse, 5 décembre 1928.

décidé que ce sera "quelque part dans la province de Québec".

En juin, il fait un séjour à La Tuque, puis il s'arrête aux Éboulements. Depuis son départ de Montréal, aux derniers jours de mai, jusqu'au 24 juin, où il rencontre Samuel Bédard à Roberval et s'engage à son service, La Tuque et Les Éboulements sont les deux seuls endroits où l'on ait jusqu'à présent signalé le passage de Louis Hémon. Mais cela suffit à nous apprendre qu'entre Montréal, La Tuque, Les Éboulements et Roberval, il s'est déplacé pas mal, comme il prévoyait, qu'il a parcouru de long en large le "pays de Québec" à la recherche du coin de terre qu'il estimait propre à lui procurer des impressions dont la narration serait "peut-être moins commune que les autres". Et c'est à Péribonka qu'il va "s'installer pour l'été".

Hémon entre donc en service chez Bédard, qui devait, à la fin de l'été, accompagner une équipe d'arpenteurs chargés d'explorer le tracé d'une nouvelle ligne de chemin de fer. Au milieu de septembre, il remplace son patron parmi les arpenteurs et revient, de temps à autre, à Péribonka pour aider Bédard à la récolte des pommes de terre. Quelques jours avant la Noël de 1912, Bédard reconduit à Saint-Gédéon son garçon de ferme, qui rentre dans sa peau de romancier et va s'appliquer à coordonner les notes qu'il a recueillies au cours de l'été et de l'automne. Puis Hémon regagne Montréal et trouve un emploi de traducteur, qui lui laisse les loisirs qu'il lui faut pour achever *Maria Chapdelaine*.

Dans une lettre datée de Montréal, 24 juin 1913, il mande à sa sœur :

Je pars ce soir pour l'Ouest. Mon adresse sera Fort-William (Ontario), pour les lettres partant de Paris avant le 15 juillet. Ensuite Winnipeg, pour les lettres partant de Paris pas plus tard que le 1er août... Je vous ai envoyé trois paquets de papiers. Mettez-les dans une malle avec mes autres papiers¹.

Sur la fin de juin 1913, Hémon a donc terminé la transcription de *Maria Chapdelaine* ; il en a expédié le manuscrit au directeur du *Temps*, et le duplicata à Quimper, en recommandant à sa sœur d'ajouter ce texte aux autres qu'il lui avait déjà expédiés de l'Angleterre et du Canada, et qu'elle rangeait soigneusement dans une malle, sans les ouvrir, pour respecter le désir que son frère lui avait exprimé que ses manuscrits ne fussent pas ouverts avant son retour. C'est ainsi que la famille Hémon connut *Maria Chapdelaine* seulement par la publication du *Temps*, comme elle avait auparavant connu *Lizzie Blackeston*. L'auteur était d'un caractère volontiers farouche qui lui interdisait de communiquer ses sentiments, et à plus forte raison ses manuscrits, à qui que ce fût ; et la légende est mal fondée que le manuscrit de *Maria Chapdelaine* a été mis au point par celui-ci ou celui-là avant d'être imprimé dans le *Temps*.

La rédaction, le polissage, enfin l'achèvement de ce roman coûtèrent donc à Louis Hémon ses loisirs de cinq mois. Nous pourrions établir une intéressante analogie entre ce résultat

1. Lettre reproduite par René Bazin dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1921. Cependant, M. Ralph-H. Dawson, chef de bureau chez Lewis Brothers, à Montréal, a précisé qu'il eut Louis Hémon sous ses ordres "du 9 avril au 26 juin 1913". *La Presse*, Montréal, 5 décembre 1928.

et celui de Gustave Flaubert qui s'acharna cinq longues années à la composition de *Madame Bovary* et éprouva tout ce temps ce qu'il appela "les affres du style". Le parallèle mettrait en belle lumière le talent qu'atteste *Maria Chapdelaine* et qui a fait dire à Edmond Jaloux, comme le déclareront tout à l'heure plusieurs autres critiques aussi respectables : "On a prononcé à son sujet le mot de chef-d'œuvre et, pour une fois, ce mot est à sa place"; et comme certains passages ont poussé d'autres critiques à rapprocher le nom de Louis Hémon des grands noms de Mistral, de Racine et même d'Homère.

Il suffit d'avoir lu le journal qu'il rédigea dès son arrivée au Canada pour constater que *Maria Chapdelaine* est bien la suite de ses impressions, qu'il annonçait à Grasset comme devant en être une partie "moins commune que les autres". Il était résolu à mettre tout son cœur et tout son talent à cette autre partie qui déjà lui semblait en valoir la peine. Le roman est tout simplement, en effet, la figuration romanesque du miracle de la survivance canadienne-française au Canada, de ce prodige politique et social qui l'a émerveillé dès ses premières explorations dans les rues de Québec et dès son trajet de Québec à Montréal. Pour rendre "moins commune que les autres" cette partie particulière de ses impressions personnelles, pour les alléger de la forme subjective que doit subir un récit de voyage proprement dit, c'est par le roman qu'il a exprimé, objectivement, toute son admiration et toute sa sympathie. Les conditions dans lesquelles ce prodige s'est produit, il les a notées avec une telle exactitude

que n'importe qui d'entre nous pourrait soutenir et démontrer que tous les chapitres et toutes les lignes de *Maria Chapdelaine* sont strictement conformes à la réalité, que ni un chapitre, ni une ligne, ni un seul mot de tout ce roman, ne désoblige les Canadiens raisonnables et clairvoyants, et qu'au contraire les chapitres, les phrases et même les mots ont été choisis et établis pour exprimer la sympathie que son sujet inspirait à l'auteur et pour communiquer à ses lecteurs l'émerveillement qui le ravissait.

Nous le constaterons plus loin, tous les critiques compétents ont été unanimes à reconnaître cette intention de Louis Hémon, à déclarer que l'expression se rapporte parfaitement à l'intention. Les Anglais mêmes ont vu dans *Maria Chapdelaine* le chef-d'œuvre du roman canadien, et le *Times* de Londres a souhaité qu'un Hémon se trouvât pour raconter leur établissement à la Baie d'Hudson ou leur conquête des montagnes Rocheuses :

This book, by a Frenchman, stands at the head of Canadian fiction... Will it be matched by a worthy English picture of Hudson's Bay or the conquest of the Rockies?

De son côté, Ernest Boyd, écrivain irlandais qui connaît notre littérature canadienne-française aussi bien que celle de la Verte Érin, ne met pas de gants pour assurer que *Maria Chapdelaine* dépasse tout ce qui a encore été écrit chez nous :

The lack of good novelists has been the striking anomaly of Anglo-Irish literature until the strange genius of James Joyce began to realize itself in his powerful studies of the middle-class. The Irish have the gift of story-telling, the art of the Shanachie persists, but the novel is neglected, or practised as a pot-boiler.

The French-Canadian novelists have been relatively more numerous, but they have had nothing to show comparable to *Maria Chapdelaine*..... The loss of this promising writer, at the age of thirty-three, has been mourned as a loss to the literature of French-Canada¹.

Au Canada français, la critique honnête a rendu justice à *Maria Chapdelaine*, et nous nous y référons volontiers ; mais la critique n'a guère plus de crédit chez nous que la littérature en général, et c'est l'amour-propre citadin, c'est la susceptibilité provinciale qui ont crié le plus fort et ont forcé le populaire à trouver, dans ce roman, ce que l'auteur n'a jamais songé à y mettre et ce qui, en fait, ne s'y trouve point. Ces fausses dénonciations, qui révèlent le manque de culture, la mesquinerie de sentiment, l'incompréhension artistique, enfin, le béotisme d'un trop grand nombre, desservent autrement un pays qu'un roman, fût-il le plus faux et le plus choquant, parce qu'un livre ne dévoile jamais que les qualités ou les travers de son auteur. Aussi nous garderons-nous de reproduire ces incriminations. Les malédictions d'un Léon Bloy et les blasphèmes d'un Jean Richepin dénotent du souffle et de l'originalité, et valent d'être reproduits pour leur exaspération, qui jaillit en traits de belle flamme. La niaiserie a aussi ses outrances ; malheureusement, les dénigreur canadiens de *Maria Chapdelaine* n'ont pas atteint le superlatif. A tant que consigner le fait, force nous est d'attribuer la palme à un étranger, à un écrivain belge, qui fit un jour de la critique comme en font certains *littérateurs* de chez nous. Pour le nommer, celui-là, et pour lui rendre sa couronne, rappelons

1. *North American Review*, New-York, janvier 1922.

que c'est Monsieur, ou plutôt Mynheer Hubert Colleye, qui a trouvé, tout seul, et qui a publié dans le journal *Midi*, de Bruxelles, la véritable raison de l'infériorité de Louis Hémon: "Son excuse à mal écrire est d'être Canadien". Après ce jugement définitif, les aristarques du pays de Québec n'ont plus qu'à chanter la *Brabançonne*. Car toutes leurs dénunciations et tous leurs anathèmes sont d'une platitude et d'une ignorance à faire pitié, et le patriotisme nous engage à souhaiter qu'ils soient vite oubliés. Il est déjà trop regrettable qu'il faille en faire état pour expliquer le décri dont souffre encore, au Canada français, le roman qui est proprement le sien et pour rétablir, autant que possible, sa réelle valeur parmi les gens de bonne foi.

CHAPITRE III

LE "PAYS DE QUÉBEC". — SENS GÉOGRAPHIQUE ET SENS EMBLÉMATIQUE. — RÉGIONS DE COLONISATION, ENCORE INCULTES ET À DEMI SAUVAGES. — LES TEMPS HÉROÏQUES. — L'OMBRE DE LOUIS HÉMON REVIENT À PÉRIBONKA, EN 1928, ET NE RECONNAÎT PLUS SON PAYS DE QUÉBEC. — INFLUENCE DE *MARIA CHAPDELAIN* DANS LA LITTÉRATURE.

Q U'EST-CE qu'entendait Hémon par le "pays de Québec"?

Au sens géographique, cette appellation couvre la "province" de Québec, tout ce territoire que l'on prend coutume de surnommer la Laurentie et dont la superficie dépasse celle de la France, de l'Espagne et de l'Allemagne réunies. Sans aucun doute, Hémon songeait d'abord et plus spécifiquement à l'immense enclave où les Canadiens français sont groupés en populations plus ou moins denses; mais sa désignation en élimine (les Gaspésiens diraient qu'elle en *décompte*) les grands centres où nos traditions ancestrales ont disparu. Dans nos principales villes fleurit, bien entendu, ce qui s'appelle le progrès moderne, c'est-à-dire l'industrie intense et le commerce dans toutes ses branches, la richesse et la pauvreté, le luxe et la misère. Avec une population qui dépasse de beaucoup le chiffre d'un million, Montréal atteste le progrès atteint; mais la vie des agglomérations urbaines ne rappelle plus rien de l'existence primitive des pionniers français qui ont colonisé le Canada. Dès son arrivée, Hémon écrit

à sa famille que nos villes ne l'intéressent point, que tout cela ressemble trop à l'Europe. Il aurait constaté, un peu plus tard, que cela ressemble bien davantage aux États-Unis. Pour tout dire, c'est ailleurs que dans ces bourdonnantes cités plus ou moins américanisées que se perpétue le "miracle canadien". Sa reviviscence se perçoit dans la campagne, qui n'énerve pas encore, au point de l'abolir, "l'infinie patience de la race" (103)¹. Le miracle recommence au foyer même de notre nationalité, où, comme Léon Daudet le constatera tout à l'heure, on pénètre "dans les profondeurs de l'âme canadienne, surprise, en quelque sorte, à l'état naissant". Hémon n'a accordé d'attention qu'à ce seul aspect de la province de Québec — ce par quoi elle conserve sa singularité, sa distinction, son pittoresque spirituel, sa prodigieuse complexion. Il nous a dit, dans son journal, qu'à ses yeux compte seulement ce que les chercheurs de fortune regardent, chez nous, comme "des entités de second plan dont le rôle est fini, falotes, vieillotes, confites dans le passé". Mais il sait bien, lui, que n'est pas fini le rôle de ces entités de second plan; et ce rôle lui paraît même si considérable qu'il va dévouer toute son intelligence à rechercher les mobiles de l'obstination épique qu'exige l'accomplissement de ce rôle de second plan et qui en assure la pérennité. Il va se fondre parmi ces entités confites dans le passé; il va ("dans des conditions que peu d'écrivains accepteraient de s'imposer") vivre au berceau même du peuple canadien-français. Pour le récit de ses observations, il a tout

1. Nos citations de *Maria Chapdelaine* portent la pagination de l'édition courante de Grasset, 1043^e mille.

de suite choisi un titre et il l'annonce d'avance à son éditeur : *Au pays de Québec*. Ce titre indique assez clairement quelle portion de la province Hémon entend prospecter.

La "voix du pays de Québec", plus grande que les autres, la première des trois qui s'élevèrent dans le silence de la nuit funèbre et qui enseignèrent à Maria Chapdelaine son chemin, délimite ce pays où, d'après Hémon, les destinées de la race canadienne-française doivent s'accomplir :

Nous avons marqué un plan du continent nouveau, de Gaspé à Montréal, de Saint-Jean-d'Iberville à l'Ungava, en disant : Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin (252).

C'est dans cette zone particulière de la province de Québec que Louis Hémon voit germer l'œuvre colonisatrice; c'est là, à ses yeux, que se retrouvent et que recommencent les origines du peuple canadien-français, que se gravent ses caractères primitifs, que se renouvellent les temps héroïques, que tout renaît. C'est le sanctuaire du miracle. La vallée de la Péribonka lui en a semblé le type, comme il en aurait trouvé le type aux autres avant-postes de notre colonisation, à quelque point cardinal qu'il les eût visités.

Dès la première page de son récit, Hémon a marqué que le "pays de Québec" représente, dans son esprit, les étendues encore incultes et à demi sauvages : ce sont les subdivisions nouvellement ouvertes, les lots que le bois recouvre depuis presque toujours et presque partout. C'est la terre vierge dont le colon a commencé la conquête :

La lisière sombre de la forêt, si proche qu'elle semblait une menace ; tout parlait d'une vie dure dans un pays austère (1).

L'instruction est élémentaire parmi ces bûcherons sans voisinage. L'atticisme y est inconnu, et souvent l'écriture itou :

Au pays de Québec l'orthographe des noms et leur application sont devenues des choses incertaines. Une population dispersée dans un vaste pays demi-sauvage, illettrée pour la majeure partie et n'ayant pour conseillers que ses prêtres, s'est accoutumée à ne considérer des noms que leur son, sans s'embarasser de ce que peut être leur aspect écrit ou leur genre. Naturellement, la prononciation a varié de bouche en bouche et de famille en famille, et lorsqu'une circonstance solennelle force enfin à avoir recours à l'écriture, chacun prétend épeler son nom de baptême à sa manière, sans admettre un seul instant qu'il puisse y avoir pour chacun de ces noms un canon impérieux (56).

Aussi pourrions-nous dire que, si Hémon avait situé son roman dans n'importe quel autre district de notre colonisation, il n'aurait eu besoin de modifier en rien sa trame et ses personnages, tant *Maria Chapdelaine* synthétise la mentalité de nos colons, en quelque lieu qu'on les observe, tant le "pays de Québec", considéré comme berceau de la plupart des familles canadiennes-françaises, est partout le même, et tant les colons — pour ce qu'ils signifient aux regards de l'observateur — sont aussi les mêmes partout et sont aussi véritablement les maîtres du territoire.

Dans le nouvel ouvrage qu'il vient de consacrer au Canada, et dont certains aperçus sont nettement prophétiques¹, André Siegfried étudie en profondeur la fonction que le peu-

1. *Le Canada, puissance internationale*, Librairie Armand Colin, Paris, 1937.

ple québécois a déjà remplie dans le développement de notre dominion britannique; et l'expérience constante et déjà longue du passé garantit, à ses yeux, le rôle que ce peuple persistant jouera de même dans la colonisation des immenses territoires qui attendent leurs conquérants:

Les Canadiens français n'aiment pas qu'on les vante comme défricheurs; ils accueillent fraîchement les romans, écrits par des étrangers, où cet aspect de leur vie nationale est mis en vedette. Et pourtant c'est leur génie de réussir, de persévérer dans cette œuvre difficile et magnifique, devant laquelle les Anglais, et d'une façon générale les véritables assimilés à l'américanisme, se refusent. Des Ecossais, des Scandinaves, des Finnois s'y adonnent encore, mais au Canada ce sont surtout les descendants des Français qui continuent de posséder les qualités nécessaires: l'endurance, le renoncement, la simplicité des besoins... (p. 95).

La forêt a déjà été attaquée depuis longtemps au Lac-Saint-Jean, à la rivière Richelieu, dans la Gaspésie, l'Abitibi, le Témiscamingue; la bande située au Nord des terres à blé, dans la Prairie, cette zone de transition qui a été comparée à un parc, est aussi en voie d'être sérieusement colonisée, de même que plus au Nord-Ouest la rivière de la Paix... Mais la carrière demeure largement ouverte sur le pourtour de ces terres, déjà conquises, et, dans le Nord-Ouest, au Lac Athabaska, au Grand-Lac de l'Esclave, au Grand-Lac de l'Ours, à la Peel River...

Je me suis souvent dit qu'il y a au Canada certaines zones où le Canadien français doit finalement l'emporter: partout où c'est difficile, c'est lui qu'en fin de compte on retrouve... (p. 96).

Quand on songe à la perte de force vive que la race canadienne a éprouvée par l'émigration qui remplissait les villes, qui peuplait les usines cotonnières de la Nouvelle-Angleterre, on comprend qu'une mystique de la colonisation soit née, vers la fin du siècle dernier, d'une simple préoccupation de préservation nationale: garder "nos gens" sur un terrain où ils maintiendraient leur individualité, tel était notamment le souci de ce grand animateur, le curé Labelle. La mise en valeur du Lac-Saint-Jean, de plusieurs autres régions, en est le résultat... (p. 97).

Aussi Siegfried rappelle-t-il le conseil que le vieil Élisée Reclus donnait à notre curé colonisateur :

Mon vieux Labelle, pousse tes colons vers le Nord, loin des frontières américaines, là où les hivers sont longs, le climat rigoureux, les familles nombreuses et les races fortes... (p. 98).

C'est bien ainsi que le lecteur européen, celui qui s'intéresse à l'avenir de la nationalité canadienne-française, considère le "pays de Québec", sans s'arrêter au sens linguistique de cette désignation; il l'étend, au delà des frontières politiques de la province, à tous les territoires du Canada où l'élément franco-catholique, issu du pays de Québec, est destiné à pénétrer pour s'y maintenir à jamais, où il s'est déjà cramponné.

Édouard Rod, romancier consciencieux s'il en fut jamais, a consacré un fort chapitre de ses impressions du Canada à ceux de nos colons que, aux environs de 1880, le vaillant curé Labelle dirigeait sur les Laurentides, au cri de: "Emparons-nous du sol". Il avait déjà noté, quelques années avant Hémon:

Les vrais habitants d'aujourd'hui, les maîtres du pays, ce sont les colons, les descendants des paysans français qui demeurèrent dans la province de Québec après la conquête anglaise¹.

Dans une analyse de l'ouvrage de M. Siegfried, Gabriel Louis-Jaray, directeur de France-Amérique², pousse plus loin encore les aperçus de l'auteur et répertorie les terres réservées à l'essaimage du peuple canadien-français qui, seul, pourra les

1. *Reflets d'Amérique*, édition E. Sansot & Cie, Paris, 1905.

2. *Le Nord-Canadien*, dans *Paris-Canada*, 29 août 1937.

coloniser et y réussir, parce que ce peuple a été formé dès le berceau — au “pays de Québec” — à s’accommoder de l’état dans lequel Siegfried fait résider le succès de l’entreprise: “l’acceptation franche d’une certaine conception de l’existence, celle dont le clergé (franco-catholique) s’est fait le champion” (p. 98). C’est tout le Grand-Nord canadien, “un pays grand comme l’Europe”, que le directeur de France-Amérique réserve aux pionniers du pays de Québec; c’est toute la bande septentrionale de l’immense territoire que traversent, de l’Atlantique au Pacifique, les chemins de fer canadiens “dont l’axe Québec-Winnipeg devait, en 1904, devenir celui de la colonisation française”. Et M. Louis-Jaray de conclure:

Ces régions forment le cadre du roman *Maria Chapdelaine*; Péribonka était un centre de défricheurs canadiens-français autour d’une chapelle.

Il ajoute que le Comité France-Amérique, à l’occasion du vingt-cinquième anniversaire de la première publication “du roman devenu fameux de Louis Hémon”, organisera des excursions françaises au Lac-Saint-Jean, pour “commémorer la mémoire de ces précurseurs, pour célébrer une victoire de l’homme sur la forêt Laurentide, mais surtout le témoignage de la grandeur de cette race de défricheurs et le gage de l’avenir des Canadiens français dans le *Nord-Canadien*”.

Géographes, économistes et sociologues se joignent donc à un romancier, à un poète, pour suivre sa pensée divinitrice, qui ne se restreint à aucun classement géographique, pour comprendre et révéler le rôle d’un peuple minoritaire

dans les destinées d'un continent, de tout un monde. Louis Hémon a peint une miniature du "pays de Québec"; mais l'intensité qui empreint son petit tableau et la perspective qu'ouvre cette peinture amplifient à proportion son appellation et lui confèrent le sens emblématique qui répond aux vues des gens de science, des apôtres de notre colonisation: "un centre de défricheurs canadiens-français, autour d'une chapelle" — dans n'importe quelle solitude du Canada — "vers le Nord, loin des frontières américaines, là où les hivers sont longs, le climat rigoureux, les familles nombreuses et les races fortes".

* * *

Jean-Charles Harvey, qui a débuté dans nos lettres par des contes d'anticipation légèrement hoffmannesque, a imaginé, quinze ans après la mort de Louis Hémon, une rencontre, qui ne manque pas de saveur, entre l'ombre de l'auteur de *Maria Chapdelaine* et sa créature endeuillée. Sur le parvis de l'église de Péribonka (l'église de Péribonka possède à présent un "parvis", ma chère, tout comme les cathédrales!), le fantôme de Louis Hémon et Maria Chapdelaine, tout à fait citadinisée, causent des temps héroïques — entendez par là l'époque des premiers défrichements à Péribonka, aux environs de 1912. Hémon s'explique sur la signification qu'il a donnée au "pays de Québec". Maria, elle, en tient pour le sens géographique, et tance comme il faut son créateur et, du même coup, deux messieurs de l'Académie française qui ont moins pertinemment parlé du climat et du groupement social

de Pérignon que de la valeur littéraire du roman qui en célèbre les "temps héroïques":

LOUIS.—Pauvre Charles-Eugène tout de même ! J'aimais entendre le père Chapdelaine lui crier : "Charles-Eugène, grand malavenant !..." Mort, lui aussi, comme toutes les vieilles choses, comme la plupart des traditions qu'on s'imagine immortelles... Je hais le progrès pour sa banalité. Sur cette terre, il n'y a que le passé qui soit nouveau, parce que le passé est toujours ce dont on ne se souvient pas. La suprême originalité est de le révéler.

MARIA.—C'est par quoi votre livre a plu à tant de monde : il a révélé un passé, un état de vie qu'on ne connaissait nulle part au monde et que nos compatriotes eux-mêmes ignoraient pour la plupart.

LOUIS.—Vraiment ?... Je ne comprends pas... Comment le pays de Québec aurait-il ignoré sa propre vie ?

MARIA.—Artiste, va ! Vous avez cent fois parlé du "pays de Québec". Savez-vous ce que c'est que le pays de Québec ? Ce n'est pas simplement l'ancienne hutte de Samuel Chapdelaine ou le maigre défriché d'Eutrope Gagnon ; c'est une terre trois fois grande comme la France, avec des villes de cent mille à un million d'habitants, d'innombrables champs en culture tout le long du Saint-Laurent, sur les deux rives, les paysages les plus beaux, les plus pittoresques et les plus gais parfois, les usines les plus actives et les plus perfectionnées, la poussée du progrès humain depuis les côtes de Gaspé jusqu'à l'Outaouais, les écoles de chacun de nos villages et les institutions de chacune des rues de nos villes, les lois choisies parmi les meilleures des deux races les plus avancées du globe, un bien-être social et moral sans exemple dans la vieille Europe... Le pays de Québec, il n'est pas cette terre désolée que tu as décrite et qui a fait écrire à M. Boutroux, de l'Académie française, ces lignes dont chaque mot est une erreur. "Comment l'homme pourrait-il se détacher d'une nature aussi rude, aussi inclémente, qui ne laisse pendant l'année que quelques jours de libre action en plein air ? La neige, le froid, le vent, les torrents déchaînés l'assiègent, l'isolent et lui imposent une lutte presque sans trêve". M. Boutroux a écrit cela en vous préfaçant, monsieur Louis. Un autre de vos

lettrés, M. Charles Le Goffic, qui aurait dû apprendre sa géographie du Canada ailleurs que dans les romans, écrit pis encore, au sujet de votre œuvre : "On est voisin, dans le Lac-Saint-Jean, quand on n'habite pas à plus de quatre ou cinq milles". Ou encore à propos de votre séjour chez mon père : "Il (Hémon) y était demeuré dix-huit mois, hôte d'une tribu de bûcherons défricheurs..." Depuis quand sommes-nous des sauvages ?

LOUIS.—O Maria, je te préférerais telle que tu étais autrefois, avec ton parler du terroir, qui ne te permettait pas de faire de la politique et de l'économie. J'aimais par-dessus tout la délicieuse naïveté de vos expressions anciennes... Et puis, je n'ai pas voulu voir le progrès matériel au Canada. Je le fuyais comme on fuit un mal. Je croyais avoir trouvé ici la nature dans ce qu'elle a de plus souffrant, de plus mélancolique, de plus conforme à mon tempérament et à mon spleen éternel.

On entend au loin le sifflet aigu d'une locomotive. Hémon a un sursaut de frayeur!

Eh oui! L'église de Péribonka s'est adornée d'un parvis; une locomotive siffle et passe à côté; l'électricité active les machines qui ont remplacé les bras; les maisons débordent de jazz radiophonique; des usines ont pris la place des cyprès; et Maria Chapdelaine est devenue institutrice. Ah! fuyez, triste image; ne troublez point les mânes de Louis Hémon!

* * *

Maria Chapdelaine n'a pas tardé à fournir des idées aux écrivains. Son influence a déjà pénétré bon nombre d'œuvres littéraires qui s'en sont inspirées avec plus ou moins d'adresse et de discrétion. Il y aurait toute une jolie thèse à construire

1. *Sur la Colline* — Maria Chapdelaine et Louis Hémon causent des temps héroïques où le Père Chapdelaine et Edwige Légaré faisaient de la terre à Péribonka, etc. *Le Soleil*, Québec, 18 janvier 1927.

là-dessus. Si l'on connaît déjà quelques romans que le chef-d'œuvre de Louis Hémon a inspirés, par exemple *Aimée Villard, fille de France*, de Charles Sylvestre (1924) et *Maria, fille de Flandre*, de Maxence van der Meersch (1935), *Maria Chapdelaine* a suggéré l'idée génératrice ou quelques scènes de leurs romans à des auteurs canadiens, français et anglais. Mary Webb aurait-elle écrit son beau roman *Sarn* si elle n'avait jamais lu le "récit du Canada français" de Louis Hémon?

En décembre 1936, la radio annonçait *urbi et orbi* que le prix Goncourt venait d'être décerné à *L'Empreinte du dieu*, et les nouvellistes de l'air ne purent désigner ce nouveau roman de Maxence van der Meersch de façon plus lapidaire et plus significative que d'en dire qu'il représente, pour la Flandre, ce que *Maria Chapdelaine* représente pour le Canada — ce qui, du reste, est une désignation bien fautive, puisque le roman de l'auteur flamand est aussi violent et brutal que celui de Louis Hémon est placide et résigné. *Maria Chapdelaine* est devenu le type régulateur, le standard, à quoi les romans régionalistes peuvent désormais se comparer ou se mesurer.

Il serait plus intéressant d'avérer l'influence de *Maria Chapdelaine* dans notre propre littérature; il serait même amusant de montrer combien nos romanciers et nos dramaturges ont gauchement imité Hémon. Pour ne pas susciter d'inutiles polémiques, signalons seulement le parti plus ingénieux que nos écrivains peuvent tirer de *Maria Chapdelaine*, comme a fait Harvey; comme a fait Alonzo Cinq-Mars dans

une charmante esquisse, *M. et Mme Eutrope Gagnon*¹, qui prolonge la carrière de Maria Chapdelaine, après son mariage; comme a fait Félix-Antoine Savard dont le *Menaud, maître-draveur*² est une brillante paraphrase, qui obtiendra du succès, d'une ligne de *Maria Chapdelaine*: "Nous sommes venus il y a trois cents ans et nous sommes restés."

Ces quelques essais honnêtes suffisent à montrer que nos littérateurs ont beau jeu de s'inspirer du roman canadien de Louis Hémon, sans plagier l'auteur et sans même le pasticher.

1. Sketch radiodiffusé du poste CRCM, à Montréal, en avril 1935. Reproduit partiellement dans la *Renaissance Campagnarde*, Georges Bouchard, édition Albert Lévesque, 1935.

2. Librairie Garneau, Québec, 1937.

CHAPITRE IV

LES PERSONNAGES DU ROMAN. — LE PUBLIC CROIT TOUJOURS QU'IL S'AGIT D'UNE COPIE. — L'ART EXIGE UNE TRANSPOSITION. — "MADAME BOVARY, C'EST MOI" (FLAUBERT). — SAMUEL CHAPDELAINE ET SON PSEUDO-MODÈLE. — AUTRE CONFRONTATION. — HISTOIRE D'UNE LÉGENDE. — COMMENT DUHAMEL A CRÉÉ SALAVIN.

A FIN d'établir la véracité du récit que Louis Hémon a laissé de ses observations au "pays de Québec", et de confondre ses critiques, quelques admirateurs de son œuvre se lancèrent à la découverte des sources de *Maria Chapdelaine*. Ils déployèrent même tant de zèle à identifier les modèles des personnages mis en scène par le romancier que ces braves gens, les prétendus modèles, piqués de se retrouver dans un livre qui suscitait déjà quelque tapage, éprouvèrent le sentiment de s'en fâcher. Ils allèrent jusqu'à renverser le monolithe que la société québécoise des Arts avait élevé, sur la route de Pérignonka, à la mémoire de Louis Hémon. La pudeur du paysan s'accommode mal d'une exposition en public. Pour sa part, Mlle Éva Bouchard, que les gazettes dénotaient nommément comme l'inspiratrice et le prototype de *Maria Chapdelaine*, se réfugia — pour un temps — sous un voile de religion... J'estime qu'on est allé un peu loin en déclarant que Maria est le portrait d'une telle, que le père Chapde-

laine est le portrait de tel autre, et ainsi de suite jusqu'au dernier comparse du drame. Aussi doit-on regretter que des commentateurs qui ont le plus contribué à mettre *Maria Chapdelaine* dans sa vraie lumière, entre autres Charles Le Goffic¹ et Allan McAndrew², aient entériné sans plus d'enquête le témoignage des chroniqueurs canadiens qui, dans leur enthousiasme à proclamer l'exactitude de Louis Hémon, ont cru démontrer la gènuinité de ses figurants en étiquetant d'un nom propre chacun des personnages que l'auteur a présentés sous des noms fictifs.

M. Dalbis lui-même³ établit toute la galerie légendaire des paroissiens et paroissiennes de Péribonka qui auraient inspiré la figuration de *Maria Chapdelaine*; il s'est cependant rendu compte que l'existence de tel ou tel de ces pseudo-modèles fut très différente de celle que l'auteur a donnée à ses protagonistes. Il est surtout bien avisé de reconnaître que Hémon s'est renseigné par le contact incessant avec les types différents qui composent ces populations simples et laborieuses. Hémon s'intéressait au rôle national de ces groupements de colons, à leur destin, bien autrement qu'aux individus. A preuve que M. Dalbis ne veut trouver qu'un symbole dans l'histoire de *Maria Chapdelaine*. Si Hémon a voulu écrire un récit qui symbolise le passé, le présent et l'avenir de la colonisation française au Canada, son objet même lui interdisait de peindre des caractères d'après des modèles locaux, de tra-

1. *Op. cit.*

2. *Op. cit.*

3. *Op. cit.*

cer des portraits individuels. Manifestement, la figure de Maria Chapdelaine est tout allégorique.

Le Goffic apporte aussi des réserves. Romancier lui-même, il se défend de prendre pour argent comptant ces identifications qu'il a cru devoir signaler, sur la foi des chroniqueurs canadiens :

Le livre publié, il s'en dégagait une vérité si criante que tous s'y reconnurent ou crurent s'y reconnaître... Sans doute plusieurs de ces rapprochements eussent fort étonné l'auteur, qui n'avait pas prétendu écrire un roman à clef ; il a pu emprunter ici et là certains traits, certains noms, mais ses héros participent d'une vérité générale qui les hausse très au-dessus des personnages accidentels qu'on veut qu'il ait pris pour modèles. Tout au plus s'en est-il inspiré. Ce n'en est pas moins un bon signe que cette application du public à retrouver dans la vie les héros de Louis Hémon ; les œuvres belles et sincères sont les seules qui provoquent de ces recherches, et c'est comme un hommage que leur rend l'admiration populaire, d'accord avec le sentiment de l'élite.

Ce n'est pas arbitrairement que Hémon a établi le plan social de son roman. L'atmosphère spirituelle du milieu est, sans doute, créée par les gens qui habitent ce milieu et le fréquentent, et cette atmosphère n'aurait pas été reconnaissable si, dans la psychologie de ces paysans plus ou moins forestiers, le romancier n'avait pas fait la part du curé, du médecin, du rebouteux, du *marchand général*, de l'homme de peine, de l'aventurier qui "s'écarte dans le bois", et surtout du bûcheron-défricheur. Et puisqu'il allait donner à son récit la forme du roman, une jeune fille devait y jouer un rôle central ; le cœur de cette jeune fille devait être sollicité par des sentiments adventices et contradictoires, afin de symbo-

liser la résistance que toute cette population oppose aux attractions de l'extérieur, et de dégager les motifs de sa fidélité au sol natal.

C'est toute l'épopée de la civilisation française au Canada que Louis Hémon a mise au cœur de Maria Chapdelaine, et nous pouvons douter qu'il l'ait trouvée toute composée chez une jeune fille de Péribonka, cette jeune fille eût-elle obtenu son diplôme des Ursulines de Roberval, fût-elle la plus vertueuse en même temps que la plus avenante de toutes nos provinciales.

Que m'importe que *Madame Bovary* reproduise plus ou moins fidèlement les traits plastiques et les aspirations sentimentales de telle ou telle brune ou blonde de Rouen ou d'Yonville-l'Abbaye? Ce qui m'intéresse bien autrement, qui m'émeut au contact de l'humanité dont je suis, c'est la rigoureuse exactitude que Flaubert a mise à rapporter les ravages de la sensibilité dans une âme nativement honnête et que la raison aurait pu mieux guider.

Le but suprême du romancier, dit Georges Duhamel, est de nous rendre sensible l'âme humaine, de nous la faire connaître et aimer dans sa grandeur comme dans sa misère, dans ses victoires et dans ses défaites. Admiration et pitié, telle est la devise du roman¹.

Et La Harpe avait dit avant lui: "Les bons romans sont l'histoire du cœur humain".

Au risque d'insister vraiment trop sur les rudiments de l'art, sur ces vérités premières, il nous faut pourtant redire

1. *Essai sur le roman*, p. 61 ; édition Marcelle Lesage, Paris, 1925.

qu'un romancier, pas plus qu'un peintre, n'est un photographe. Bien sûr, tel ou tel être vivant lui fournit-il des éléments, principaux ou secondaires, des types qu'il entend créer, qu'il campe dans son œuvre pour incarner un travers ou une vertu, un vice ou une idée. Ses moindres traits, il les prélève chez l'un et chez l'autre. "M. Hémon captait sur des bouts de papier tout ce qu'on disait", m'a rapporté Samuel Bédard. Après avoir ainsi ramassé tous ses ingrédients, l'écrivain procède au travail de stylisation qui assigne son rôle à chacun, en vue du résultat à produire. Ce résultat, l'auteur l'a déterminé, le plus souvent, bien avant que d'avoir composé les personnages qui doivent y contribuer, surtout lorsqu'il s'est donné pour objet de préciser une situation qu'il croit avoir bien reconnue. Car si le romancier s'en tient à l'étude d'un caractère, comme nous le verrons tout à l'heure dans le cas de Salavin, et si tout son effort tend à peindre le portrait psychologique d'un type, l'auteur peut, tout aussi bien que ses lecteurs, ignorer le dénouement des aventures où son héros se laissera entraîner, où son historien ne peut que le suivre. Aussi Georges Duhamel, créateur de Salavin, nous dira-t-il :

Les personnages romanesques n'ont qu'une histoire. Le romancier n'a qu'une façon d'écrire l'histoire de ses créatures. Il ne peut dénaturer la vérité, puisqu'il l'engendre.

Entre maints autres romanciers qui n'ont pas craint de dévoiler le secret — qui n'en est pas un — de la création des personnages littéraires, Francis de Miomandre, parmi les plus modernes et les mieux avertis, a fait ces réflexions qui

s'appliquent aux héros de Louis Hémon aussi bien qu'à ceux de Marcel Proust:

Le public se fait une fausse conception de la création littéraire. Il croit toujours qu'il s'agit d'une copie. Il ne se rend pas compte que la réalité romanesque commence à partir du moment où l'on transpose, et que ceux qui ne transposent pas sont condamnés par le fait même à composer des œuvres mortes... Ce qui rend Proust si vivant, si passionnant, c'est qu'il a su oublier tous ses modèles. Il les a tués. Et de tous ces cadavres réunis, il a rebrassé une nouvelle humanité cent fois plus vraie, plus plausible, et surtout cent fois plus vivante, que les ridicules et falots personnages dont il avait la triste expérience... Ce sont là des vérités très simples. Et on ne risque rien à les répéter. Car personne ne les croit. Je suis sûr que, du temps de Cervantès, tout le monde devait se demander qui était don Quichotte. Eh bien ! même de ce temps-là, ce n'était personne.

Du temps où Hémon vécut à Pérignon, le père et la mère Chapdelaine, Maria, François Paradis, Eutrope Gagnon, Lorenzo Surprenant, Edwige Légaré, le curé, le médecin, le rebouteux, ce n'était personne. Plutôt, c'était tout le monde, comme ce fut et comme ce sera toujours les divers paysans adaptés à l'existence élémentaire des avant-postes de notre colonisation.

De tous les échantillons qu'il a analysés de cette population spéciale, de toute cette matière actuelle, Hémon a rebrassé, selon l'expression de Miomandre, une nouvelle humanité, cent fois plus plausible et plus vraie que les prototypes dont il eut l'expérience... Lorsque ses amis poussaient Flaubert à leur dévoiler le nom de la femme dont il avait tiré *Madame Bovary*, il leur répondait très honnêtement: "Madame Bovary, c'est moi." De même Maria Chapdelaine est-elle Louis

Hémon, c'est-à-dire la conception que le romancier s'est faite et qu'il a exprimée, sous forme de roman, d'une vérité générale qu'il a voulu démontrer à sa façon, comme d'autres écrivains l'ont démontrée au moyen de l'histoire ou de l'économie sociale.

Je veux vous donner un exemple de quelle façon Hémon a oublié ses modèles, les a tués. Vous vous rappelez la figure du père Chapdelaine. Hémon n'a guère dépeint ce personnage au physique. D'un trait bref, il esquisse à la fois la physionomie du père Chapdelaine et celle du vieux Nazaire Larouche:

... tous deux hauts et larges, gris de cheveux, des visages couleur de cuir, et dans leurs yeux vifs la même éternelle jeunesse que donne souvent aux hommes du pays de Québec leur éternelle simplicité (20).

Hémon décrit avec un crayon autrement appuyé le caractère de ce défricheur invétéré qu'il montre à son sixième établissement, entouré de sa femme, Laura, et de ses six enfants dont les deux aînés s'embauchent chaque hiver dans une équipe de bûcherons. Chapdelaine exhale parfois ses regrets d'avoir "mouvé" si souvent et de n'avoir pas, en restant en place, acquis plus d'aise à sa famille qui grandit, à sa courageuse femme qui, elle aussi, regretterait bien les vieilles paroisses, "si ce n'était pas un péché". Bref, Hémon le surnomme "le père Chapdelaine", ce qui donne une idée de son âge; et il nous porte à croire que ce Chapdelaine est né, qu'il a grandi, qu'il a toujours vécu à la lisière du bois. Le père Chapdelaine ne s'est jamais attardé aux écoles, trop éloignées;

il ne sait pas lire et en fait le candide aveu aux Français qu'il rencontre :

— Mais de même vous êtes ben instruits, vous et vos garçons ; vous savez lire et écrire, et le calcul, eh ! Et moi qui ne sais seulement pas lire. (166).

Le regretté Suzor Côté, qui avait une longue pratique de nos paysans et excellait à les dessiner, a fidèlement retracé, dans l'édition canadienne du roman, l'image que Louis Hémon a conçue du père Chapdelaine. Le lecteur d'aujourd'hui se rappellera peut-être plus vivement la figuration que le film en a donnée. Parmi cent acteurs que Julien Duvivier pouvait requérir pour personnifier le père Chapdelaine, il a choisi André Bacqué, de la Comédie-Française ; et nul n'a reproché au film l'emploi d'un aussi digne comédien pour représenter en perfection le père Chapdelaine selon l'esprit et l'intention du romancier. C'est un homme bien étoffé, large d'épaules et solide de torse, que l'âge a déjà voûté ; son visage "couleur de cuir" s'élargit d'une barbe en broussaille, et une épaisse chevelure grise accentue la vivacité du regard ; mais "l'éternelle simplicité" de ce regard ne laisse pas d'accuser la détermination du personnage et sa confiance résignée.

Or, tous les chroniqueurs et commentateurs de *Maria Chapdelaine* sont tombés d'accord pour désigner le modèle vivant du père Chapdelaine. C'est Samuel Bédard, chez qui Louis Hémon demeura sept mois. C'est Samuel Bédard qui est le prototype du père Chapdelaine et qui a été maintes fois photographié comme tel.

Eh bien ! à l'époque où Hémon demeura chez lui, Samuel Bédard n'avait que deux ans de plus que son jeune *engagé*.

biographe, Bédard étant né le 10 septembre 1878, et Louis Hémon le 12 octobre 1880. Vous l'avez vu en personne dans le film, non pas, certes, comme le père Chapdelaine, mais bien comme ce crieur de village qui, après la grand-messe de Péribonka, monte à la tribune des avis publics pour vendre un cochonnet de la "grand'race à Hormidas Bérubé." C'est un homme imberbe et presque chauve, de taille élancée, mince et nerveux, au regard moins simple que roublard, et qui ne suggère à personne l'idée de l'appeler "le père Chapdelaine", même aujourd'hui qu'il frise la soixantaine, et vingt-cinq ans après l'action de *Maria Chapdelaine*.

Samuel Bédard n'eut jamais d'enfants, mais il adopta deux orphelins, Thomas-Louis et Roland Marcoux, qui avaient respectivement 4 et 7 ans lorsque Hémon vécut parmi eux. L'atavisme ne poussait aucunement ces jeunes garçons à "faire de la terre", puisque leur père était un industriel, gérant d'hôtel, sportsman au surplus et saisissant le moindre prétexte pour aller se balader sur les boulevards de New-York et même de Paris.

Quant à Mme Samuel Bédard, modèle reconnu de "la mère Chapdelaine", et dont Louis Hémon a décrit minutieusement la dernière maladie et la mort si pathétique, à huit milles du moindre village, elle n'était guère plus âgée que Louis Hémon, et elle est décédée à l'hôpital de Roberval le 30 avril 1931, soit dix-huit ans après son pseudo-nécrologue.

Enfin, pour clore cette petite illustration des modèles en littérature et singulièrement des prototypes de *Maria Chapdelaine*, je veux ajouter ce trait final. Lorsque j'eus le plaisir de

rendre visite, dans son magasin, à Samuel Bédard, qui n'a pas "mouvé" pour entreprendre un nouveau défrichement, mais qui est devenu marchand et hôtelier à Péribonka même, imaginez-vous comment il répondit à ma salutation?

— Ah! je suis bien heureux de vous revoir après tant d'années!

— Me revoir ? demandai-je, interloqué.

— Je comprends que vous ne vous rappeliez pas. J'étais au collège Sainte-Marie, à Montréal, en même temps que vous; mais vous étiez dans les grands, tandis que j'étais dans les petits . . .

Marie Le Franc ne s'y est point laissé prendre. Elle a voulu voir de près le pays, la forêt, la chaumière, les personnages, la rivière et toutes les choses dont Louis Hémon a infusé l'âme dans *Maria Chapdelaine*; et elle a regardé avec autant de perspicacité que son confrère de Bretagne en avait mis à tout saisir. Les premières lignes de la relation qu'elle a publiée de sa visite à Péribonka suffisent à nous renseigner pleinement sur la ressemblance qu'elle a trouvée entre Samuel Bédard et le père Chapdelaine:

Au bruit de l'automobile qui stoppe, un homme grand, maigre et droit, au visage fin, s'avance. J'ai reconnu Samuel Bédard, "le père Chapdelaine". A la façon dont je le regarde, il devine que je ne suis pas à la recherche de Samuel Bédard, hôtelier à Péribonka. Son œil bleu s'éclaire, un sourire tord un peu sa bouche. Une entente est entre nous¹.

1. *Au Pays Canadien-Français*, chap. XV, "A Péribonka, avec les Chapdelaine", édition Fasquelle, Paris, 1931.

J'espère que ce portrait authentique de Samuel Bédard, que j'ai restauré avec la collaboration de Marie Le Franc, montrera à quel degré Louis Hémon en tira "le père Chapdelaine", et qu'il me dispensera de passer en revue les autres modèles que des commentateurs trop empressés ont donnés aux personnages subalternes du roman.

Pour ce qui concerne le modèle vivant de Maria Chapdelaine, je préfère laisser encore la confrontation à Marie Le Franc. Avant son pèlerinage au Lac-Saint-Jean, elle avait déjà trouvé l'occasion de rencontrer et d'interroger Mlle Éva Bouchard, à Montréal, où cette jeune femme du "pays de Québec" — que la Société historique présentait comme l'héroïne unique et authentique de Louis Hémon, comme Maria la silencieuse — donnait des conférences. Après la séance et les applaudissements, Marie Le Franc aborde la conférencière et la presse de questions; elle cherchait quel vestige la pensée de Louis Hémon avait laissé sur l'esprit des gens qu'il avait hantés durant des mois et des mois dans les solitudes sagueyennes, de ses commensaux et compagnons de Péribonka; elle voulait minutieusement apprendre de quelle façon avait vécu, là-bas, le grand écrivain déguisé en tâcheron pour se confondre avec les paysans forestiers et pour mieux pénétrer leurs sentiments. Voici un extrait des réponses et des impressions que Marie Le Franc a obtenues:

— Est-ce qu'il écrivait, le soir, dans sa chambre?... Est-ce qu'on voyait la lumière, par la fenêtre qui donnait sur la rivière coulant, me dites-vous, à *une couple de cent pieds* de là?

La figure lasse, peut-être un peu impatiente, se recueille, les yeux réfléchissant.

— S'il écrivait ? Oh ! non ! Il n'a pas écrit chez nous...

— Vous rappelez-vous le jour de Noël de cette année-là ?

— Non... Je ne sais plus... Je n'ai pas fait attention à M. Hémon... Nous avons dû prendre le dîner ensemble... Il y avait un six-pâtes...

Je ne saurai rien de plus. Louis Hémon demeure M. Hémon, l'étranger... Il refuse de surgir de sa tombe. Il est bien là, sous la neige. Il ne veut pas réapparaître, plus vieux, plus pesant, approchant de la cinquantaine. Les années doivent moins peser sur les morts que sur les vivants. Lui demeure le jeune mort. Il est venu au Canada cueillir dans la forêt la fleur unique, Maria Chapdelaine, et il a été surpris par derrière, renversé et piétiné pour son audace. Il a marqué la terre de son sang. Il repose, étendu, tenant à la main un edelweiss nommé par lui Maria Chapdelaine, étoilé, cristallin, fleur du givre et des grands espaces et qui s'enfonce dans le sol par des racines si profondes qu'on dirait qu'elles traversent des continents... Ceux qui craignaient que l'apparition d'Eva Bouchard dans une salle aux blancs murs d'hôpital, à ras de terre comme une morgue, Eva Bouchard penchée sur cette fleur transparente pour y retrouver son image, pût troubler le sommeil de Louis Hémon, se rassurent : Maria Chapdelaine demeure uniquement sa trouvaille et sa conquête. La vivante est venue se confronter avec la morte, et c'est la morte qui apparut la plus vivante.

Il ne pouvait y avoir d'illustration plus frappante des procédés du génie que cette confrontation. Et la vraie Maria fut plus robuste entre les pages de son livre que celle qui s'avancait sur la scène, mince et falote, touchante ainsi, faisant battre les cœurs à cause de la grande parcelle de vérité qu'elle contenait : Louis Hémon avait reposé ses yeux sur ce visage, entendu cette voix aux notes profondes qui frappent à la base même du souvenir, cherchant à l'ébranler¹.

Au temps où se dessinait, dans l'esprit de son créateur, la figure emblématique qu'il allait plus tard nommer Maria

1. *Les Nouvelles littéraires*, "Visite à Maria Chapdelaine, institutrice", Paris, 5 janvier 1929.

Chapdelaine, Mlle Éva Bouchard était l'Institutrice et demeurait dignement chez son père; elle ne pénétrait que par occasion dans la maison de son beau-frère, Samuel Bédard, et n'approchait guère les *engagés* comme Hémon qui, de surcroît, n'était point des plus liants. Aussi se sent-elle embarrassée, aujourd'hui qu'elle est promue vestale d'une divinité de l'Olympe littéraire, de fournir les détails précis que Marie Le Franc réclame sur la vie terrestre du jeune dieu qui ne fut jamais, aux yeux d'une pédagogue de village, qu'un homme de peine, et pas très adroit de ses mains.

Damase Potvin s'est accusé d'avoir lancé et accrédité, parmi les commentateurs qu'il a renseignés, la légende du modèle vivant de Maria Chapdelaine. Plus amplement informé, il a raconté sans ménagements "l'histoire d'une légende", de cette légende qu'il a lui-même créée, pour la disséquer ensuite et l'anéantir¹.

* * *

On pourrait, comme en arithmétique, et si le jeu vous amuse, reprendre notre démonstration dans un autre sens, afin de confirmer la preuve que les personnages de *Maria Chapdelaine* ne sont point des copies d'individus que Louis Hémon a trouvés à Pérignonka. Il suffirait, par exemple, de *déménager* dans un autre centre de colonisation la scène de son roman. Transportez l'action, disons à Mattawa, sur les confins occidentaux de la province, à quelque cinq cents milles de Québec. Mattawa est tout de même le nom indien

1. *L'Ordre*, Montréal, du 3 au 9 mai 1935.

d'une rivière à l'embouchure de laquelle s'est érigé un village où des pionniers de sang français viennent à la messe et aux provisions. Si vous préférez, transportez le drame de Maria Chapdelaine sur les bords de la Macaza, ou sur ceux de la rivière Solitaire, ou sur les hauteurs du Saint-Maurice ou de la Gatineau, ou à l'intérieur de la Gaspésie, ou en n'importe quel autre "pays de Québec" où nos frères défricheurs s'attaquent à la forêt pour s'emparer du sol. Mieux encore, supposez que Louis Hémon, à l'instar de plusieurs romanciers français et des plus illustres, n'ait point exactement désigné la localité où il situait son récit, non plus que les lieux circonvoisins, mais que, afin de ménager des susceptibilités régionales ou pour d'autres considérations, il ait cru devoir les affubler de dénominations fictives. Pour opérer cet innocent camouflage et le faire agréer d'emblée, l'auteur n'aurait eu qu'à rectifier la topographie de son tableau, préciser quelques paysages et substituer, aux cyprès de Péribonka, l'épinette noire ou la pruche qui domine ici ou là. Tenez pour certain, en tout cas, qu'il n'aurait eu aucune retouche à apporter à ses caractères, à ses personnages, et notamment à la figure de Maria Chapdelaine, puisque, insistons-y, l'image de son héroïne n'est pas le portrait iconique d'une campagnarde rencontrée par hasard, mais la personnification de la Canadienne française destinée à perpétuer notre poussée colonisatrice. Personne n'a jamais songé à y contredire, Maria Chapdelaine est le portrait de la femme dont la modestie, la douceur, le renoncement et la vaillance ont toujours soutenu et continueront à soutenir l'effort de nos pionniers; c'est la

jeune fille prête à fonder un nouveau foyer, une nouvelle famille, "dans la province où nos pères sont restés, et vivre comme ils ont vécu, pour obéir au commandement inexprimé qui s'est formé dans leurs cœurs, qui a passé dans les nôtres et que nous devons transmettre à notre tour à de nombreux enfants: Au pays de Québec rien ne doit mourir et rien ne doit changer" (253). Son "récit du Canada français" aurait gardé toute son intense vérité, tout son charme et toute son émotion si, après avoir recueilli ses observations à Péribonka, comme il a fait, le romancier avait jugé à propos de les produire dans un décor différent ou même abstrait; et Maria Chapdelaine, dans le cadre naturel de la Mattawa, de la Macaza, de la rivière Solitaire, du Saint-Maurice, de la Gatineau, de la Gaspésie, ou même dans un tableau fantaisiste, resterait telle que Louis Hémon l'a, par allégorie, placée dans une *concession* du Lac-Saint-Jean.

Seulement, on aurait identifié d'autres modèles que ceux qu'on est allé dénicher à Péribonka, puisque dans toutes nos régions de colonisation et dans toutes nos agglomérations de pionniers se trouvent inmanquablement, comme à Péribonka, des Chapdelaines, des Marias, des Edwige-Légarés, des François-Paradis, des Eutrope-Gagnons, des Lorenzo-Surprenants, des curés et des médecins de village, des rebouteux, des coureurs de bois et jusqu'à des Français et des Belges déracinés. Ces types se rencontrent partout aux confins de notre colonisation, et c'est bien parce qu'ils constituent un caractère général de la civilisation canadienne-française que Louis Hémon s'est arrêté à les peindre, et parce qu'ils représentent

partout également l'esprit d'aventure, la ténacité, la résignation, la hardiesse, enfin l'attachement de tout un peuple au sol natal. Mais le public croit toujours qu'il s'agit d'une simple copie, et personne ne songe à la transposition que l'art impose au romancier soucieux d'intéresser d'autres lecteurs que les concierges ou les midinettes.

Afin de se convaincre davantage qu'un héros de roman n'est pas la photographie plus ou moins retouchée d'un individu que l'auteur a pu remarquer dans le milieu qu'il décrit, il n'est que de lire la genèse, que Georges Duhamel vient de publier, de son fameux Salavin: *Vie et mort d'un héros de roman*¹.

Duhamel est l'un des meilleurs romanciers d'aujourd'hui et son Salavin, dont il a raconté les aventures en cinq livres distincts, est l'un des rares types que la littérature contemporaine ait créés. Or, Duhamel a tenu à répondre à ceux de ses lecteurs qui lui ont demandé le nom véritable du fantôme qu'il s'est appliqué à peindre si minutieusement; il lui a paru utile de renseigner une fois pour toutes les curieux et les intéressés. Je résume, en m'en excusant, ses confidences.

Le romancier a remarqué, il y a plus de vingt ans, un petit employé de bureau, être médiocre vivant dans un milieu médiocre, que sa phrénologie classait parmi les émotifs et les cérébraux. Ce n'est pas, certes, un grand esprit, mais un homme de la foule, un homme qui, comme tant d'autres, a

1. A la suite de *Deux Patrons*, édition Paul Hartmann, Paris, 1937. Cf., du même auteur, *Défense des Lettres — Biologie de mon métier*, édition du Mercure de France, Paris, 1937, chap. V, *Les modèles imaginaires*.

perdu la foi religieuse. Pourtant, il n'accepte pas que son désordre moral se transforme en déchéance, et il applique toutes ses facultés à rechercher le salut. Il a essayé de changer de personnalité, de nom, de séjour, d'habitudes et même d'aspect; mais tous ses efforts échouent lamentablement.

Depuis le jour où Duhamel le distingua, la figure de ce triste hère ne cessa de hanter l'esprit du romancier, non pas à cause de sa singularité, mais parce que l'observateur retrouvait des traits de cette même figure chez un grand nombre de gens qu'il croisait chaque jour et dont toutes les pensées, toutes les paroles, toutes les réactions, le surprenaient et le déconcertaient. Duhamel nous dit:

C'est en 1914 que j'ai rencontré Salavin. Les créatures imaginaires, nous les rencontrons comme les autres. Nous les rencontrons en nous, d'abord; mais elles ont vite fait de nous échapper et de se répandre par le monde.

Duhamel a très certainement oublié le nom, s'il l'a jamais su, du premier individu chez qui il a observé ces velléités de s'évader de son pitoyable destin et cette persévérance à rechercher le salut dans de nouvelles expériences. Mais il a retrouvé si souvent, par le monde, cette figure inquiète et débonnaire qu'il lui a donné un nom pour en fixer le portrait définitif où nombre d'entre nous pourraient reconnaître quelques-uns de leurs propres traits. Salavin n'a rien d'un monstre; il n'a même rien de bien extraordinaire. C'est un malheureux qui souffre sous l'effort de sa pensée, que la préoccupation de sa destinée obsède au point de le faire trébucher. De tous ces médiocres anxieux qu'il a connus partout, Du-

hamel a généralisé le type, qu'il a nommé Salavin. Et il nous confesse:

Si le portrait de Salavin est ce que j'ai souhaité, c'est aussi le portrait de mille et mille personnes qui ne se connaissent pas, qui ne se sont jamais vues, mais qui ont entre elles quelque chose de commun, quelque chose de Salavin... Il m'a fallu parvenir au seuil de la maturité pour découvrir que le personnage singulier n'est pas le personnage étonnant. En d'autres termes, un héros de roman nous touche non par son caractère exceptionnel, mais par son inquiétante généralité.

Salavin est, très exactement, un Parisien pauvre et un petit employé de bureau. Cependant, le drame de Salavin n'est pas, dans son essence, celui du Parisien pauvre ou celui de l'employé de bureau. Des Japonais, des Américains, des Finnois, riches ou pauvres, dressés aux disciplines des professions les plus diverses, nous assure encore l'auteur, ont salué en Salavin leur frère malheureux. Sa vie est une suite d'expériences, qui sont presque toujours des expériences malheureuses; ses aventures sont essentiellement des aventures intérieures. Son histoire est faite de très petits événements auxquels les circonstances morales et la passion du héros donnent seules la mesure véritable. Salavin dit lui-même, à la fin de la *Confession de minuit*:

Le monde a deux histoires : l'histoire de ses actes, celle que l'on grave dans le bronze, et l'histoire de ses pensées, celle dont personne ne semble se soucier.

C'est à l'histoire des pensées de notre monde — ajoute Duhamel — que Salavin apporte une contribution. Le romancier a ainsi voulu que l'homme du XXe siècle nous rende

quelque témoignage de son temps. Salavin n'est pas un symbole: c'est un homme, un homme de notre siècle, en même temps qu'un homme de toujours, un homme éternel. Et ce sera le mérite et la gloire de Georges Duhamel de nous avoir fait connaître, en nous le donnant à observer pathétiquement chez Salavin, un trait commun à tous les hommes qui ont souffert de leur condition, un trait commun à presque tous les humains.

Des moralistes ont reproché à l'auteur d'avoir consacré à l'histoire imaginaire de cet homme médiocre, de ce spécialiste de l'échec, des forces qu'il aurait dû réserver aux portraits d'êtres d'élite, de grandes âmes. A ce reproche, Duhamel a répondu:

Quand je cherche à connaître l'homme, à mieux comprendre, à mieux pénétrer l'homme, je sais bien que ce n'est pas dans l'histoire des âmes d'élite qu'il me faut plonger et replonger. Ce n'est pas toujours dans le succès que l'homme se livre et se démontre; c'est dans la souffrance, dans l'épreuve et dans l'échec... Le romancier ne s'intéresse, fussent-ils médiocres, méprisables ou malheureux ou décevants, qu'aux êtres susceptibles de nous révéler quelque chose de nouveau sur l'homme, c'est-à-dire sur nous-même.

Ayant donc observé, dégagé un trait qu'un grand nombre d'hommes possèdent à divers degrés, Duhamel a créé un personnage chez qui ce trait domine et que ce trait anime aussi. Mais le créateur se donnera bien garde de diriger sa destinée. Il aura assez à faire de noter les réactions de son héros dans les aventures où son propre tempérament le poussera, dans les situations que les circonstances lui ménageront.

La trajectoire de telles créatures fictives croise et recroise sans cesse le destin d'un nombre plus ou moins grand de mes contemporains ; de tels personnages sont, en quelque sorte, le lieu géométrique d'humanités très diverses et, au premier regard, non susceptibles de communication évidente.

Enfin, voici comment le grand romancier qu'est Georges Duhamel termine les confidences qu'il a bien voulu nous faire sur l'identité de son Salavin :

Puisqu'il nous faut peindre l'homme, puisqu'il est superflu de reproduire et d'amplifier les expériences magnifiques de nos aînés et de nos ascendants, puisque les grands pathologistes et les grands cliniciens ont déjà passé devant nous, reconstruisons l'homme éternel en prenant une goutte de sang, en prenant une fibre de chair au cœur de chaque être vivant. Que cette mosaïque frémissante rappelle à chacun, quel qu'il soit, ses espérances, ses épreuves, ses misères et sa grandeur.

Cette genèse — que j'ai rapportée en en amputant violemment les membres les plus délicats, hélas! — d'une créature admirable du roman contemporain, n'est pas du tout étrangère à mon propos de reconnaître la portée véritable de *Maria Chapdelaine* et de démontrer que l'héroïne n'est pas une photographie qu'un simple amateur pourrait tirer d'une femme rencontrée au hasard. L'art du roman est bien autre chose, et la figure de Maria Chapdelaine est infiniment plus composite. Pas plus que Salavin, Maria Chapdelaine n'est un symbole: c'est une femme — pour reprendre la définition de Duhamel — une femme de notre siècle, en même temps qu'une femme de toujours dans toute la colonisation canadienne-française, la femme éternelle de notre civilisation.

Duhamel nous a révélé par quelle opération psychologique il a mis au monde un héros de roman qui ressemble à nombre de ses contemporains. Soyons assurés que Louis Hémon a conçu par un procédé analogue le type qu'il a présenté de la jeune Canadienne française destinée à perpétuer le témoignage que nous sommes. De ces femmes et filles de colons, il en a connu dix, il en a connu cent, chez qui il a observé les mêmes aptitudes, les mêmes dons et les mêmes instincts, à Péribonka sans doute, et dans les autres villages et hameaux qui parsèment les bords du lac Saint-Jean, et aussi dans les autres campagnes de la province où il a promené son observation. La permanence de ces traits communs l'a intéressé au point qu'il a trouvé bon de les généraliser dans un type qu'il a nommé Maria Chapdelaine et qu'il a composé, selon l'émouvante recette de Georges Duhamel, en prenant une goutte de sang, une fibre de chair, au cœur de chacune des femmes bien vivantes qu'il a étudiées parmi nos campagnards et nos défricheurs. Aussi la précision et la probité de son art ont-elles produit le résultat que le père de Salavin détermine fort bien: cette mosaïque frémissante qui représente au monde les espérances, les épreuves, les misères et la grandeur de ces humbles populations du pays de Québec — que nul être vivant ne pourra jamais se flatter de représenter aussi dignement, aussi véritablement, aussi complètement.

CHAPITRE V

LE PARLER FRANCO-CANADIEN DANS *MARIA CHAPDELAINÉ*. — HENRI D'ARLES CRACHE EN L'AIR. — NE CACHONS POINT NOS EXPRESSIONS DIALECTALES. — APPRENONS PLUTÔT, D'APRÈS HÉMON, À LES MONTER EN ÉPINGLES. — LOUIS BERTRAND NOUS APORTE UN CONSEIL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

C'EST peut-être le langage de nos gens, tel que Louis Hémon l'a transcrit, qui a le plus vivement indisposé un certain nombre de lecteurs canadiens. En effet, l'on n'a point manqué de reprocher à *Maria Chapdelaine* d'avoir ramassé les expressions les moins académiques et les plus vulgaires de nos terriens, pour répandre à l'étranger la croyance que les Canadiens français parlent fort mal la langue de leurs ancêtres. Mais il est amusant d'entendre ce reproche dans la bouche d'Henri d'Arles. Un pareil esthète ne pouvait évidemment trouver d'émotion ni de charme dans la lecture d'un roman paysan, si différent de ses propres *Eaux-fortes et Tailles-douces*; aussi a-t-il cru devoir protester contre les louanges que les journaux de France nous apportaient trop drûment, et se servir, afin de prophétiser, de phrases aussi polies et acidulées que celle-ci : "La saine critique remettra *Maria Chapdelaine* à sa vraie place, laquelle est la bonne moyenne, et encore..."¹

1. *La Presse*, Montréal, 28 janvier 1924.

Il appartenait à Henri d'Arles moins qu'à tout autre de lever ce lièvre-là. N'est-ce pas à lui que nous devons cette doctrine d'une langue canadienne, à substituer à la langue française? Ses accusations contre Louis Hémon ont fait sourire les Canadiens qui se rappelaient avoir entendu ce pontife de notre école ultra-nationaliste réclamer pour notre province française "une langue à nous, un parler nouveau, qui rende le son de l'âme canadienne . . . Une race qui possède une vie parfaitement homogène doit avoir une langue à elle . . . Pourquoi cette race n'inventerait-elle pas son parler distinct? . . . Donnons à notre race sa langue, inventons son style, le style canadien".

En quoi ce "style canadien" pourrait-il bien consister, si ce n'est précisément en ces canadianismes que Louis Hémon a fort judicieusement enchassés dans son texte, pour en exalter la saveur? D'après Henri d'Arles, la langue française, telle que nous l'avons apprise au berceau, ne doit plus convenir à notre peuple nouveau qui, si pouvaient enfin s'exaucer les vœux de cet inventeur d'un nouveau parler, se développerait à l'étouffé dans des murailles de Chine et romprait tout contact avec le reste de l'univers. Hélas! le nationalisme d'Henri d'Arles ne péchait pas par excès de prévoyance; et ce promoteur d'un idiome canadien ne se doutait pas que, là encore, il ne faisait que subir l'influence yankie, et que la lubie d'une langue nouvelle, plus conforme à l'âme nationale, lui venait des États-Unis, où un sénateur de l'Illinois avait

présenté au Sénat de cet État une proposition de loi créant une langue américaine, à substituer à l'anglais¹.

Cette élucubration s'intitule *Variations sur notre "parlure"*²; et comme l'auteur avait, moins d'un an auparavant, prononcé à Montréal un dithyrambe de deux heures sur "la culture française", on peut reconnaître qu'Henri d'Arles possédait au moins la propriété des titres et qu'il ne pouvait mieux qualifier que par "variations" son inopiné changement de front³.

* * *

Nous sommes fort ombrageux sur le chapitre de notre langue, et Dieu sait la quantité de sottises qui ont été dites pour accuser le parler franco-canadien — ou pour le défendre. D'autant que la plupart de ceux qui se permettent de l'apprécier ignorent jusqu'au rudiment de cette science extrêmement délicate qu'est la linguistique. Ils n'auraient, pour acquérir quelque circonspection avant de juger, qu'à lire les claires études d'Adjutor Rivard sur *Les Parlers de France au*

1. Texte de la proposition de loi présentée par le sénateur Frank-J. Ryan, de Chicago, au Sénat de l'Illinois — rapporté dans une dépêche au *Journal d'Ottawa*, 10 février 1923 :

"Whereas, our Government, laws, customs and ideals as well as our language differ materially from those of England, now therefore :

"Section I. Be it enacted by the people of the State of Illinois, represented in the General Assembly :

"The official language of the State of Illinois shall be known hereafter as the "American" language, and not as the "English" language."

2. *Variations sur notre "parlure"*, dans *Le Canada français*, organe de la Société du parler français au Canada, Québec, février 1921.

3. *La Culture française*, conférence prononcée par Henri d'Arles, à Montréal, le 11 mars 1920, sous les auspices de l'Action française, et publiée quelques semaines plus tard dans la Bibliothèque d'Action française, Montréal.

Canada. Par malheur, il n'existe aucune loi de police pour interdire aux ignorants d'exercer illégalement la philologie, et c'est grâce à cette lacune que résonnera longtemps encore à nos oreilles la gamme entière des sornettes et des exagérations qu'un sujet aussi subtil peut inspirer à des esprits obtus. Entre ceux qui persistent à professer que le franco-canadien est la langue de Bossuet et de Louis XIV, et ceux qui se tiennent au pourchas du moindre solécisme pour déclarer que nous parlons patois, il y a place, à mon avis de profane, pour les gens raisonnables qui prennent la peine de s'enquérir avant de juger et qui inclinent à croire que, tout compte fait, les Canadiens français dans l'ensemble ne parlent guère mieux ni beaucoup plus mal que la moyenne des provinciaux de France. D'un contradicteur nos gens disent, à travers champs, qu'il est *dans les patates*, et c'est à savoir si l'expression est moins jolie et moins française que celle du Parigot qui dit, en pareille occurrence : *Il cherre dans les bégonias* . . . Nous pourrions même porter en notre faveur cette différence qu'en plusieurs départements de France se parle un dialecte qui n'a rien de commun avec la langue nationale, dialecte qui est proprement un patois, et dont les habitants d'un département voisin ne comprennent pas le premier mot — tandis qu'un Canadien français de la Nouvelle-Ecosse s'entendra tout de suite avec un compatriote du Nord ontarien ou de l'Alberta. Il est trop vrai, hélas! que le français que nous parlons — sinon celui que nous écrivons et auquel nous accordons plus de soin — est entaché de maints défauts, que notre prononciation paresseuse l'alourdit encore, que la non-

chalance de notre diction escamote les finales muettes et marque mal les tonalités. Tous ces défauts ou maladies de notre langage n'en font pas plus un patois que la fièvre jaune ne fait, d'un Américain, un Chinois.

Hémon avait l'ouïe trop fine et le sens de l'observation trop aigu pour tarder à noter les singularités de notre parler. Il était débarqué depuis huit jours à peine qu'il écrivait plaisamment à sa mère, le 28 octobre 1911, de Montréal:

Le climat et le régime me vont à merveille. Le pays me plaît. Je commence à parler canadien comme un indigène. Je prends *les chars* (tramways électriques), je parle tout naturellement de *la chambre de bains* et de *la chambre à dîner* sur le même *plancher* (étage). C'est une langue bien curieuse¹.

Si vous semblent malicieuses ces réflexions sommaires que Louis Hémon exprimait dans une lettre intime, que ceux d'entre nous qui ont parcouru les provinces de France songent à ce qu'ils auraient pu écrire, à ce qu'ils ont peut-être écrit à leurs parents du Canada, sur la langue entendue à Marseille, à Bordeaux, et même à Paris. Dieu veuille que nous n'en ayons jamais rien dit de plus désobligeant que Hémon n'a dit de notre parler: "C'est une langue bien curieuse".

Notre parler l'intéressait en effet, comme l'intéressait au plus haut point, et l'émouvait aussi, tout ce qui marquait à ses yeux notre caractère de Français enclavés dans le vaste continent américain et résolu à rester français. Aussi a-t-il multiplié les notes sur notre langage et sur nos manières, non

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1921, p. 534.

seulement dans ses lettres à sa famille, mais dans le journal qu'il destinait à la publication.

Relisons quelques passages du journal de Louis Hémon¹, pour nous rendre compte du ravissement qu'il éprouva, dès son débarquement, à entendre chez nous "le doux parler français" et à retrouver partout des témoignages de notre fidélité à nos origines.

Après avoir quelque peu erré dans les rues de Québec, il écrit:

Le voyageur venant de France... regarde le nom des rues (Rue Saint-Joseph — Sous-le-Fort — Côte-de-la-Montagne) et il se souvient tout à coup avec un sursaut que c'est la courbe immense du Saint-Laurent qui ferme l'horizon et non le cours sinueux d'une petite rivière de France. Il entend autour de lui le doux parler français et se voit obligé de se répéter à lui-même incessamment, pour ne pas l'oublier, qu'il se trouve au cœur d'une colonie britannique. Il voit sur la figure de chaque homme, de chaque femme qu'il croise, le sceau qui proclame qu'ils sont de la même race que lui, et un geste soudain, une expression, un détail de toilette ou de maintien fait à chaque instant naître en lui un sens aigu de parenté. Le sentiment qui englobe tous les autres et qui lui vient à la longue est une reconnaissance profonde envers cette race qui, en se maintenant intégralement semblable à elle-même à travers les générations, a reconforté la nation dont elle était issue et étonné le reste du monde; cette race qui, loin de s'affaiblir ou de dégénérer, semble montrer de décade en décade plus de force inépuisable et d'éternelle jeunesse en face des éléments jeunes et forts qui l'enserrent et voudraient la réduire (p. 241).

Puis il découvre le marché Champlain, "où les ménagères circulent sans grande hâte et stationnent volontiers, formant

1. *Le Bouclier canadien-français*, 3e partie.

des anneaux sombres autour des taches plus vives des légumes étalés"; et il écrit:

Combien y a-t-il de villes françaises où le jour du marché ramène ponctuellement une scène en tous points semblable à celle-ci, vue, par exemple, du haut d'un clocher? Et l'on devine que la digne femme qui marchande des choux avec un paysan en gilet de chasse et casquette noire, emploie précisément les mêmes mots, les mêmes gestes et les mêmes moues de dédain que doit employer, à cette même heure, une homonyme, une autre dame Gagnon, ou Normandin, ou Robichot, qui achète aussi des légumes sur la grande place d'un chef-lieu d'arrondissement, quelque part "chez nous" (p. 248).

A Québec, il s'attendait si bien à retrouver la "vieille ville française" qu'annoncent les guides de voyage, qu'il y remarquera, non pas ce qui est français, mais plutôt ce qui ne l'est point:

Les visages généralement glabres des Canadiens français, surtout des jeunes gens; leurs vêtements de coupe américaine; leurs chapeaux ronds de feutre mou de forme américaine; leurs chaussures américaines aussi. Aux devantures des magasins, les prix marqués en dollars. Les mots anglais, intacts ou grossièrement francisés, intervenant de façon inattendue dans des phrases françaises. Autant de détails qui ne pourront manquer de surprendre un Français s'il a pris littéralement ces qualificatifs de "vieille ville française" que les gens venant d'autres pays que la France appliquent à Québec en toute sincérité... (p. 256).

Les portefaix et les employés de la douane sont bilingues; par quoi il faut entendre qu'ils emploient le français ou l'anglais alternativement selon le besoin du moment, et, fort souvent, les mélangent (p. 257).

Un chauvin fraîchement débarqué du paquebot s'arrêtera peut-être devant une vitrine où s'étalent des complets de coupe américaine, dont le prix sera indiqué par un chiffre quelconque précédé du signe "\$", et il secouera la tête avec une tristesse un peu comique, en songeant que ceux qui traitaient Québec de

“ville française” habitée par des Français, en ont menti. Mais avant qu’il ne soit reparti des Québécois s’arrêteront à leur tour derrière lui, et il les entendra causer entre eux : — “Des belles hardes, ça !” “Ouais ! Regarde ce capot-là, donc, à quinze piastres !” — Et notre chauvin s’en ira tout réconforté, gardant longtemps dans l’oreille la musique des mots français et de l’accent du terroir... (p. 270).

Les rues du vieux Québec sont un témoignage. En s’enfonçant plus avant dans le Canada français, l’on trouvera que les traits extérieurs qui rappellent l’ancienne patrie se font de plus en plus rares, et disparaissent souvent ; et l’on pourrait être tenté de croire que tout ce qu’il y a de français sur le sol américain disparaît en même temps. De peur que cette apparence n’en impose dès la première heure, Québec conserve intact le décor ancien et précieux de la Ville-Basse. Ce n’est pas une simple copie de vieille ville française, et il faut s’en réjouir ; mais bien une ville canadienne déjà, et ses ruelles sont bien sœurs des routes bosselées qui se fondent en pistes dans la campagne presque vide. Seulement, ces ruelles apportent une sorte d’obstination à montrer une fois pour toutes, et par cent signes évidents, de quel pays venaient les hommes qui les ont créées, qui ont depuis lors poursuivi leur tâche, et qui n’ont guère changé (p. 271).

Ces impressions témoignent assez de la sympathique curiosité que les habitants du pays de Québec et leur langage inspiraient à Louis Hémon.

Un peu plus tard, Hémon fera plus ample connaissance avec les paysans et défricheurs, qui gagneront sa prédilection, et il précisera son jugement sur leur façon de parler. Il transcrira même ce langage pour en rendre la saveur et l’ingénuité, mais avec une mesure dont quelques académiciens vous déclareront tout à l’heure la perfection. Seulement, nous devons, en toute justice, nous garder d’imputer à Hémon les extravagances ou simples fioritures picturales et verbales que

le scénariste Julien Duvivier et le dialoguiste Gabriel Boissy ont délibérément ajoutées à *Maria Chapdelaine* afin, sans doute, de suppléer aux nuances psychologiques que le cinéma est incapable de reproduire d'un roman où l'idée domine l'aventure.

Hémon a fort exactement noté que le langage de nos paysans est, hélas! truffé d'anglicismes, presque autant que celui de la plupart de nos citadins; pour les uns comme pour les autres, un bureau est un *office*, la voie du chemin de fer est la *track*, un corps de musique est une *bande*, de l'argent comptant est du *cash*, une jeune fille délurée est *smart*, endurer s'exprime par *toffer*, une équipe est une *gang*, le patron ou le contremaître est le *boss* ou le *foreman*. La langue de nos frères du Lac-Saint-Jean est surtout riche de provincialismes: les défricheurs *font de la terre* et ils en *clairent* des arpents et des arpents; *c'est un adon* ou *c'est de malheur*. *Faire son règne*, c'est se tenir à son établissement, y vivre. Les femmes en général et en particulier les jeunes filles sont des *créatures*. Un simple d'esprit n'a pas *tout son génie*; au contraire, un homme d'une capacité exceptionnelle, et qui jamais ne *se tanne* à l'ouvrage, est *dépareillé*; une femme *itou*, et un mari se félicite d'en être *gréyé*. *Se tourmenter sans bon sens* signifie qu'on se fait vainement du souci, qu'on s'inquiète outre mesure. La berge particulièrement abrupte d'une rivière est l'*écore* et l'on y sème parfois un mélange de grains, de la *gaudriole*. Un bûcheron *casse le chantier* lorsqu'il désorganise son équipe par son brusque départ. Un poêle *amortit* lorsque son feu baisse, et, s'il n'est

pas attisé, on le trouvera raide mort. Un visiteur survenant à la brunante, pour la veillée, est, naturellement, un *veilleux*. C'est correct. On se livre aux *risées* ; on cherche de *bonnes gages*. S'il mouille, on prendra un coup, mais non pour se mettre chaud. Pas en tout. Après que François Paradis s'est écarté, Maria se décide enfin à épouser Eutrope Gagnon: Je vous marierai le printemps d'après ce printemps-ci . . . Comme toutes ces fautes sont innocentes, et même avenantes!

D'un simple trait dont vous allez admirer la netteté, Hémon a marqué la différence essentielle qui existe entre le français des citadins de France et celui des campagnards et forestiers québécois. Un soir de mars, les Chapdelaine vont veiller chez Ephrem Surprenant, à Honfleur. Il y avait là nombreuse compagnie, plusieurs habitants du village d'abord, puis trois Français — un ancien accordeur de pianos et ses deux fils:

L'aspect de ces trois Français eût suffi à les différencier des autres habitants du village ; mais dès qu'ils parlaient le fossé semblait s'élargir encore et les paroles qui sortaient de leur bouche sonnaient comme des mots d'une langue étrangère. Ils n'avaient pas la lenteur de diction canadienne, ni cet accent indéfinissable qui n'est pas l'accent d'une quelconque province française, mais seulement un accent paysan, en quoi les parlers différents des émigrants d'autrefois se sont confondus. Ils employaient des expressions et des tournures de phrases que l'on n'entend point au pays de Québec, même dans les villes, et qui aux hommes simples assemblés là paraissaient recherchées et pleines de raffinement (165).

L'observation est si rigoureusement exacte qu'il faudrait vraiment pousser loin la susceptibilité pour la considérer comme désobligeante. La différence entre le français de la masse canadienne et le français des populations de France, c'est l'ac-

cent, qui est indéfinissable, et ce sont les déformations dialectales, la diversité dans le vocabulaire; ce sont les expressions et les tournures de phrases qui varient d'un pays à un autre, même d'une province à une autre, et qui sont proprement des idiotismes. Toutes les langues du monde ont leurs idiotismes qui leur impriment leur originalité particulière et leur propre saveur de terroir, sans pour cela en faire des patois. Insistons-y, le mot *patois* ne se trouve nulle part dans *Maria Chapdelaine*, parce que Louis Hémon n'a pas trouvé la chose parmi les Canadiens. Les âmes timorées, qui lui ont reproché d'avoir accredité la légende stupide du patois canadien, n'ont évidemment jamais appris elles-mêmes en quoi consiste un patois. Ces esprits soupçonneux et trop peu avertis auraient pu croire aussi le lecteur ordinaire assez intelligent pour ne pas confondre les réparties paysannes avec le français que parlent et qu'écrivent nos classes instruites, pas plus que nous ne confondons le français littéraire et même usuel de France avec l'argot des faubourgs de Paris, ou avec la parlure ultra-populaire que des romanciers pourtant bien français, comme Balzac, George Sand, Hugo, Maupassant, Zola, Richepin ou Carco, ont mise dans la bouche de leurs personnages. L'esthétique n'interdit nullement au parler du peuple l'accès de la littérature. Bien au contraire, cette langue spéciale peut fournir un riche appoint à une étude de mœurs, pourvu qu'elle soit traitée avec art. Nous en trouverions une preuve toute fraîche dans la comédie qu'a représentée, au cours de l'automne de 1936, à Paris, le Théâtre de la Michodière, *Fric-Frac*, presque entièrement écrite en argot des faubourgs,

au point que les auditeurs devaient souvent recourir au glossaire que le programme contenait en supplément. D'autant que cette pièce argotique a pour auteur Édouard Bourdet, le directeur du théâtre français par excellence, de la Comédie-Française, ni plus ni moins.

Il est certainement louable de pousser à l'épuration de notre langue, de rêver même qu'elle devienne académique. Encore ne faut-il pas se montrer plus exigeant que l'Académie. Or, l'Académie, voici, par la plume de l'un de ses Quarante, René Bazin, ce qu'elle pense de notre langage et, singulièrement, de la transcription que Louis Hémon en a faite :

Ces portraits éternels (les types saguenayens) demeurent (dans le roman) l'objet principal et toujours présent. Tout y ramène. Cette unité n'est même pas un instant voilée par un amusement que d'autres se seraient permis, où plusieurs débutants se seraient même complu, je veux dire celui du parler canadien. Nos cousins de là-bas — ceux de la campagne surtout — parlent encore un français importé tout vivant, au XVIIe, au XVIIIe siècle... Il ne manque pas de gens pour appeler patois ce qui est notre langue même. L'erreur est plaisante ! Un peu d'accent ne fait pas un patois, et quant aux mots dont l'usage s'est perdu en France et conservé au Canada, je déclare que beaucoup sont savoureux, et qu'il est fâcheux qu'on ne nous les serve plus. C'étaient, pour la plupart, des expressions plus employées en province qu'à Paris ; elles avaient trait à la vie rurale ; et Paris, que la culture intéresse médiocrement, les a laissées tomber : on les retrouve de l'autre côté de la mer. Le français du Canada, si âprement qu'il soit défendu par "l'habitant", a dû accepter aussi un certain nombre d'anglicismes. Un romancier doit tirer parti de cet élément pittoresque, et Louis Hémon n'y a pas manqué. Mais avec quelle mesure il l'a fait ! Il a noté que les paysans du Nord canadien, au lieu de dire "ici" prononcent "icitte". Que de fois j'ai entendu, dans ma jeunesse,

mon vieil ami Pierre Bellangerie... me répondre : "Non, monsieur René, on ne sème pas de cette graine-là, par "icitte"¹.

Bazin relève ainsi d'autres expressions que *Maria Chapdelaine* lui a remises en mémoire et dont il déclare "qu'elles sont d'indubitable source française et qu'elles sont magnifiques".

Un autre académicien, Edmond Jaloux, tout en reprochant à Hémon la page lyrique dans laquelle la terre de Québec parle à l'oreille de Maria, ce morceau d'éloquence dont il reconnaît toutefois la "moralité", aurait "préféré que le roman conservât jusqu'au bout son extraordinaire réserve et n'en appelât pas avec autant de véhémence à nos sentiments nationaux":

Nous sommes déjà si émus, si touchés de trouver nos idées, nos vieilles coutumes chez ces lointains parents d'outre-mer, et dans leur bouche le langage à la fois déformé et authentique de nos paysans à nous, avec des tournures et une verdeur que la plupart ignorent aujourd'hui et dont l'honnête gravité nous serre le cœur et nous enchante².

Voilà, je pense, qui suffit à acquitter *Maria Chapdelaine* de la prévention d'avoir justifié à l'étranger la croyance que le parler canadien-français est un patois inintelligible aux Parisiens. D'autant que le délégué même de l'Académie française à la solennelle et vaste enquête entreprise, à Québec, au Congrès de 1937, sur l'état de la langue française au Canada, a cru devoir nous mettre en garde contre notre manie de cacher nos expressions dialectales qui donnent un bouquet local à notre idiome:

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1921, p. 544.

2. *Revue hebdomadaire*, Paris, 10 septembre 1921.

Et je me permettrai aussi de vous mettre en garde contre les excès d'un purisme, qui pourrait être dangereux pour l'expression et pour l'expansion de la pensée et de la sensibilité canadiennes. N'exigez pas que la langue parlée s'identifie avec la langue écrite. Un peuple a toujours deux langues : celle des lettrés et celle de l'usage courant. Notre Académie française se borne à enregistrer l'usage, sans le violenter, et à discerner le bon du mauvais usage. Pourquoi n'auriez-vous pas votre académie canadienne, qui, d'accord avec la nôtre, assumerait une tâche parallèle ? La langue des lettrés admettrait parfaitement, chez vous comme chez nous, tous les idiotismes, toutes les expressions populaires qui donnent son bouquet local à un idiome. Nos romanciers ne se privent pas, dans leurs livres, de faire parler nos provinces avec leurs expressions locales, voire avec leurs patois ou leurs dialectes distinctifs. Et si vous vous affligez de mal comprendre le français de tels de vos paysans, dites-vous bien qu'il en est de même chez nous ! Pour un Français de France, il est souvent plus difficile de comprendre un paysan breton qu'un paysan canadien¹.

En vérité, Hémon a rétabli, dans leur valeur littéraire, un grand nombre de nos expressions dialectales et il a enseigné à nos littérateurs quel avantageux parti ils peuvent en tirer. Il est même assez curieux que ce soit un écrivain irlandais qui nous engage à nous inspirer de *Maria Chapdelaine* pour obtenir un effet artistique de notre parler populaire :

Like J. M. Synge in the Aran Islands, Louis Hémon in Canada learned how to observe and listen, and thus his notation of the French-Canadian idiom is wonderfully effective, for he knows just how far it can be used and how it can give a color and tang to the speech of the people, and he does not allow unconscious barbarisms to spoil his writing, as do so many of the French-Canadian authors. He has done for the speech of French Canada what Synge did for the Irish : he has brought it into literature².

1. Allocution de M. Louis Bertrand au Cercle universitaire de Montréal, compte rendu du *Devoir*, 5 juillet 1937.

2. Ernest Boyd, *North American Review*, New-York, janvier 1922.

On s'accuse volontiers, entre soi, de parler imparfaitement notre langue maternelle, et nous condamnons sommairement des vocables et des locutions qui nous viennent des vieilles provinces de France et qui pourraient — à la condition d'être triés à bon escient — conférer à notre littérature nationale son caractère le plus précieux¹. Notre tempérament latin se révèle dans cette ardeur à discuter sur des points de grammaire et des questions de langage; et le catalogue de nos linguistes et puristes est déjà coquet. A l'époque où parut l'édition canadienne de *Maria Chapdelaine*, l'abbé Étienne Blanchard, à Montréal, et Joseph Dumais, à Québec, décrétaient à qui mieux mieux et périodiquement dans nos journaux ce qu'il faut dire et ce qu'il faut ne pas dire. Or, l'érudite auteur des *Zigzags autour de nos parlers* m'écrivait, après avoir relu *Maria Chapdelaine* à seule fin de relever les canadianismes que Louis Hémon y a semés:

Si je ne me trompe, voici un livre dont le quart pour le moins est écrit en notre patois, et *le diable m'en pue* — comme disent les *Canayens* de l'Anjou — si un seul des cinq cent mille Français qui ont dès maintenant acheté et lu *Maria Chapdelaine* a encore eu besoin, pour le comprendre, des services de nos Blanchard et de nos Dumais.

Marcel Boulenger, qui a pris part aux ravissantes *Soirées du Grammaire-Club* dont son frère Jacques et André Thérive ont dressé le procès-verbal, a comparé les bonnes lettres à un contrepoids retardant la marche de la langue qui se décomposerait trop rapidement. Il voit jouer aux bons écrivains le

1. Cf. *Zigzags autour de nos parlers*, Louis-Philippe Geoffrion, 3 séries, Québec, 1924-25-27.

rôle de ces pieux qu'on enfonce dans les sables mouvants, afin d'en fixer ou d'en retarder l'invisible marche . . . Ceux d'entre nous qui perçoivent les mouvements souterrains qui remuent le vieux terroir canadien-français, et les souffles pernicieux qui menacent d'anémier sa fleur, doivent rendre grâces à Louis Hémon d'avoir indiqué à nos jeunes écrivains le secours qu'ils peuvent apporter à la langue française au Canada, en rétablissant dans leurs fonctions natives ces expressions des anciennes provinces de France, qui gardent dans leurs syllabes et perpétuent chez nous la pensée de nos origines.

A Oka, près Montréal, sur le lac des Deux-Montagnes, il y a déjà bien des années, des trappistes ont aligné des milliers de jeunes pins dans les sables montueux qui séparaient leur monastère de la grève où ils allaient s'approvisionner. Je songe à cet ancien trajet poussiéreux que d'humbles moines ont converti en une merveilleuse promenade ; l'eurythmie, la verdure et la fraîcheur y rayonnent, dorénavant, comme les résineux géants dont les racines ont affermi ce coteau qui s'éjouit aux premiers sourires du matin-jour et réjouit aussi tous les entours. Et je songe du même coup aux souriantes avenues qui s'ouvriront dans notre littérature canadienne-française, lorsque l'ingéniosité de nos écrivains, la religion de nos instituteurs, la critique des gens de goût et le raffinement des gens du monde auront, chacun à l'exemple de Louis Hémon, replanté quelques persistantes expressions canadiennes dans le français mouvant que nous pratiquons aujourd'hui.

CHAPITRE VI

MARIA CHAPDELAINE AU CINÉMA. — NOUVELLE LEVÉE DE BOUCLIER. — CUEILLETTE DES BLEUETS DANS UN CHAMP DE MARGUERITES. — INEXACTITUDES D'IMAGES ET DE LANGAGE. — UN CANADIANISME "MADE IN FRANCE": EMMAUDIRE. — UN CHEF-D'OEUVRE QUE L'ÉCRAN N'ARRIVE PAS À DIMINUER.

EN étudiant les réactions différentes que *Maria Chapdelaine* a produites chez nous, on pourrait difficilement fermer les yeux sur le film de Julien Duvivier que tous nos cinémas ont exhibé, d'un bout à l'autre de l'année 1935 et même par delà, et qui a présenté, tout au moins dans sa conception visuelle, le roman de Louis Hémon. Il est naturel qu'une œuvre vouée, comme ce roman, aux attaques autant qu'aux applaudissements, selon les milieux où elle est exposée, déclenche un nouveau débat à chaque manifestation dont elle est l'objet, et qu'elle soulève un nouveau mascaret des préjugés que nous allons tout à l'heure essayer de localiser. Les reproches qui ont accablé *Maria Chapdelaine*, à sa naissance, s'étaient plus ou moins atténués jusqu'à sa représentation à l'écran, qui les raviva d'autant mieux que cette adaptation ne provoquait pas seulement l'appréciation des gens qui avaient déjà lu le roman, mais appelait l'opinion de ceux qui sont incapables d'en entreprendre la lecture. On jugea donc l'œuvre de Louis Hémon par le film de Du-

vivier, et cette épreuve fit découvrir encore des défauts, ou pour mieux dire des défauts nouveaux, puisque la transformation cinématographique enlevait au livre beaucoup de ses qualités propres, et y ajoutait des fautes qui ne devaient pas être imputées à Hémon.

L'adaptation de *Maria Chapdelaine*, de ce tableau en grisaille, n'était point chose aisée. La trame du roman est presque insignifiante et les situations, si elles sont parfois émouvantes, ne sont guère dramatiques au sens des metteurs en scène, pour la première raison qu'elles sont en quelque sorte liées au caprice et aux rigueurs des saisons. Le pathétique du récit ne réside aucunement dans les péripéties, mais bien dans la résistance instinctive des personnages contre l'hostilité du climat; le drame consiste dans l'opération secrète des vertus ancestrales au sein de nos familles de colons.

Ce n'est donc pas l'intrigue ou l'action, essentielle au théâtre et au cinéma, qui fait la richesse de l'œuvre, mais sa substance spirituelle; c'est la puissance des douces voix qui conseillent ces braves gens de la terre, c'est l'éloquence persuasive des traditions, et ce sont les silences qui, mieux que les mots, expriment leurs passions humaines. Les silences du colonel Bramble ont fourni à André Maurois la matière d'un beau livre. Les silences de *Maria Chapdelaine* sont aussi révélateurs, mais ils se rendent fort imparfaitement sur un écran.

Avant Duvivier, trois ou quatre cinéastes ont tenté l'épreuve et y ont renoncé. La famille Hémon n'a jamais eu confiance qu'un film donnerait une juste version de *Maria Chapdelaine*, pas plus, du reste, qu'une pièce de théâtre, et

pour les mêmes empêchements. Il semble qu'une adaptation lyrique rendrait mieux le caractère de cette paysanne concentrée et ses émotions, qui sont tout intérieures.

Un film est incapable de rendre certaines nuances et, par définition, de photographier l'invisible; aussi le cinéaste a-t-il été forcé de laisser de côté ce qu'il y a de meilleur dans *Maria Chapdelaine*: l'analyse des états d'âme, la description des paysages, les sentiments de pudeur muette que les angoisses du cœur inspirent aux êtres simples. Un exemple:

Le jour de l'an, sur le soir, Eutrope Gagnon vient souhaiter la bonne année aux Chapdelaine; mais il apporte en même temps, avec toutes les précautions oratoires qu'il a longuement préparées, des "nouvelles de malchance" qui vont désespérer Maria: François Paradis "s'est écarté". Engagé comme *foreman* pour l'hiver dans un *chantier* en haut de La Tuque, Paradis "avait dans son cœur d'aller au grand lac pour les fêtes, et qu'il irait" (139). Il voulait revoir Maria; il est parti, et il s'est écarté... "Des gens qui ont passé toute leur vie à la lisière des bois canadiens savent ce que cela veut dire... Le sort de François Paradis était aussi lugubrement certain que s'il avait été enterré dans le cimetière de Saint-Michel de Mistassini" (143).

Ayant rapporté son funèbre message, Gagnon se retire presque aussitôt, et la soirée se continue désespérément dans un étouffant silence que le père et la mère Chapdelaine s'efforcent vainement d'alléger par quelques paroles de louange pour le disparu:

Puis ce fut le remue-ménage ordinaire du soir, les préparatifs du coucher . . .

— Viens, Maria.

Sa mère l'appelait très doucement, en lui posant une main sur l'épaule. Elle se leva et alla s'agenouiller avec les autres pour la prière... Quand ils furent arrivés à la fin du chapelet, la mère Chapdelaine murmura :

— Encore cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le repos de ceux qui ont eu de la malchance dans les bois . . .

Et les voix s'élevèrent de nouveau, un peu plus étouffées encore qu'auparavant, avec parfois un frémissement qui ressemblait à un sanglot (147).

Vous avez remarqué avec quelle infinie délicatesse la mère Chapdelaine, à l'intention tacite du défunt, par un "murmure" ajoute à la prière commune du soir cinq *Pater* et cinq *Ave*, en se gardant bien de redire inutilement l'horrible vérité, que chacun sait, que François Paradis s'est écarté: "Encore cinq *Pater* et cinq *Ave* pour le repos de ceux qui ont eu de la malchance dans les bois . . ."

Dans le film, la prière des morts est ajoutée par le curé qui, du bout de sa table, où le père et la mère Chapdelaine et Maria sont réunis, dit le bénédicité:

— Et nous allons dire un *Pater* et un *Ave* pour ceux qui se sont écartés dans les bois¹.

Jugez du sens, de la discrétion et des nuances de chacune de ces deux oraisons — de celle du roman et de celle du film.

Cette simplification vraiment trop mécanique des tons et des valeurs, le populaire ne l'a probablement pas observée au

1. Scénario de Julien Duvivier, réplique correspondant à l'image 357.

cinéma; mais il va de soi qu'elle supprime du roman la fluidité de son atmosphère, ce par quoi il pénètre les cœurs. Cependant, les moins avertis ont pu s'étonner d'apercevoir, dans le film de *Maria Chapdelaine*, des rondes d'enfants sur la place publique de Péribonka, ainsi qu'une fanfare de musiciens galonnés jusqu'au menton et conduits par un magnifique tambour-major, défilant sur le pont de la rivière — alors que ces rondes ne se dansent pas, comme dans les communes de France, sur la place publique de nos villages canadiens, que Péribonka n'a pas de place publique, qu'il n'y a pas de pont sur la rivière, et encore moins de fanfare pour défiler sur ce pont inexistant. On sursaute aussi volontiers de trouver, dans un *chantier* de bûcherons des hauts du Saint-Maurice, un chef en bonnet blanc et entouré de caseroles aussi reluisantes que nous en trouverions dans les cuisines du Ritz-Carlton. Ce maître-queux apprête à rire à quiconque connaît le moindrement les *chantiers* de bûcherons où le *couque* n'y met pas tant de manières ni de toilette.

Le cinéaste a cru complaire aux Canadiens en rehaussant la tonalité générale du tableau; et c'est évidemment pour rendre Maria Chapdelaine plus présentable aux gens du monde que Duvivier lui a dessiné des robes et une coiffure qui ne se voient point tous les jours à Péribonka; c'est aussi pour adoucir le caractère quelque peu farouche de tous ces braves forestiers que le père Chapdelaine, ses grands garçons et leurs amis échangent des embrassades, des poignées de main et des civilités dont on est plus prodigue à Paris et dans le film qu'au "pays de Québec". On revient aussi difficilement d'une

cueillette de bleuets, avec Maria Chapdelaine et François Paradis, dans un beau champ de marguerites. Hémon avait pourtant averti les cinéastes que les *bleuets* canadiens ne sont pas, comme les *bluets* de France, des fleurs des champs, mais des baies sauvages, les airelles du Canada, qui poussent "dans les brûlés, au flanc des coteaux pierreux, partout où les arbres plus rares laissent passer le soleil" (70).

Des inexactitudes d'aussi fort acabit fourmillent dans cette adaptation cinématographique visiblement opérée en trop grande hâte, ainsi qu'ont été ajoutées, dans le dialogue, maintes expressions et phrases entières qui prétendent peut-être illustrer le parler canadien, comme les "Tais-toi donc, belle gueule!" d'Azalma Larouche¹, comme les "O. K." de François Paradis², comme les "Bonguenne de bonguenne" d'Edwige Légaré³, et comme cette perle mise par le dialoguiste dans la bouche du père Chapdelaine, perle que je veux vous faire admirer.

L'adaptateur a entendu quelques bûcherons canadiens se déclarer *en maudit*, c'est-à-dire en rage, ou, ainsi qu'on dit à Paris, en rogne, contre quelque chose ou contre quelqu'un. Comme cette expression, qui n'est pas la plus gracieuse de notre terroir, lui parut d'une syntaxe énigmatique, il y mit bon ordre en attribuant à nos gens un néologisme, le verbe "emmaudire" qui signifierait: tourmenter quelqu'un, à peu près comme sont tourmentés les maudits en enfer. Aussi le père Chapdelaine, représenté dans le film par André

1-2-3. Scénario de Julien Duvivier, répliques correspondant aux images 11, 111, 117.

Bacqué, qui est bien l'un des comédiens les plus corrects du Théâtre-Français, dira-t-il à Maria: "Fais donc de la boucane. On est *emmaudits* par les maringouins"¹. Et la pieuse mère Chapdelaine elle-même, représentée par Mme Suzanne Desprès, qui de toute sa belle carrière n'a jamais eu une expression vulgaire, rend grâces au ciel, au moment de monter en traîneau pour aller souhaiter la nouvelle année au curé de Péribonka: "On aurait été ben *emmaudits* si l'on avait dû passer les fêtes sans voir personne"².

Je n'ai pas besoin de vous protester que ces expressions ne se trouvent point dans le texte de Louis Hémon. Nous y chercherions vainement cette réflexion de Nazaire Larouche à François Paradis, qui le surenchère à la vente d'un petit cochon: "C'est-y pour faire ton apprentissage de père de famille?", et des définitions d'un goût aussi fin que celle-ci: "Les maringouins, c'est ces petites bestioles qui vous font devenir le nez comme une patate et les joues comme un gros derrière"³.

Malgré ces entorses, et combien d'autres, que le film a données au récit de Louis Hémon, malgré la suppression obligatoire des descriptions, des observations et surtout des impressionnants silences, nous devons reconnaître que Julien Duvivier et Gabriel Boissy ont cependant transposé dans leur adaptation l'essence du roman, et qu'ils en ont assez vivement traduit la portée générale pour faire que ce film canadien, tout défectueux qu'il est, a ému et continuera d'ému

1-2-3-4. Scénario de Julien Duvivier, répliques correspondant aux images 145, 328, 53 et 145-B.

voir des centaines de mille spectateurs. Édouard Montpetit l'a fait remarquer: "*Maria Chapdelaine* demeure un chef-d'œuvre que l'écran n'arrive pas à diminuer, qui triomphe de l'écran par la simple vertu de l'âme qu'il imprime sur la sauvagerie où s'acharne notre conquête française! "

1. *Le Figaro*, Paris, 30 janvier 1935.

CHAPITRE VII

D'OÙ VIENNENT L'INDIFFÉRENCE ET LES REPROCHES. — MAE WEST vs MARIA CHAPDELAINE. — *PANEM ET CIRCENSES*. — NE DITES JAMAIS QU'IL PLEUT AU PAYS DE QUÉBEC. — LE CANCER DU PATRIOTISME. — JEAN RIVARD ET MARIA CHAPDELAINE. — TROIS MOTS DE CRITIQUE QUI DÉPASSENT LEUR BUT. — OPINION DE LAURIER: "UN BEAU ET BON LIVRE".

LES raisons de l'indifférence populaire — si l'on peut associer ces deux mots — et les mobiles des reproches et accusations qui retardèrent la diffusion normale et légitime de *Maria Chapdelaine* au Canada français, sont assez manifestes, hélas!

Nos familles ne s'épuisent pas à lire. Des statistiques de la douane démontrèrent, en 1934, que l'importation des éditions françaises représentait une proportion de 5% du total des livres importés au Canada; et que, par rapport à leur population, les Canadiens français dépensent, par tête, dans le cours de toute une année, environ trois sous pour les livres de France. Aussi figurons-nous au huitième rang des importations de littérature française, après la Belgique, la Suisse, la Grande-Bretagne, l'Italie, l'Allemagne, l'Amérique latine et les États-Unis¹... Les joutes de foot-ball, les tournois de

1. *Gazette littéraire*, Montréal, juillet 1934.

boxeurs, la musique d'Eddie Cantor et les œillades chavirantes de Mae West prennent tous les loisirs que le travail quotidien laisse à la jeunesse des villes, l'attirent et la retiennent autrement qu'un beau livre. Songeons-nous à quelle cadence sont refoulées, de ce train, les affinités françaises des nouvelles générations? *Panem et circenses!*

Quant au peuple des campagnes, il a sans doute gardé, des accusations qu'il a vaguement entendu exprimer, la prévention que ce récit lui est hostile, composé qu'on le représente par un étranger qui se serait amusé à caricaturer nos défricheurs.

L'œuvre de Louis Hémon n'a guère plu à la majorité de nos lecteurs initiés au roman par les feuilletons des journaux populaires, et qui demandent à ce genre de littérature des aventures à donner la chair de poule et de l'amour savamment cuisiné; elle a désobligé des gens bien pensants, éduqués dans la croyance que le Canada est le plus beau pays du monde et que son peuple est l'élu de Dieu. Les lecteurs de cette catégorie, respectueux des poncifs, n'admettent point qu'un roman montre un Canadien autrement que dans une posture héroïque et triomphante. Ils ont peut-être rencontré, dans la vie, la plupart des individus qu'un romancier aligne dans un récit; mais ils entendent que, dans un livre, ces types du commun prennent figure épique, voire invraisemblable. A leur goût, aucun des personnages de *Maria Chapdelaine* n'accomplit de prodiges; l'héroïne est trop petite oie blanche et surtout sottée de n'avoir pas suivi Lorenzo Surprenant aux États-Unis où elle serait peut-être devenue une favorite de

dancing — ce qui est le rêve de plusieurs petites oies moins candides. Le médecin d'Honfleur est sans façon ; il parle comme les campagnards :

— Eh bien ! la mère, on se met à être malade, tout comme les gens qui ont le moyen ! (210).

Il étale si peu son mystérieux pouvoir de guérir que la mère Chapdelaine, dans son agonie, le traite de grand simple. Enfin, le curé de Saint-Henri-de-Taillon est tout simplement un brave homme, dur à la besogne, qui dirige en droiture la conscience de ses paroissiens et ne met guère d'onction à leur apporter les consolations de son ministère.

Sous sa soutane il avait tout l'air d'un homme de la terre ; ... même ses mains, dispensatrices de pardons miraculeux, étaient des mains de laboureur (158).

Cependant, et comme toutes les ouailles de ce pasteur,

Maria ne voyait en lui que le prêtre, ... clairement envoyé par Dieu pour lui expliquer la vie et lui montrer le chemin (158).

De ces curés, que leur origine paysanne et leur âpre nature désignent aux nouvelles paroisses d'avant-poste, où les mièvreries n'ont pas encore pris racine, nous en avons connu d'admirables par leur esprit d'adaptation et leur ingéniosité, autant que par la fermeté de leur morale et l'ardeur de leur charité. Mais on tient rigueur à l'écrivain qui les peint au naturel, sans orner leur front de l'aurole obligatoire que doit porter un ministre du Seigneur dans tout roman de bibliothèque rose.

La nature même de ces griefs, auxquels nous devons nous arrêter parce qu'ils attaquent l'intention de Louis Hémon et

la portée de son œuvre, révèle leur provenance, le sentiment qui les a inspirés. Ces dispositions accusatrices découlent d'un patriotisme outré, proprement d'un chauvinisme qui prétend ne montrer les gens et les choses que sous un aspect avantageux et même surfait, en fonction du pays qui voudrait profiter d'une pareille vanterie. Peut-être pleut-il quelquefois dans nos villes et dans nos campagnes; mais on endure mal que nos visiteurs écrivent à l'étranger que le baromètre canadien s'écarte, de temps à autre, du beau fixe. Si, par répugnance à mentir, nos touristes refusent de rapporter qu'aucun nuage ne traverse jamais le ciel sérénissime du pays de Québec, ils n'ont qu'à se taire.

Le nationalisme est sans doute un sentiment louable, mais son exaltation conduit bien vite aux prétentions déraisonnables, à la négation du droit des autres; elle pousse parfois l'immodération jusqu'à encourir la condamnation de l'Église¹. Cette exaltation a donné lieu à tant d'abus que le chef de la mystique Croix de Feu a cru devoir répudier l'enseigne nationaliste que son groupement social s'était d'abord appropriée. "Dans le langage courant, déclarait récemment le colonel de la Rocque, le nationalisme ne signifie plus qu'une espèce de cancer du patriotisme. Le nationaliste est un monsieur qui prétend imposer partout un dénominateur commun, le sien²."

Si nous avons entendu des éducateurs condamner le réalisme de *Maria Chapdelaine*, et des hommes politiques repro-

1. Cf. Encyclique de Pie XI, *Ubi arcano Dei*, 23 décembre 1922.

2. Interview du colonel de la Rocque au *Devoir*, Montréal, 9 novembre 1936.

cher à l'auteur de n'avoir pas atténué les rigueurs de notre climat, il est évident que, dans l'esprit de ces lecteurs pourtant susceptibles d'apprécier les mérites d'une œuvre littéraire, ce roman offensait leur patriotisme à courte vue. Ce patriotisme à courte vue pouvait se calmer un peu devant une œuvre aussi puissante qui, si elle ne décide pas du premier coup les immigrants à acheter un billet sur un paquebot de la ligne X *** ou Y *** et à débarquer au Canada annoncé comme une terre promise, répand cependant peu à peu, et dans les pays qui s'en doutaient le moins, la pénétrante impression que la race canadienne-française possède des qualités et des mérites qui lui assurent l'admiration et la sympathie du monde entier. Une pareille réclame, pour parler comme les commerçants qui ne voient trop souvent que le profit immédiat des spéculations ou des placements, cette publicité que *Maria Chapdelaine* nous a déjà value et continuera longtemps à nous valoir, combien nous faudrait-il payer pour nous en assurer seulement la moitié ?

Quel que soit le mobile des lecteurs canadiens qui ont fait la moue à l'apparition de *Maria Chapdelaine*, ou des autres qui n'en ont retiré aucune satisfaction intellectuelle, ne réclamons point leur excommunication. Par charité, prions plutôt pour leur conversion, tout en plaignant les inconvertissables. Car il faut bien admettre qu'une malheureuse catégorie de nos compatriotes ne comprendra jamais *Maria Chapdelaine*, comme Sainte-Beuve a observé qu'il y avait parmi les siens tout un ordre d'esprits incapables d'aimer Marivaux.

On pourrait diviser ainsi, ma foi, les Canadiens en deux grandes classes intellectuelles: ceux qui aiment *Maria Chapdelaine* et ceux qui ne l'aiment pas — tout comme Théophile Gautier divisait les Français en deux classes aussi nettement marquées: ceux qui goûtaient Victor Hugo et ceux que Victor Hugo laissait indifférents. Qu'est-ce qui nous empêcherait de transposer sur le plan canadien cette norme un peu sommaire qui fut inventée pour un pays et pour un temps où la littérature comptait comme elle doit compter dans l'évolution nationale? N'avons-nous pas au Canada une multitude d'hommes et de femmes à qui les authentiques vins de France ne disent rien, et qui font leurs beaux dimanches des bibines alcoolisées de Niagara, de ce pinard produit en cataracte et aussi vastement indigne d'un gosier chrétien? Tous les goûts — et tous les dégoûts, a ajouté Maurice Donnay — sont dans la nature. Gardons-nous toutefois de porter, sur notre population québécoise, le jugement trop lapidaire que Villiers de l'Isle-Adam portait sur les Parisiens de son époque: "Il existe peut-être une douzaine de gens susceptibles de lire autre chose que les étiquettes de pots à moutarde . . ."

Il existe, au pays de Québec, un bien plus grand nombre de gens susceptibles de lire autre chose que les étiquettes de pots à moutarde. Foi d'animal! nous sommes des millions de Canadiens français à lire autre chose, et même à déchiffrer *l'écriture fine*. Si cet imbécile de Chapdelaine a eu l'impudeur de confesser à Hémon qu'il ne savait pas lire, et même de rire de sa propre ignorance, le confident étranger ne devait pas se montrer si ingrat de notre hospitalité que d'imprimer

cette médisance dans un livre, surtout dans un livre réussi. Car nos paysans et nos colons savent lire et écrire aussi bien que Gérin-Lajoie. A preuve Jean Rivard.

Depuis plus de cinquante ans, Jean Rivard était en effet resté le type littéraire du défricheur canadien-français; il avait fait de fortes études dans nos collèges "que l'Europe nous envie", comme chacun sait, et il n'avait point oublié d'emporter son traité de rhétorique avec ses instruments de défrichage; aussi sa carrière de pionnier fut-elle si peu misérable qu'elle le conduisit tout droit à l'indépendance, voire au parlement et à la fortune... Et voilà que *Maria Chapdelaine* prétend éclipser *Jean Rivard*; le règne solidement établi de ce héros magnifique et avantageux d'un écrivain canadien est menacé par la minable héroïne d'un romancier étranger. Indignation et nationalisme.

* * *

Il m'est arrivé naguère de commettre un petit ouvrage sur la vie et l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie, qui reste l'un de nos vieux auteurs les plus sincères et les plus honorables, et d'esquisser incidemment un parallèle entre *Jean Rivard* et *Maria Chapdelaine*¹. Une douzaine d'années ont passé depuis que j'ai comparé ces deux figures emblématiques de la colonisation dans la province de Québec, et je n'ai pas encore éprouvé le remords d'avoir injustement montré, dans le héros de Gérin-Lajoie, le type fabuleux du pionnier qui s'est assi-

1. *Antoine Gérin-Lajoie*, dans la collection "Makers of Canadian Literature", The Ryerson Press, Toronto, 1925.

gné le rôle de présenter un idéal aux écoliers pour les incliner à la vie rurale, en faisant miroiter à leurs yeux le triomphe vraiment trop romanesque de Jean Rivard.

Gérin-Lajoie a adopté la forme du roman pour exposer ses généreuses théories et sa confiance patriotique; il y a étalé la destinée qu'il avait d'abord rêvée pour lui-même et qu'il continua de rêver pour ses compatriotes. Le type mirobolant qu'il a créé, dans son beau rêve, peut bien rester dans une niche pour bénir les fidèles et même convertir les campagnards tentés d'apostasier la carrière de leurs pères. On ne saurait vraiment aller jusqu'à croire que Jean Rivard fut l'un des nôtres ou que ses pareils ont vécu parmi nous. Ceux qui furent réellement des nôtres, ce sont les propres frères de l'auteur, Joseph, André, Raphaël et Jean-Baptiste Gérin-Lajoie qui, tous quatre, prirent des terres en bois debout dans l'arrière-pays d'Yamachiche. La colonisation leur fut si peu merveilleuse, à ceux-là, que deux y renoncèrent pour chercher leur vie ailleurs et que, des deux autres qui persévérèrent, un seul réussit, à peu près.

Jean Rivard est une œuvre de théoricien, de sociologue et de patriote; elle fait assez d'honneur à Gérin-Lajoie pour que l'on ne fausse pas sa qualité en prétendant lui faire incarner l'héroïsme inconscient des pionniers de notre colonisation dans ce qu'elle a réellement de plus rébarbatif et de plus décourageant. Au demeurant, Gérin-Lajoie a lui-même déclaré que son intention n'a jamais été de composer un roman. L'historien de la littérature canadienne, Mgr Camille Roy, a aussi professé : "Ce n'est pas un roman ordinaire que

celui de *Jean Rivard* et, en vérité, ce n'est pas un roman du tout. C'est l'exposé vivant et pratique d'une thèse d'économie sociale".

Non, *Jean Rivard* n'est pas un roman, surtout si l'on y cherche ce qu'on trouve de nos jours dans un roman: une intrigue plus ou moins carabinée, l'analyse psychologique des sentiments et des passions, des notations vraies, enfin, des observations, nouvelles si possible, ou tout au moins exactes sur l'humanité dont nous sommes.

Il est aussi équitable de tenir compte que *Jean Rivard* date de 1862. A cette époque, il y avait bien un quart de siècle que Victor Hugo avait mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire et fait une tempête au fond de l'encrier; mais il n'y avait que six ou sept ans que *la Capricieuse* avait, pour la première fois depuis le cession du pays à l'Angleterre, déployé les couleurs de France sur les eaux du Saint-Laurent et renoué les relations intellectuelles entre le Canada et son ancienne mère patrie. C'est dire que, à l'époque où Gérin-Lajoie composa *Jean Rivard*, les écrivains canadiens qui avaient appris leurs humanités dans les rares manuels que l'on se recopiait d'une génération à l'autre — comme Édouard Montpetit l'a rappelé à l'Académie de Belgique — faisaient de leur mieux et accomplirent même des prodiges en nous laissant les œuvres qu'ils nous ont données, avec le peu de ressources à leur disposition. Aussi manquerait-on de respect à leur mémoire et méconnaîtrait-on leur réel mérite en comparant leur puissance artistique à celle des meilleurs romanciers d'aujourd'hui qui, dès leur bas âge, ont été intensive-

ment préparés à la difficile carrière des lettres, comme Louis Hémon s'y est préparé. L'abbé Lionel Groulx a donné la réponse à l'objection que *Jean Rivard* doit rester, plus que *Maria Chapdelaine*, la personnification littéraire de nos pionniers-défricheurs:

M. Hémon nous a révélé les merveilles que nous avons sous les yeux depuis trois siècles sans réussir à les voir... C'est à un Parisien que nous devons le plus canadien de tous nos romans"¹.

Louis Dantin a prononcé le même jugement :

Et remarquons que notre terroir, s'il n'a encore créé aucun chef-d'œuvre à son image, en a du moins inspiré un, et que *Maria Chapdelaine* est le plus canadien des romans, même écrit par un Canadien de France².

* * *

Un collaborateur de la Société du parler français au Canada, le Père A. de Grandpré, fut, sauf erreur, le premier de nos critiques à analyser équitablement *Maria Chapdelaine*³. Il reconnaît que le portrait du paysan canadien-français, tel que Louis Hémon l'a peint, est véridique et profond, mais qu'il y manque quelques traits pour que cette image puisse être considérée comme la peinture fidèle de toute notre race:

Le portrait du paysan canadien que trace ainsi M. Hémon est plein d'une vie profonde. Il y manque pourtant quelques traits

1. Appréciation rapportée par L.-M. Gouin, dans *Le Petit Canadien*, Montréal, octobre 1918.

2. *Gloses critiques*, 1re série, éditions Albert Lévesque, Montréal, 1931.

3. *Le Parler français*, Québec, juin-juillet-août 1917.

pour en faire la peinture fidèle de notre race. Le pessimisme, disons mieux le fatalisme, y semble un peu outré, et l'âme de notre peuple est peut-être moins sombre que dans *Maria Chapdelaine*. Il y a chez nos gens une gaieté réelle, qui apparaît dans la vie quotidienne et se cache trop dans notre roman. Il ne faut pas oublier non plus que l'auteur a peint un milieu un peu spécial : un coin retiré dans les terres nouvelles, et celui qui voudrait étendre ces observations à la race tout entière ferait erreur.

A les prendre dans leur exacte signification, ces observations critiques sont justes; cette appréciation de *Maria Chapdelaine* est raisonnée, mais elle n'est pas assez argutieuse pour prévenir des déductions abusives.

La critique du Père de Grandpré fut publiée quelques mois après l'apparition de *Maria Chapdelaine*. Nos chapelles littéraires, chacune selon sa croyance et ses dogmes, se livraient déjà au dépiautage de Louis Hémon. Avant lui, la nature canadienne et le paysan de chez nous n'avaient pas encore été décrits de façon aussi directe. Nos romanciers avaient accoutumé de chanter le prestige et la douceur des sites canadiens, de glorifier les exploits de notre histoire, de n'exhiber nos gens que sous leur aspect le plus avantageux et le plus séduisant, en y appliquant beaucoup d'huile. Louis Hémon a dit les rigueurs de l'hiver aux confins de notre colonisation; il a noté l'avarice de l'été, le harcèlement des moustiques, la cruelle solitude des colons, et tout cela, pour raconter la banale et misérable existence d'une famille de défricheurs — quand nous avons encore tant de héros à tirer de l'oubli. Notre nationalisme ne pouvait décidément tenir pour agréa-

ble un livre qui projetait des ombres sur le cliché du "pays de Québec".

En septembre 1918, Léon-Mercier Gouin pria sir Wilfrid Laurier de lui exprimer son opinion sur *Maria Chapdelaine*. La réponse de notre regretté premier-ministre fut publiée, et elle fut copieusement exploitée, pour amener la conviction, parmi notre gent nationaliste, que le roman de Louis Hémon n'est pas une œuvre où l'âme canadienne doive se reconnaître. Laurier dit bien que cet ouvrage présente une étude psychologique très poussée de la vie de nos pionniers et de nos défricheurs, et il précise diverses scènes qui lui paraissent décrites avec une parfaite exactitude.

Dois-je maintenant compléter toute ma pensée? Hémon n'a pas saisi avec le même bonheur la mentalité de toute cette forte population. Il la représente luttant, sans joie, avec une sorte de fatalisme résigné mais sombre, pour arracher à la terre une existence misérable, regrettant sa condition et y persistant quand même... Ce n'est pas là l'état d'âme des défricheurs qui s'attaquent à la forêt, non par nécessité, mais par choix : à preuve Samuel Chapdelaine lui-même... Dans l'humble maison du défricheur, il ne faut pas chercher l'aisance plantureuse des vieilles paroisses ; mais il s'y trouve toujours du pain dans la huche, du lard au saloir, de la chaleur et de la gaieté au foyer... Tous ces pionniers cependant aiment à faire montre des obstacles qu'il leur faut surmonter et à exagérer les rudes conditions de leur existence... Cette réserve faite, et c'est la seule, le livre de Hémon reste un beau et bon livre¹.

Notre grand politique estime que Samuel Chapdelaine s'attaque à la forêt, non par nécessité, mais par choix; qu'il

1. Lettre de sir Wilfrid Laurier à Léon-Mercier Gouin, 8 septembre 1918, publiée dans le *Canada*, Montréal, 30 juin 1921.

est dépourvu de la gaieté naturelle à nos forestiers, et surtout du panache que nos pionniers plantent volontiers à leur tuque de laine, en imaginant parfois, pour gagner ce panache, des obstacles et des aventures qui n'existent pas très réellement et qu'ils traversent avec d'autant moins de peine et d'efforts. Dans toutes nos campagnes, et même dans nos villes, se trouvent d'excellentes gens qui prennent ainsi des feux follets pour des comètes et des moulins à vent pour des fantômes. Mais il importe de remarquer que le Père de Grandpré, en mettant à son appréciation des nuances qui indiquaient aux esprits préjugés la bifurcation qu'ils cherchaient, note que le *fatalisme* devrait être moins outré, dans une peinture qui prétendrait représenter toute notre race, que l'âme du peuple canadien, à le prendre en général, est peut-être moins *sombre* qu'elle ne paraît dans *Maria Chapdelaine*, enfin, que le roman cache trop la *gaieté* réelle qui apparaît dans la vie quotidienne de nos gens.

Nous avons souligné ces trois mots (la *gaieté* qui manque au roman, le *fatalisme* qui y semble outré et l'âme moins *sombre* de notre peuple) qui ponctuent le jugement du Père de Grandpré et dont les épilucheurs de *Maria Chapdelaine* ont tout de suite fait le thème de leurs objurgations. C'est à cause de ce *fatalisme* que Louis Hémon a injustement prêté à nos défricheurs, à cause de la teinte *sombre* qu'il a donnée à son récit de leur existence, à cause de la *gaieté* qu'il leur a enlevée, que la jeunesse nationalisante a crié haro sur *Maria Chapdelaine*; et ce sont ces trois mêmes mots qui — plus d'un an après la critique du Père de Grandpré, et

après avoir servi à tous les dénigrement — reparaissent dans l'opinion de Laurier que "Hémon n'a pas saisi... la mentalité de toute cette forte population".

Est-ce à dire que Laurier crut opportun de faire cette petite concession à ses amis nationalistes pour les amener à reconnaître avec lui que, à tout prendre, "le livre de Hémon reste un beau et bon livre"; ou redoutait-il réellement que la description trop véridique d'un coin reculé de notre colonisation ne couvrît de son ombre trop lourde le récit de la survivance française sur le continent nord-américain?

A côté des menues réserves que nous avons rapportées, le Père de Grandpré avait bien dit, dans sa critique de *Maria Chapdelaine*:

Cette nature (canadienne), avec quel art discret Louis Hémon l'a peinte à nos yeux!... M. Hémon ne se contente pas de nous la montrer monotone et froide; il l'anime comme elle l'est en réalité... Les êtres sympathiques que M. Hémon nous a montrés, dans quel cadre vivant ils se meuvent!... Le style est merveilleusement approprié à cette existence des humbles... La plume de Louis Hémon a su prendre le ton nécessaire à un tel récit. Pas d'éclat ni de couleurs trop vives, une grande clarté, et la teinte plutôt un peu morne de nos grands paysages d'hiver. Le romancier excelle à saisir dans un tableau les traits principaux et ne s'attarde pas à décrire pour décrire... Si M. Hémon sait décrire les scènes canadiennes, il n'excelle pas moins à nous donner l'illusion du langage populaire. Sans jamais tomber dans la vulgarité, quel art il apporte à choisir les termes du terroir!...

Enfin, le Père de Grandpré avait accueilli *Maria Chapdelaine* comme tous les Canadiens français doivent l'accueillir: "l'œuvre charmante d'un cousin de France".

Voilà, en bref, ce que concluait la première critique équitable qui fut publiée chez nous sur le roman de Louis Hémon. Mais il était facile de lui faire signifier autre chose en n'en propageant que les réserves et en les magnifiant. D'autant que ces réserves du Père de Grandpré étaient remontées à la mémoire de Laurier, et que l'appréciation tronquée d'un personnage aussi prestigieux servait à miracle le jeu d'une jeunesse dont les aversions manquent aussi souvent de réflexion que l'âge manque de pitié. Et c'est ainsi qu'un rédacteur du *Semeur*, organe de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française, ne se fit point faute, en revissant pour toute cette jeunesse le procès de Louis Hémon, d'outrepasser à sa convenance les réserves du Père de Grandpré et de sir Wilfrid Laurier pour conclure, d'une façon générale :

Ces justes réserves indiquent seulement qu'on aurait tort de chercher et de prétendre trouver dans *Maria Chapdelaine* ce que l'auteur n'y a point mis, et ne pouvait d'ailleurs y mettre, vu son inaptitude à la saisir : "L'âme canadienne¹"?

1. "*Maria Chapdelaine*" et l'âme canadienne, Ulric Gauvin, dans *Le Semeur*, organe de l'A.C.J.C., Montréal, octobre 1921.

CHAPITRE VIII

L'ÂME CANADIENNE. — HÉMON N'A JAMAIS PRÉTENDU L'EXPOSER. — LORSQUE LES CANADIENS FRANÇAIS PARLENT D'EUX-MÊMES. . . — OÙ TROUVE-T-ON L'ÂME CANADIENNE, ET L'ÂME QUÉBÉCOISE, ET L'ÂME DU COLON? — PETITE INCURSION DANS LES STATISTIQUES DU RECENSEMENT. — L'ÂME INTIME DU CANADA FRANÇAIS.

L'ÂME canadienne, l'âme d'une nation! Que voilà de bien grands mots que l'on prononce au petit bonheur ou au petit malheur, sans en avoir compris le sens! Hémon n'a pas faussement exprimé l'âme canadienne, parce qu'il n'a jamais prétendu révéler cette entité politico-psychologique que forme l'âme d'un peuple. Notre regretté compatriote Edmond de Nevers a tenté, aux environs de 1900, de définir l'âme américaine; il y a consacré deux forts volumes qui n'ont peut-être pas suffi à nous montrer tous les replis de cette âme de nos voisins. Combien d'autres sociologues se sont évertués à exprimer intégralement l'âme de leur pays, en de gros ouvrages qui n'en font ressortir que les facettes les plus brillantes!

En bonne définition, l'âme canadienne est la résultante des sentiments et aspirations de tous les habitants de notre vaste dominion, de tous nos concitoyens du Sud et du Nord, de l'Est et de l'Ouest, quels que soient leurs origines respec-

tives, leurs croyances et leurs préjugés, leur état, leur politique, leurs griefs ou leur contentement, leurs ambitions, enfin, leur façon particulière d'être ce qu'ils sont chacun — depuis le mineur de houille du Cap-Breton sur l'Atlantique, jusqu'au pêcheur de saumon de la rivière Skeena, qui se déverse dans le Pacifique, en englobant toutes nos populations urbaines avec leurs millionnaires et leurs chômeurs. Car il faut bien reconnaître que chaque "âme" vivant au Canada, et recevable à figurer au recensement du pays, participe aussi, numériquement, à cette entité politique, à cette abstraction nationale qui s'appelle l'âme de la nation. Cette expression se trouve si souvent dans la bouche des orateurs publics et sous la plume des écrivains de toutes couleurs, et qui l'emploient comme si leur âme individuelle était l'âme canadienne, qu'il n'est pas hors de propos d'en préciser le sens. Afin d'y arriver, aidons-nous des statistiques du dernier recensement décennal du Canada, celui de 1931, qui porte exactement à 10,376,786 âmes la population totale de notre dominion en cette année 1931. Nous avons, paraît-il, atteint le chiffre de 11,030,000 au début de 1937; toutefois, nous ne pouvons faire état, pour les analyser, que des chiffres officiels du recensement de 1931. Nous y gagnerons peut-être à rappeler de quels éléments se compose proportionnellement l'âme canadienne.

D'après le recensement fédéral, notre population accusait donc en 1931 un total de 10,376,786 habitants, dont 52% sont d'origine britannique et 28 $\frac{1}{4}$ % d'origine française; 17 $\frac{3}{4}$ % sont d'autres origines européennes, 1 $\frac{1}{2}$ % d'origine

asiatique, et $1\frac{1}{2}\%$ d'origine esquimaude, indienne, nègre ou indéterminée. Outre ses habitants d'origine britannique et ceux d'origine française, qui forment d'ensemble une proportion de $80\frac{1}{4}\%$, le Canada possède d'autres citoyens qui, dans une proportion de $19\frac{3}{4}\%$, tirent leur origine de l'Autriche, de la Belgique, de la Bulgarie, de la Tchécoslovaquie, du Danemark, de la Hollande, de la Finlande, de l'Allemagne, de la Grèce, de la Palestine, de la Hongrie, de l'Irlande, de l'Italie, de la Yougoslavie, de la Lithuanie, de la Norvège, de la Pologne, de la Roumanie, de la Russie, de la Suède, de l'Ukraine, de la Chine, du Japon, de l'Afrique, de l'Amérique autochtone et même d'autres pays imprécisés par le recensement. Ces citoyens canadiens, d'origine autre que britannique ou française — que, pour les fins de notre démonstration, nous qualifierons d'étrangère — forment donc, dans notre population totale, une proportion de $19\frac{3}{4}\%$. D'aucuns diront que c'est bien peu. Un statisticien répliquerait que c'est à savoir; et eux, nos concitoyens d'origine étrangère, protesteraient — et ils n'auraient pas tort — que c'est beaucoup, à leur point de vue.

Hémon a parfaitement observé que chacune des races qui ont fourni leur contingent à la population du Canada considère le pays de son propre point de vue, et prétend au même titre que les premiers arrivés:

Lorsque les Canadiens français parlent d'eux-mêmes, ils disent toujours "Canadiens", sans plus; et à toutes les autres races qui ont derrière eux peuplé le pays jusqu'au Pacifique, ils ont gardé pour parler d'elles leurs appellations d'origine: Anglais, Irlandais, Polonais, ou Russes, sans admettre un seul ins-

tant que leurs fils, même nés dans le pays, puissent prétendre aussi au nom de "Canadiens". C'est là un titre qu'ils se réservent tout naturellement et sans intention d'offense, de par leur héroïque antériorité (80).

Voilà peut-être en quoi consiste réellement, pour chaque habitant du Canada, l'âme canadienne. Elle réside dans son propre cœur, et il ne la considère qu'à son propre point de vue. Chaque habitant du Canada jouit de la même citoyenneté, et quelles que soient ses revendications, et même ses acquêts nationaux, il possède, par les députés qu'il élit à son gré, la même voix au conseil de la nation où l'âme nationale s'exprime et se fait obéir.

L'âme canadienne, c'est donc, en théorie et même en pratique, au parlement d'Ottawa qu'elle se trouve et qu'elle se manifeste, au parlement qui réunit dans une même enceinte les éléments disparates qui composent notre population totale. Cette image composite, qui se modifie périodiquement dans le cadre immuable du parlement, n'est pas toujours aussi agréable à contempler; il n'en va pas moins que cette image représente officiellement l'âme canadienne qui, elle aussi, peut modifier son humeur et même ses traits selon les émotions du temps. C'est l'âme de toute la nation canadienne, d'un océan à l'autre: *a mari usque ad mare*.

Que si vous voulez voir l'âme de la province de Québec, c'est pareillement dans le cadre de la législature provinciale que vous en trouverez l'image, laquelle réfléchit à la fois les espoirs et les ambitions des citadins et des ruraux, des pauvres et des riches, des faibles et des puissants de toute la province. Une image encore plus réduite divulguera l'âme des

paysans de Québec, dont il faudrait au surplus extraire les traits distincts de nos pionniers qui vivent avec leurs familles aux confins de notre civilisation catholique et française.

L'âme canadienne, on ne doit donc pas en chercher l'expression totale dans un roman qui circonscrit son observation à une région particulière et très limitée, comme Louis Hémon a restreint au Lac-Saint-Jean son "récit du Canada français".

Dès son arrivée à Québec, Hémon consigne dans son journal que, ce qu'il vient chercher au Canada, ce n'est pas l'âme canadienne dans son expression totale, mais bien "l'âme intime du Canada français":

Si l'on prend l'une après l'autre d'autres manifestations extérieures de l'âme intime du Canada français, ces mille détails qui sont en somme les seules choses sur lesquelles on puisse, aux premiers jours, méditer sans ridicule, l'impression reste la même. Il y a eu sans doute une évolution logique, différente de l'évolution qui a pris place dans le même temps sur le sol français, et peut-être même par parallèle, mais ce n'a été qu'une évolution, et les traces d'assimilation, d'empreinte laissée par une autre race, sont bien difficiles à trouver. Les suzerains britanniques, ayant eu la délicatesse de ne rien imposer de leur mentalité et de leur culture, se sont trouvés également incapables d'en rien faire accepter par persuasion. Les Canadiens français leur ont emprunté leur langue pour s'en servir quand il leur plaît, pour leur propre avantage. Pour le reste... il ne semble pas leur être venu à l'esprit qu'ils pussent trouver grand'chose qui valût d'être emprunté¹.

Hémon n'a pas plus songé à dépeindre intégralement l'âme canadienne que Zola dans *Nana* ou Georges Duhamel dans *La confession de minuit* n'a prétendu mettre à nu

1. *Le Bouclier canadien-français*, p. 270.

l'âme française. Un lecteur raisonnable se garde de chercher dans un livre autre chose que ce que l'auteur y a réellement mis.

Certains écrivains ont eu ce dessein de définir l'âme d'un peuple; et nous pouvons à bon droit chercher un tableau de l'âme canadienne dans les deux beaux livres qu'André Siegfried nous a fait l'honneur de consacrer à notre pays: *Le Canada: les deux races* (1906) et *Le Canada, puissance internationale* (1937). Encore qu'il ne se soit pas imposé la tâche de découvrir l'âme canadienne dans tous ses zigzags, et qu'il ne prétende pas davantage en donner une image photographique, M. Siegfried l'a, depuis plusieurs années, observée dans ses aspirations différentes et dans ses multiples manifestations, et il l'expose fort exactement dans ses traits généraux.

Les critiques qui ont accusé Louis Hémon d'avoir fausement exprimé l'âme canadienne se méprenaient dès le principe, puisque le romancier n'a jamais songé à donner la moindre esquisse de l'âme nationale, et qu'il n'a pas davantage prétendu traduire le sentiment général, l'âme de la province dont les plus grandes villes, avec la majorité de la population québécoise, ne l'intéressèrent que moyennement. Ce qu'il est venu chercher, et ce qu'il a trouvé, d'abord à Péribonka, c'est un pays neuf et "qui ne ressemble pas trop à l'Europe".

Après cette première satisfaction d'avoir trouvé ce qu'il cherchait et d'en avoir consigné l'impression dans un livre, Louis Hémon s'est dirigé vers l'Ouest où il aurait sans doute

trouvé un autre pays neuf à son gré, dont il aurait sans plus de doute traduit les traits et le sentiment dans un autre beau livre qui n'aurait pas plus exprimé l'âme canadienne que *Maria Chapdelaine* n'a tenté de l'exprimer.

Le chevalier sans peur que fut Olivar Asselin reconnut tout de suite dans *Maria Chapdelaine* le roman "que le Canada français attendait depuis toujours", et s'en prit un jour, avec sa robustesse habituelle, au recteur de l'université Laval de Québec pour en avoir exposé, trop mollement à son avis, la valeur incomparable¹; il prétendait que nous devions nous féliciter avec enthousiasme de cet ouvrage et le répandre d'abord dans nos écoles et dans nos universités. Mgr Camille Roy avait cependant signalé, dans son *Histoire de la littérature canadienne*, "l'aberration volontaire de ceux qui veulent apercevoir, dans *Maria Chapdelaine*, une peinture, non pas du colon défricheur, mais de l'habitant canadien en général, et qui pour cela accusent l'auteur d'une généralisation qui existe dans leur propre esprit"².

Nous avons montré tout à l'heure que le premier critique à publier une analyse équitable de *Maria Chapdelaine*, le Père A. de Grandpré, a pris soin de faire la distinction que la peinture de Louis Hémon ne devait pas être regardée comme représentant la nationalité canadienne-française tout entière, et ni même l'ensemble du peuple de nos campagnes. Enfin, et après bien d'autres critiques qui surent faire la juste part des choses, Son Éminence le cardinal Villeneuve a bien voulu

1. *L'Ordre*, Montréal, du 9 au 16 janvier 1935.

2. *Histoire de la littérature canadienne*, Québec, 1930.

reconnaître que *Maria Chapdelaine* a considérablement contribué à révéler en France un aspect de l'âme canadienne¹.

Admettons donc, en connaissance de cause, que ce que Louis Hémon a étalé, dans *Maria Chapdelaine*, c'est ni plus ni moins que l'existence, simple et laborieuse, des pionniers de ce qu'il appelle "le pays de Québec", pour figurer le berceau d'une race qui résiste à l'envahissement, qui ne veut pas mourir, ni se fusionner. Que sa peinture reflète une facette, une simple facette, une des nombreuses facettes de l'âme canadienne, j'en tomberai volontiers d'accord, si l'on reconnaît aussi volontiers que, cette facette, il l'a montrée avec un art achevé d'observateur et d'écrivain, en toute probité et en tout honneur.

1. *Infra.*

CHAPITRE IX

LA TONALITÉ DU ROMAN. — BELLES PERSONNES, INSPIREZ-NOUS DES VERS, MAIS NE LES JUGEZ PAS. — LA PRÉSENCE DU NORD EST TOUJOURS LÀ. — DE LA GAÏÉTÉ À JUSTES DOSES. — LES ANGLAIS NOUS VERRAIENT-ILS MIEUX QUE NOUS NE NOUS VOYONS NOUS-MÊMES?

LOUIS Hémon ne se soucie pas le moins du monde que ses romans plaisent ou ne plaisent point, qu'ils servent éventuellement une cause ou la desservent. Artiste, il n'a jamais cherché qu'à traduire, dans une œuvre d'art qui le satisfasse lui-même, l'impression neuve et profonde, sincère et humaine, qu'il a reçue du pays et de ses habitants à qui il n'a rien demandé qui l'oblige à des flatte-ries ou à des compromissions.

Le père Chapdelaine, le type que Louis Hémon a créé des défricheurs qu'il a observés autour du lac Saint-Jean, a une passion, et c'est de "faire de la terre". Lorsqu'il est parvenu à "clairer" son lopin de forêt, que sa famille trouve un peu d'espace autour de la chaumière, et que des voisins viennent s'établir à proximité, le père Chapdelaine est repris par sa passion qui est de "mouvoir" plus loin, toujours plus loin, et de recommencer un nouveau défrichement.

Que ce type de pionnier existe parmi les Canadiens français, nul n'y contredira, pas plus qu'on ne s'étonnera

qu'un colon aussi instable n'amasse pas mousse en allant sans cesse au-devant des difficultés inhérentes à tout premier établissement. Aussi le foyer de cet enragé défricheur n'acquiert-il guère la commodité du plus modeste foyer, ni même l'aise du paysan qui reste sur son champ pour le cultiver et le faire prospérer.

A nos yeux de citadins, gâtés par le luxe et le confort, l'existence d'un Chapdelaine est dure, en vérité, et dépourvue d'agrémens. Cependant, sa famille est moins malheureuse que maintes familles de la ville. Les moindres distractions, une heure de jeu, la visite des voisins, un repas de parents, le voyage à l'église et surtout la messe de minuit procurent à ces âmes simples et pures des joies plus vives et plus reconfortantes que celles que nous achetons fort cher dans les villes. Ces braves gens se plaignent parfois, comme nous nous plaignons tous; mais leur gaieté éclate à toute occasion et ils s'estiment heureux, en somme, surtout lorsqu'ils comparent leur sort à celui de leurs devanciers, encore plus téméraires qu'eux, dont on rappelle à la veillée les aventures. "Ça, dit Edwige Légaré, c'était de la misère" (75).

N'est-ce pas ainsi que Louis Hémon les a montrés, tels qu'il les a vus et tels qu'ils sont? Certaines couleurs de son tableau peuvent paraître sombres; mais ne doit-on pas reconnaître qu'il a trouvé sur sa palette, qui lui fournissait richement toutes les teintes, les nuances qu'appelait son modèle, et qu'il aurait faussé le caractère de ce modèle en en rehaussant le ton?

Georges Duhamel donne ce conseil aux juges, aux critiques, aux lecteurs :

Un vrai romancier... accomplit son devoir de témoin. Ne lui demandez pas de recréer le monde si vous ne lui permettez pas d'en juger le spectacle. Ne le blâmez pas de voir clair et d'entendre juste : c'est de mal voir ou de mal entendre, qu'il faudrait lui faire reproche¹.

Quelques gentes dames de ma connaissance, de celles qui jugent aussi superficiellement que certains hommes, boudent Louis Hémon d'avoir prélevé, pour les présenter à l'étranger, des échantillons peu séduisants de nos compatriotes: elles auraient préféré qu'il choisît des filles plus accortes que Maria Chapdelaine, des gars moins rustres que ses piètres soupirants... Cyrano de Bergerac disait aux spectatrices de l'Hôtel de Bourgogne:

Belles personnes,
Rayonnez, fleurissez, soyez des échantonnées
De rêve ; d'un sourire enchantez un trépas ;
Inspirez-nous des vers..., mais ne les jugez pas !

Rostand savait que le lecteur éloigné, pour avoir lu la description d'un nez phénoménal, n'allait pas pousser l'imbécillité jusqu'à conclure que tous les Français sont lotis d'un pareil appendice, encore qu'un grand nez soit

proprement l'indice
D'un homme affable, bon, courtois, spirituel...

Pas plus qu'une hirondelle ne fait le printemps, les personnages d'un roman n'ont jamais représenté la population

1. *Défense des Lettres*, p. 158.

d'un pays, mais une classe plus ou moins nombreuse, plus ou moins importante, plus ou moins caractéristique de la population. Conclure du particulier au général est le propre d'une pauvre intelligence, des ignorants qui ne liront pas plus *Maria Chapdelaine* que d'autres livres et qui, n'ayant pas lu, ne jugeront point.

Que se rassurent donc les belles dames trop soucieuses du crédit qu'un ouvrage littéraire peut faire ou ne pas faire aux Canadiens dans les pays étrangers. Le résultat obtenu les convaincra, j'espère, que *Maria Chapdelaine* nous a causé plus de bien que de mal, et que, à cet effet, Hémon a procédé avec sûreté en se gardant de peindre le "pays de Québec" comme un pays de Cocagne, d'attifer nos pionniers en faiseurs de boniments et leurs filles en enjôleuses, qu'ils et qu'elles ne sont pas.

Hémon s'est bien vite rendu compte qu'il pourrait difficilement trouver de sujet plus humain que le triomphe de la persévérance d'un peuple sur la rudesse de la terre qui lui est assignée. Simple entreprise d'écrivain, si l'on veut, mais d'un maître observateur et d'un profond psychologue qui n'avait d'autre souci que d'exécuter une œuvre d'art, probe et sincère. Il n'était appointé par aucun gouvernement, par aucune organisation de propagande. Il n'avait assumé aucune autre mission que celle d'observer et d'écrire. Ce qui l'a frappé, dès sa prise de contact avec le Canada français, avec les groupes qui en expriment foncièrement le caractère et les traditions, ce sont les obstacles et servitudes que ces groupes ont eu à vaincre de tout temps pour se maintenir et pour se

répandre. Ces difficultés, il les a notées par des touches légères, mais pénétrantes; il a surtout observé la patience et la résignation des pauvres gens qui supportent "le fardeau écrasant du long hiver" . . . Écoutez-le:

L'hiver, faire fondre avec son haleine un peu de givre opaque sur la vitre et regarder la neige tomber sur la campagne déjà blanche et sur le bois . . . Le bois . . . Toujours le bois, impénétrable, hostile, plein de secrets sinistres, fermé autour d'eux comme une poigne cruelle qu'il faudrait desserrer peu à peu, peu à peu, année par année, gagnant quelques arpents chaque fois au printemps et à l'automne, année par année, à travers toute une longue vie terne et dure (190).

Cependant, le grand lamento contre l'inexorable hiver, et contre les méfaits de la terre marâtre, contre les traîtrises de la forêt toute proche, contre la désolation de la solitude, contre l'esclavage de la ferme, c'est Lorenzo Surprenant qui le débite avec la conviction d'un déraciné qui a fui la cabane du colon pour jouir de l'aisance factice de la ville. Surprenant a grandi dans ces régions inclémentes; il en a subi les rigueurs. Il sait de quoi il parle lorsqu'il fait miroiter aux yeux de Maria le "règne" qu'il lui promet aux États-Unis où il voudrait l'emmener, le "règne" plus doux que celui qui l'attend si elle choisit pour époux un colon cloué à la terre, voué à un sort plus misérable que celui des animaux dont les paysans sont les serviteurs . . . Comme réquisitoire, la tirade de Lorenzo emporte tout et complète le repoussant tableau de l'existence que la colonisation réserve à Maria Chapdelaine et à toutes les femmes de sa condition. Mais Louis Hémon, qui a observé, noté, énuméré les entraves et les contraintes qui suffiraient à décourager une race moins forte et

à l'éloigner pour jamais d'un sol aussi difficile à conquérir, Hémon, qui jusque-là est resté objectif, se montre enfin pour ramasser en un faisceau les influences qui retiennent ces pionniers au pays natal, influences qu'il a aussi nettement repérées. Cet attachement racique à la terre, que ceux-là mêmes qui y obéissent seraient bien en peine de définir, Hémon en a minutieusement rétabli les ressorts et les mobiles secrets, et il les fait étaler par ces voix qui sont peut-être un feu d'artifice, mais qui révèlent "les cent douceurs méconnues du pays que Maria voulait fuir" (246), et donnent à tous les Chapdelaines la conscience des périls auxquels ils s'exposeraient en désertant. C'est la réplique définitive et totale à tous les reproches que l'on peut adresser à la terre, à la forêt, à l'hiver canadiens. Pour affermir cette réplique et la rendre aussi probante que finale, ne fallait-il pas, vraiment, que tous ces reproches et tous ces griefs eussent d'abord été franchement exposés?

Ces voix, Hémon ne les a point inventées; ce n'est pas davantage pour nous flatter qu'il les a mises en musique ou plutôt en un poème que les anthologies se disputeront. Son génie lui a suggéré ce procédé, artistique et émouvant, et d'autant plus persuasif et durable, d'opérer la synthèse des sentiments et des vertus qui conditionnent l'opiniâtreté de nos pionniers. Sans cette grisaille utilisée par le peintre pour rendre en toute vérité l'atmosphère du pays, et sans ce réquisitoire qui assombrit tout à fait le fond du tableau, le prodige de la résistance n'aurait point éclairé cette peinture comme il l'illumine. Sans ce jeu des ombres, le romancier aurait

davantage flatté notre amour-propre de province ou de clocher; mais son "récit du Canada français" n'aurait pas rempli l'office qu'il a largement rempli; il n'aurait pas émerveillé le monde comme il l'a émerveillé. Enfin, *Maria Chapdelaine* ne serait pas *Maria Chapdelaine*. Et s'il fallait pousser jusqu'au surnaturel la démonstration du dynamisme ou de la grâce qui résulte des contrastes, on n'aurait qu'à rappeler que c'est, non pas dans les lambris dorés d'un palais, mais dans une misérable étable et au plus dur de l'hiver, que le Christ a voulu naître parmi les hommes pour les régénérer, et qu'il s'est servi des gens les plus simples, les plus obscurs et les plus dénués, afin de propager l'évangile de la Rédemption.

Édouard Rod nous dira tout à l'heure que la révélation de la persistance du sentiment national chez les colons du pays de Québec, que cette histoire, dont il a même esquissé le canevas, serait la meilleure réponse à faire aux prophètes de la décadence des races latines. Le vœu d'Édouard Rod est exaucé; la réponse est faite. Elle émeut, elle éblouit, elle convainc, parce que Louis Hémon a donné à cette réponse la tonalité qu'il fallait lui donner pour la rendre émouvante, éblouissante et convaincante.

* * *

On a particulièrement reproché à Hémon de représenter nos défricheurs dans des attitudes moroses. Le Père de Grandpré avait pourtant distingué que les colons de *Maria Chapdelaine*, presque perdus à la lisière de la forêt, n'ont pas, pour prendre la vie en riant, les motifs que possèdent nos

cultivateurs plus à l'aise. Mais nos petits censeurs, étant courts d'accusations plus graves, ont vite emprunté cette riche suggestion que les personnages de Louis Hémon ne sont pas drôles, et l'ont aussi promptement exploitée sans d'abord se référer au roman qui, en maints endroits, note que la gaieté est l'un des traits fonciers du peuple canadien-français, et que notre belle humeur native ne perd nulle part ses droits, même au milieu des difficultés les plus persistantes.

Le père Chapdelaine chante à tout propos; et ses plus jeunes fils ont, presque littéralement, le diable au corps; François Paradis est le type même du gai luron. A la sortie de la messe à Péribonka, "les hommes et les jeunes gens s'assemblèrent en groupe sur le large perron, et les salutations joviales, les appels moqueurs lancés d'un groupe à l'autre, l'entre-croisement constant des propos sérieux ou gais témoignèrent de suite que ces hommes appartenaient à une race pétrie d'invincible allégresse et que rien ne peut empêcher de rire" (6). La scène de la criée, sur le perron de l'église, ne manque vraiment pas d'enjouement et même de gaieté (8-9-10).

De leur côté, les jeunes gens ne se font pas faute d'échanger entre eux "des propos plaisants" (11). Les reparties du vieux Nazaire Larouche, qui parle "en paraboles", suffiraient à égayer toute cette peinture (17-18-19-20). N'y a-t-il pas assez de malice à nommer Charles-Eugène une "vilaine bête mal domptée", pour s'accorder la satisfaction de houspiller tous les jours le nom abhorré d'un voisin avec qui un ancien Chapdelaine avait nourri une longue querelle (22)?

Eutrope Gagnon lui-même, cet amoureux transi, avait "une figure brune qui respirait la bonne humeur et la patience" (42). Esdras, l'aîné des fils Chapdelaine, avait un front bas et un menton rentré qui lui faisait un masque néronien, impérieux, un peu brutal. "D'un tyran, il n'avait assurément que le visage, comme si le froid des longs hivers et la bonne humeur raisonnable de sa race fussent entrés en lui pour lui faire un cœur simple, doux et qui mentait à son aspect redoutable." Le cadet, Da'Bé, "était aussi grand, mais plus mince, vif et gai, et ressemblait à son père" (55-66). Enfin, les fameuses voix qui définissent les traits essentiels de la race des Chapdelaines — voix qui sont le fidèle truchement de Louis Hémon — marquent bien que cette race est aussi prompte à la pitié qu'au rire:

Nous avons apporté dans nos poitrines le cœur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le cœur le plus humain de tous les cœurs humains : il n'a pas changé (252).

Évidemment, ce roman qui va se résoudre en un épanouissement des vertus de toute une race et par le triomphe de sa résistance opiniâtre contre des influences étrangères, contre le climat et contre la terre même, ne peut guère verser dans le comique, pour produire l'effet qu'il veut produire. La gaieté s'y trouve, mais à la dose requise, dans la mesure qui marque le talent de l'auteur.

Il est assez curieux que ce soit un journal de Londres qui ait fait justice de ce reproche particulier :

Hémon has been criticized for giving a one-sided picture of the life in Northern Quebec; for dwelling on the joylessness and toil of the pioneer's lot, rather than the freedom from certain other hardships of the city dweller, and for making him solemn and pious when he is essentially cheerful and light-hearted. This is the judgment of one who stands completely outside the conditions depicted and who from the point of view of the easier life of civilization bestows a pity which would not be accepted nor understood upon those who live by their hands¹.

* * *

Pour juger de l'effet que produit le jeu de Maria Chapdelaine, nous sommes trop près de la scène; au fait, nous faisons partie de sa figuration, et le feu de la rampe offusque nos regards sur l'auditoire. Pour apprécier l'impression que le drame de Louis Hémon laisse aux spectateurs, il faut nous éloigner, aller même à l'étranger.

Je n'étais pas grand prophète en prédisant que la fille de nos défricheurs ne tarderait pas à attirer vers sa pauvre demeure emblématique les pèlerins de la littérature et les excursionnistes de partout. Depuis 1916, Maria Chapdelaine se flatte de cavaliers autrement huppés, et ce sont leurs voix prestigieuses qui, en faisant admirer la charmante héroïne, ont du même coup gagné au "pays de Québec" l'admiration et la sympathie du monde entier. Aussi les touristes prennent-ils à l'envi le chemin du lac Saint-Jean.

De Péribonka où il était installé depuis un mois, Hémon écrivait à sa mère, le 13 juillet 1912:

Je doute que vous trouviez Péribonka sur les cartes. Vous n'y trouverez même pas le lac Saint-Jean, qui a pourtant soixante

1. *The Times, Literary Supplement*, Londres, 22 juin 1922.

ou quatre-vingts kilomètres de tour. La rivière Péribonka, que j'ai sous les yeux toute la journée, est bien une fois et demie large comme la Seine¹.

Le lac Saint-Jean et la rivière Péribonka, que les étrangers ne trouvaient pas sur les cartes, Louis Hémon les a mis dans tous les cœurs.

Savez-vous ce qui a décidé au voyage du Canada bon nombre des éminents délégués aux fêtes canadiennes de Jacques Cartier? L'occasion de visiter le pays de Maria Chapdelaine. Aussi fallait-il les voir chercher des prétextes pour s'écarter de leur itinéraire officiel et piquer une pointe vers le modeste clocher de Péribonka, qui les tentait plus que les grandes villes où les attendaient les compliments et les réceptions en musique.

* * *

Je venais de présenter à un auditoire de Montréal² ces réflexions qui sont les miennes et que, par conséquent, je ne prétends imposer à personne, lorsque j'eus la joie de recevoir le nouveau livre d'André Siegfried, *Le Canada, puissance internationale*. J'ai été ravi de constater qu'un maître intellectuel de la compétence de M. Siegfried, qui ne s'est jamais adonné au roman ou à la poésie, mais qui s'est confiné dans les sciences politiques, reconnaît de son côté que Louis Hémon ne pouvait pas composer son récit du Canada français autrement qu'il l'a composé, pour produire l'effet que cet ouvrage devait produire.

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1921, p. 537.

2. *Alliance française*, 4 février 1937.

Sans doute, écrit M. Siegfried, un instinct obscur pourrait-il se formaliser, comme s'il s'agissait d'une critique, de toute allusion des étrangers à la sévérité de ces territoires qui réclament de l'homme le maximum de son énergie... Beaucoup de Canadiens, aujourd'hui même, en veulent à l'auteur de *Maria Chapdelaine* d'avoir décrit trop bien la rude vie des pionniers du lac Saint-Jean. Pourtant, cette présence du Nord est toujours là, c'est le fond du tableau, sans lequel il ne serait pas lui-même¹.

Mieux encore. Au lendemain de la publication de ce nouveau livre que M. Siegfried a consacré au Canada, un autre économiste réputé, Bertrand de Jouvenel, a publié une interview de M. Siegfried qui y transpose sur le plan sociologique le rôle rempli par le paysan de la province de Québec, dont Louis Hémon a, sous forme de roman, "décrit trop bien la rude vie".

L'éternel observateur qu'est M. André Siegfried, écrit M. de Jouvenel, s'est enfin lassé de sa posture scientifique et olympienne, il a éprouvé l'envie d'intervenir dans le drame qu'il décrit. Le drame, c'est le *struggle for life* de la paysannerie catholique française du Canada, lutte à laquelle convient parfaitement la vieille formule de Spinoza: "La tendance de l'être à persévérer dans son être"... Au cours de huit voyages au Canada, dont le premier remonte à 1898, poursuit M. de Jouvenel, le phénomène *Canadien-Français* l'impressionnait de plus en plus. Voilà un îlot — par certains actes plus Vieille-Europe encore que la Vieille Europe elle-même — subsistant vigoureusement au sein d'une Amérique qui s'improvisait d'année en année. Et le problème que traite le dernier livre de M. Siegfried est ce problème capital: "Quel sera le sort de la paysannerie canadienne-française dans le Nouveau-Monde? Et, d'une façon générale, quel sera le sort de la paysannerie dans les temps nouveaux?"

1. *Op. cit.*, p. 17.

Dans cet interview qu'il a donnée à M. de Jouvenel¹, M. Siegfried précise davantage le caractère du paysan canadien-français, et justifie plus amplement Louis Hémon d'avoir montré notre paysan comme il l'a montré :

Il y a deux sortes d'agricultures, observe M. Siegfried : celle qui fait vivre et celle qui enrichit. L'ambition du paysan, c'est de vivre sur la terre et de la terre, d'y élever sa famille, d'établir sa famille. Voilà tout. L'entrepreneur (agricole) entend bien, après un certain nombre d'années consacrées à la culture, en retirer un certain capital en argent, comme il ferait de n'importe quelle autre industrie. Pour arriver à ce résultat, l'entrepreneur se livre à la monoculture autant que possible mécanisée. La seule source de recettes, c'est la vente d'un certain produit. Ainsi, dans une immense partie du Canada, le blé. Dans une autre, le bois. Il lui faut acheter tout ce qui est nécessaire à l'entretien des siens. Au contraire, le paysan achète peu de choses, produisant sur sa terre à peu près tout ce qu'il faut. Et il a de multiples petites sources de bénéfices. En temps de prospérité, quand l'entrepreneur de culture vend bien son blé, le paysan paraît un malheureux et un réactionnaire. En temps de crise, quand le blé est déprécié et que l'entrepreneur sent tout le fardeau de ses dettes hypothécaires, il est pauvre comme un pauvre des villes, et il jalouse l'abondance naturelle dans laquelle vit le paysan. Le Canada présente ces deux types d'agriculteurs. Le Canadien français de la province de Québec, à l'Est, est un paysan. A l'Ouest, dans les immenses plaines à blé, ce sont les entrepreneurs de culture à l'américaine.

... Deux façons d'envisager la vie, continue M. Siegfried. Le labeur paysan sans trêve ni terme n'est supportable, si près du luxe américain, que soutenu par une morale exaltant l'effort et le sacrifice. Depuis que la France a livré à l'Angleterre les 65,000 paysans qu'elle avait transplantés là-bas, ceux-ci n'ont trouvé d'appui que dans leur force intérieure. Dans un pays qui passait aux mains d'un maître étranger, ils ont su rester Français, croître et multiplier en maintenant leur foi et leurs coutumes. Bien plus ! Maintenant que le Canada, frange nord des

1. *Les Nouvelles littéraires*, Paris, 6 février 1937.

Etats-Unis, subit la puissante influence du grand voisin et s'américanise, le groupe canadien-français résiste à l'américanisation comme il avait résisté à l'anglicisation...

On ne peut se défendre de comparer les 65,000 Canadiens français qui sont devenus 2,927,000, aux 22 millions de Français de 1763 qui n'ont pas même doublé leur nombre... La France d'outre-mer a montré une vitalité qui fait honte à la France métropolitaine. Le Français de France se laisse dénationaliser quant aux manières de sentir et de vivre, avec une facilité qui aurait perdu les Français du Canada. Ceux-ci sont les rudes gardiens d'une essence "France" que nous avons laissé évaporer. Que serait aujourd'hui la place en Europe d'une France qui se serait tenue comme la France d'outre-mer! On pense aux grandes leçons de Le Play sur les populations stables et les populations désorganisées.

M. de Jouvenel demande à M. Siegfried quel est, à ses yeux, le type humain supérieur, du paysan français de la province de Québec qui demeure dans la simplicité, ou de l'entrepreneur de culture, à l'Ouest, qui se souvient à peine d'avoir été Anglais, et qui vit avec tous les raffinements du luxe démocratique américain. Et M. Siegfried de répondre:

Le paysan, incontestablement le paysan. L'Américain croit qu'à force de déplacements, au moyen de journaux et en usant de la radio, bref, en multipliant les contacts, il devient un homme plus complet. Ce n'est pas vrai. L'homme attaché au sol et qui apprend de la terre les voies mystérieuses par lesquelles opère la nature, est le plus savant, a un développement plus harmonieux, connaît la valeur créatrice de la Durée. L'homme de la civilisation américaine est un homme malheureux.

J'ai cru devoir rapporter d'abondants extraits de cette entrevue du maître sociologue qu'est M. Siegfried, parce qu'il justifie en tout point le tableau qu'a donné, de nos pionniers du Lac-Saint-Jean, un écrivain qui n'était qu'un artiste, mais qui trouva la vérité et la beauté en observant rigoureusement la nature, source éternelle de toute vérité et de toute beauté.

CHAPITRE X

D'OÙ VIENT LA SUPÉRIORITÉ DE *MARIA CHAPDELAINÉ*. — CIRCONSTANCES PROPICES ET VALEUR INTRINSÈQUE. — INFLUENCE DU SYMBOLE ET DU SPORT. — UN AUTEUR APPROPRIÉ À SON SUJET. — PERFECTION D'ART ET DE VÉRITÉ. — RÉSULTAT D'UNE LONGUE PRÉPARATION. — HÉMON ET TINSEAU. — PROBITÉ. SYMPATHIE. INDULGENCE. SIMPLICITÉ. — HÉMON ÉTAIT-IL DESTINÉ À MOURIR JEUNE?

D'OÙ vient le succès inouï de *Maria Chapdelaine*, de ce roman qui n'est pas d'une actualité saisissante, qui n'emprunte rien à la sensation ni au scandale, qui ne tire même aucun éblouissement de l'imagination? Il s'est révélé aux Français, sinon aux Canadiens qui avaient bien d'autres raisons pour le comprendre et l'admirer, dans des circonstances extraordinairement propices. L'auteur était à peu près inconnu, et l'étonnement fut d'autant plus vif de découvrir un débutant qui du premier coup atteignait à une pareille maîtrise. Toutefois, avant de se prononcer sur ce prodige, on s'informa sommairement et l'on apprit que Louis Hémon, qui n'avait pas encore trente-trois ans, était mort dans la sauvagerie canadienne, happé par une locomotive, un soir d'orage. La fin tragique d'un talent si prometteur aviva l'empressement de la gent littéraire à reconnaître le mérite précoce d'un écrivain qui, vivant, aurait pu (dirent les mauvaises langues) devenir un concurrent redoutable à des gloires ré-

gnantes ou prétendantes. Son récit posthume exposait à nu le cœur d'un peuple apparenté jadis aux Français, dont la plupart ne le connaissaient qu'à travers les grands faits rapportés par les historiens peu lus. Ce roman tout simple remua profondément l'âme française qui ne pouvait oublier que plus de 600,000 Canadiens s'enrôlèrent pour venir à son secours pendant les terribles années de 1914 à 1918; que ces petits alliés accomplirent de la dure et bonne besogne à Ypres, à Saint-Éloi, sur la Somme, à Courcellette, à Vimy, à Paaschendale, à Amiens; que 232,000 furent blessés dans leur chair et que 60,000 de ces Canadiens, morts à l'ennemi, dorment leur glorieux sommeil dans les nécropoles françaises de la grande guerre.

Charles Le Goffic avait déjà noté que *Maria Chapdelaine* parut à une heure particulièrement propice de notre histoire:

Le Canada a enfin le livre après lequel il soupirait, l'épopée domestique qui l'exprime tout entier. Et s'il l'a tant attendu, ce livre, c'est peut-être que la Providence a ses desseins, et qu'elle voulait que ce fût d'un Français, et à une certaine heure particulièrement propice de son histoire, que lui vînt ce don royal¹.

Gaillard de Champris, bien placé, comme professeur de littérature à l'université Laval de Québec, pour juger du point de vue canadien et du point de vue français, écrit:

L'apparition de *Maria Chapdelaine* est pour nos deux pays un véritable bienfait; et s'il est vrai qu'en littérature du moins, aimer c'est d'abord comprendre, et que certaines admirations sont révélatrices des âmes, la France et le Canada peuvent être

1. *Larousse mensuel illustré*, août 1921.

également fiers, l'une de compter un chef-d'œuvre de plus, l'autre de l'avoir inspiré¹.

Et Louis Gillet, qui professa également à l'université de Montréal, avant d'entrer à l'Académie française, conclut, dans le *Gaulois*:

Louis Hémon avait dit ce qu'il avait à dire. Sa mort donne à son œuvre ce caractère d'absolu, cette beauté définitive que les choses humaines empruntent à la tombe, comme si l'auteur n'était né, par un décret de la Providence, que pour écrire ce solennel message, et puis mourir.

Il n'en fallait pas tant pour que ce "récit du Canada français" fût accueilli avec une profonde émotion. Sans doute convient-il de faire large la part aux circonstances accidentelles qui favorisèrent l'essor de *Maria Chapdelaine*; il est aussi juste de reconnaître ses mérites intrinsèques, son immense valeur littéraire sans quoi se serait vite arrêté l'élan initial que l'ouvrage peut revaloir aux plus favorables conjonctures.

Je m'étonne qu'un universitaire n'ait pas encore opéré le relevé des milliers et des milliers d'études plus ou moins approfondies dont *Maria Chapdelaine* a fait l'objet. Un pareil exposé présenterait une bigarrure aussi amusante que celle des courtepoinces confectionnées par nos campagnardes avec les retailles d'étoffes les plus disparates. Les critiques de *Maria Chapdelaine* ont été, selon leur entendement personnel ou leurs velléités du moment, aussi tranchants et variés, depuis Henri Massis qui, dans la *Croix* de Paris, signalait ce roman comme un chef-d'œuvre catholique, jusqu'aux autres qui déce-

1. *L'Illustration*, Paris, 25 février 1922.

lèrent des idées anarchistes dans les écrits antérieurs de Louis Hémon, en passant par des politiciens de droite qui s'annexèrent tout de go l'auteur pour son conformisme exemplaire.

La simple énumération des titres et signatures de ces différentes appréciations serait trop longue. Il importe cependant de rapporter, tout au moins dans leur essence, les jugements des critiques les plus compétents et des commentateurs qui ont mis le plus de soin à étudier l'œuvre de Louis Hémon et qui nous ont appris que, loin d'être un coup d'essai, comme on l'a cru généralement d'abord, ce coup de maître est, bien au contraire et véritablement, le chant du cygne d'un romancier dans la maturité de son talent, la meilleure de ses nombreuses productions. Léon Daudet l'affirme :

Ces quelque deux cents pages assurent l'immortalité à leur auteur. Car il joint au don d'observer, celui, plus rare, de composer et celui, plus rare encore, de faire couler de douces larmes... Il y a plus de sincérité poétique dans *Maria Chapdelaine* que dans vingt volumes de vers de poètes et de poétesses d'aujourd'hui¹.

De son vivant, Hémon ne s'était guère manifesté qu'aux lecteurs de quelques revues spéciales et qu'à de longs intervalles. On connaît aujourd'hui sa vie et son œuvre, et nous pouvons profiter des travaux des chercheurs qui ont déterminé les raisons de l'incomparable réussite de *Maria Chapdelaine* et le secret de sa supériorité réelle, et qui ont le plus d'autorité pour en parler.

1. *L'Action française*, Paris, 8 juin 1921.

M. Dalbis attribue le succès de *Maria Chapdelaine* à la puissance symbolique de ce roman :

Sur une trame d'observations justes, Louis Hémon a brodé un signe : *Maria Chapdelaine*. Maria Chapdelaine est un symbole. Ce symbole est au centre du tableau qu'il éclaire, il est au centre de l'action qu'il anime. Personne n'existe en dehors de cette fille silencieuse; et le paysage lui-même ne se laisse admirer que par les images qu'il donne dans son âme... Cette fille, déshéritée entre toutes, est le vivant symbole de la fidélité à l'âme canadienne-française: fidélité au culte, fidélité à la langue, fidélité au pays vierge lentement défriché "où une race ancienne a retrouvé son adolescence"... C'est pour composer un ensemble harmonieux, autour du personnage essentiel, que l'artiste a créé d'autres symboles : symbole des noms qui caractérisent les personnages, symbole du paysage qui crée une psychologie, symbole du drame qui pose un problème... (p. 123).

N'en jetez plus! crierait Gavroche. M. Dalbis en a déjà tant dit que les symbolistes seraient en droit de proclamer le triomphe de leur école, et d'assurer encore une fois que la recette du Symbolisme a produit un autre chef-d'œuvre. Nous avons suffisamment montré que Louis Hémon, de toute évidence, a fait de Maria Chapdelaine l'emblème de la survie de la race française au Canada. On peut concéder que, dans ce sens, son roman est symbolique et, si l'on y tient, symboliste. Mais ne risque-t-on pas d'amoinrir la valeur artistique de son tableau en le chargeant de soutenir la thèse sociale du Bouclier canadien-français que M. Dalbis indique dans le titre même de son étude; et n'est-ce pas aller un peu loin que de professer que l'auteur n'a procédé que par symboles? Le Symbolisme, tel qu'il fut décrété par Stéphane Mallarmé, et illustré par Verlaine, consiste — par réaction contre l'art plastique des parnassiens et contre celui des naturalistes,

qui prétendent s'inspirer directement et exclusivement de la nature — dans l'expression des secrètes affinités des choses avec notre âme, dans l'expression des sensations que procurent les formes et les couleurs. Aussi messieurs les symbolistes envoient-ils volontiers promener la syntaxe et la grammaire lorsque ces mégères les empêchent de saisir au passage une forme émouvante ou une couleur souriante.

Il est manifeste, à qui sait lire, que Louis Hémon ne fut pas plus l'adepte du Symbolisme que d'autres coteries artistiques. On sait combien il abhorrait les prescriptions sociales et toutes les autres contraintes; il fuyait instinctivement aussi les dogmes littéraires et les écoles dont chacune prétend et démontre que, hors de son credo, il n'est point de salut. On pourrait mieux soutenir que la perfection de *Maria Chapdelaine* n'est le résultat d'aucune recette de stylistique, mais que l'auteur a puisé ses ressources dans toutes les doctrines esthétiques, sans se confiner à aucune en particulier. Aussi les plus grands critiques de France apparemment-ils *Maria Chapdelaine* aux maîtres les plus opposés de style et de technique. Les uns compareront ce roman à *Mireille* ou à *Paul et Virginie*; d'autres y verront un poème: "l'épopée domestique" ou "la chanson de geste de la Nouvelle-France"; et d'autres y retrouveront le réalisme de Maupassant, le souffle de Chateaubriand, le coloris de Loti, la pénétration de Racine ou la grâce de Virgile.

Allan McAndrew met surtout en évidence le rôle que le jeune écrivain breton a tenu dans la création de la littérature sportive en France.

Il est incontestable que Louis Hémon fut, à cet égard, un précurseur.

Il est le premier littérateur français qui fût en même temps un sportif, au sens véritable du mot. Même si on ne savait qu'il fut un sportif, on sentirait que ses idées et ses impressions sur le sport sont inspirées directement par la réalité (p. 97).

Le Goffic avait déjà noté:

Aux traits habituels auxquels se reconnaissent d'abord les Bretons, il joignait un goût violent des sports, qui n'est pas aussi commun chez eux, et qu'il conciliait, je ne sais comment, avec son caractère méditatif. Peut-être, devant la génération d'aujourd'hui, avait-il découvert que la culture physique, l'effort musculaire harmonieux, ont non seulement leur utilité et leur beauté, mais encore leur valeur spirituelle, et qu'il y a une mystique du sport¹.

Plusieurs autres écrivains ont plus tard reconnu Hémon pour un précurseur du roman sportif, entre autres l'auteur des *Olympiques*, Henry de Montherlant, dans son appréciation de *Battling Malone*:

Une étude d'âme de boxeur, une étude des milieux de la boxe à Londres, et traitées par un écrivain véritable!... Or, ce texte de Louis Hémon a été écrit avant 1911. Ceci est important, je pense. Nous avons bien là le vrai précurseur de tout un mouvement dont les deux essais les plus significatifs ont été le "5000", de Dominique Braga, et surtout *Plaisirs des Sports*, de Jean Prévost... L'aventure corporelle mêlée à la vie, le sport intervenant dans une histoire comme *Battling Malone*, pour y faire ses réactions, c'est là qu'est l'avenir de ce qu'on a appelé la littérature sportive².

1. *Op. cit.*

2. *Les Nouvelles littéraires*, Paris, 6 février 1926.

Mais M. McAndrew ne force-t-il pas un tantinet la religion sportive de Louis Hémon en lui faisant découvrir, entre l'activité du colon du Lac-Saint-Jean et son effort à défricher la terre, "un lien avec le sport"?

Si Hémon croyait, d'avance, que la colonisation et le défrichement étaient devenus des opérations prosaïques et dépourvues de toute aventure, comme son journal semble bien le suggérer, arrivé à la région du lac Saint-Jean il vit, dans l'activité de l'homme et son effort à défricher la terre, un lien avec le sport (p. 220).

Et plus loin:

Maria Chapdelaine — œuvre baignée de l'atmosphère du catholicisme — est également, à nos yeux, imprégnée de l'influence du sport (p. 222).

Il déterminera davantage encore, dans sa conclusion, les causes sportives de la réussite de *Maria Chapdelaine*:

Louis Hémon, foncièrement indépendant de caractère, avait le courage de sa conviction, à savoir qu'il était un romancier-né. Toute sa vie, il se préoccupa de chercher un équilibre pour sa personnalité. Passionné de sport et anti-intellectuel, il cherchait une discipline complète. Il trouva, d'abord, une discipline extérieure dans le sport, et de cet intérêt naquit sa façon d'envisager la vie. Tout en réagissant avec violence contre la société, qui laissait à désirer à ses yeux, il sentit vivement l'absence d'une discipline intérieure. Ce désir, ainsi que cette recherche d'une personnalité unie, se dégagent des pages de son œuvre londonienne, qui exprime son état de révolte.

Au Canada, dans la région du lac Saint-Jean, loin des injustices et des misères des vieilles civilisations, Louis Hémon subit pleinement l'influence de la dure et simple vie des colons. La lutte de ces colons, si profondément religieux, si forts de leur discipline à la fois extérieure et intérieure, avec une nature sauvage suggéra, à ses yeux, un rapport avec le sport (p. 242).

Qu'il nous soit permis de mettre en doute cette conclusion que la perfection de *Maria Chapdelaine* résulte du rapport, que le romancier sportif découvrit au Lac-Saint-Jean, entre la lutte des colons et le sport. Il saute aux yeux que "*Maria Chapdelaine* baigne dans l'atmosphère du catholicisme"; il est moins patent que cette histoire soit aussi "imprégnée de l'influence du sport". A ce compte, nous devrions reconnaître, pour le chef-d'œuvre de Louis Hémon, *Battling Malone, pugiliste*, qui est essentiellement un roman sportif, en ce sens qu'il traite presque techniquement de la boxe, plutôt que *Maria Chapdelaine*, qui ne suggère expressément l'idée d'aucun sport.

M. McAndrew avait déjà dit excellemment que "*Maria Chapdelaine* est le fruit de l'accord parfait entre la personnalité de son auteur et le milieu où il a placé son sujet" (p. 133-215). Il confirmait ainsi le jugement de Firmin Roz:

Ce fut sans doute, pour ce Parisien, la découverte d'un monde, une révélation dont la surprise s'accompagnait d'une sorte d'enchantement. Mais il fallait aussi qu'il y eût, entre lui et cette réalité si prenante, quelque chose comme un secret accord, une harmonie préétablie, grâce à quoi il se trouvait lui-même capable de la comprendre et de l'aimer. La parfaite réussite, en art, est toujours le résultat d'un concours de circonstances qui semblent s'être concertées pour la produire¹.

M. McAndrew n'a-t-il pas compromis la netteté de sa conclusion en faisant intervenir, dans la production d'un chef-d'œuvre, le sport avec la discipline morale que le romancier aurait enfin trouvée parmi ces colons simples du Lac-Saint-

1. *Revue Bleue*, Paris, 6 août 1921.

Jean ? ... Descartes aussi était sportif, comme on pouvait l'être à Paris au dix-septième siècle. Fêru d'escrime et d'équitation, chevalier, soldat à qui la fréquentation des joueurs et des bretteurs ne répugnait point, et d'humeur vagabonde, il faisait du sport à sa façon et avant la lettre. Cependant, l'exégète qui s'aviserait de marquer l'influence du sport dans le *Discours de la méthode* risquerait fort de s'entendre taxer d'exagération.

A tant faire que chercher dans un régime de vie ou dans une doctrine de philosophie le secret d'une conjonction du tempérament de Louis Hémon et de l'opiniâtreté que nos colons mettent à s'emparer du sol, on pourrait, plutôt que de l'influence du sport, tirer ce secret de la théorie d'un Maine de Biran, remise en honneur par Paul Hazard: l'effort est le principe de la nature humaine¹. L'effort est le seul capital, la seule ressource de nos défricheurs, leur seule raison d'être ce qu'ils sont. Lorsqu'un colon devient incapable de soutenir son effort, il cesse de remplir sa fonction, il ne compte plus; il n'a plus qu'à changer d'état, comme Lorenzo Surprenant, ou qu'à mourir, comme la mère Chapdelaine. Rompu aux sports, Hémon préconisait la pratique d'exercices naturels et la culture de la force musculaire "pour connaître les joies éternelles de l'effort et de la victoire²." Il avait voulu "redescendre, degré par degré, dans la simplicité de la création primitive". Il y était parvenu, et y avait trouvé le règne de

1. *Résurrection de Maine de Biran*, par Paul Hazard, dans les *Nouvelles littéraires*, Paris, 17 juillet 1937.

2. Citation de M. McAndrew, p. 99.

l'effort, exempt de toutes les contingences que la civilisation apporte à son application. Voilà peut-être en quoi s'opéra sa communion avec ces braves gens du pays de Québec, adeptes instinctifs de l'effort, par admiration de leur rigoureuse observance de ce principe de la nature humaine. Et de là, pourrait-on conclure, l'accord parfait entre la personnalité de Louis Hémon et le milieu où il s'est arrêté pour choisir un sujet de méditation et pour le traiter à son gré.

On se défend d'un sourire de scepticisme en entendant que Louis Hémon trouva, parmi les colons du Lac-Saint-Jean, son équilibre spirituel, la discipline morale qu'il avait auparavant cherchée partout. N'est-ce pas à la fin de son long séjour à Péribonka, après avoir épuisé son expérience de la vie de colonisation, qu'il écrivit à sa mère, le 16 décembre 1912 :

Ne crois nullement que me voilà dans les bois pour le restant de ma vie. D'ici très peu d'années, mais après quelques pérégrinations toutefois, je repasserai rue Vauquelin¹. (C'est là que sa famille demeurait à cette époque.)

L'équilibre, la discipline morale enfin trouvée parmi les colons du Lac-Saint-Jean, l'aurait sans aucun doute réconcilié avec la société, l'aurait aussi décidé à se fixer à un endroit et à un état. Bien au contraire, il annonce à sa mère qu'il songe à de nouvelles pérégrinations. Aussitôt après avoir expédié le manuscrit de *Maria Chapdelaine* au directeur du

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1921, p. 540.

Temps, il repart de Montréal pour l'Ouest, à pied, le baluchon sur l'épaule, en vrai chemineau. Le mot "discipline" s'ajuste mal à cet éternel itinérant, à cet infatigable chercheur d'inconnu, de nouveau, d'aventures, à ce rebelle des conventions sociales, qui figurera plus certainement dans l'histoire littéraire comme un bohème de haut style.

Oui, sans doute, *Maria Chapdelaine* est le résultat d'un accord parfait entre l'auteur et le milieu où il a situé son roman. Dans la préface qu'il a apportée à notre édition canadienne de 1916, Émile Boutroux reconnaît ce facteur essentiel à la perfection d'une œuvre, tout en faisant la juste part des sports dont la passion, chez Hémon, avait contribué à former son âme d'adolescent:

Rarement... auteur fut mieux approprié à son ouvrage. C'était une nature peu commune que Louis Hémon. Deux passions avaient rempli son âme d'adolescent : les sports et la méditation. Il se livrait avec fougue aux exercices physiques ; et il passait de longues heures, seul, au creux d'un rocher, à suivre d'un œil rêveur le mouvement des vagues. Il avait soif de vie active, de luttés, de risques, de dangers ; et, replié sur lui-même, il entendait chanter dans sa mémoire les vers de ses chers poètes français ou anglais, ou il s'offrait amoureusement aux inspirations de la nature... S'il se mit à écrire, c'est simplement parce que ses observations et ses réflexions se traduisaient spontanément, dans son esprit, en récits fidèles et en rythmes harmonieux. Rien de convenu chez cet indépendant, qui fuit les villes pour demeurer lui-même. Mais, à travers l'aisance et la familiarité du style, une parfaite justesse d'expression, une élégance discrète et soutenue, une proportion heureuse des développements, une fusion intime du mot, de l'image, du fait et de l'idée, qui révèlent à chaque pas l'écrivain doué et l'artiste diligent.

René Bazin¹ attribue la supériorité de *Maria Chapdelaine* au sentiment, que possédait Louis Hémon, de la grandeur morale :

Il n'en faut pas plus pour qu'un artiste sorte de la troupe des amuseurs, joueurs de viole ou montreurs de lanterne magique, et acquière, sans vaine recherche, par la simple bonne foi, un pouvoir d'émotion auquel ne saurait atteindre nulle habileté (p. 533).

Mais la "simple bonne foi" ne suffisait pas à produire *Maria Chapdelaine*; il y fallait d'abord la pratique de l'art littéraire. Aussi Bazin ajoute-t-il :

Louis Hémon... a été le témoin et le commensal. Le roman a été écrit par un adopté qui avait des lettres (p. 542)...

Il faut voir et il faut raconter : tout l'art tient dans ces deux verbes. La vraie merveille n'est pas ici dans l'arrangement ; elle est dans la permission qui fut donnée, à un homme des villes, de comprendre entièrement une nature si différente de la nôtre, une vie qui n'était ni la sienne, ni celle de ses proches. Sans doute, il a su découvrir le meilleur, le plus exceptionnel des postes d'observation : il a été quelqu'un de la ferme et quelqu'un de la forêt ; il a manié la hache avec Edwige Légaré, le tâcheron ; mangé la soupe aux pois de la mère Chapdelaine ; entendu la plainte, inégale selon les saisons, de la fatigue rurale ; il a lu dans les yeux qui ne se détournaient point. Mais cela explique en partie seulement la réussite d'une œuvre aussi difficile (p. 549).

Et si l'on me demande le secret profond de ce chef-d'œuvre, je dirai donc : un romancier de France a voulu vivre, de l'autre côté de la mer, chez nos cousins du Saguenay, dans les conditions mêmes où sa propre race avait jadis vécu chez nous, conditions familiales, sociales, religieuses ; il n'a écarté aucune d'elles de parti pris et par orgueil ; il ne s'est pas élevé, en lui-même, contre ce qu'il avait cherché ; il a ouvert son âme et il a tout compris (p. 550).

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1921.

Et lorsqu'il en viendra à se demander "d'où vient cette émotion, qui saisit le lecteur aux premières pages du livre, et l'y attache comme à un être vivant, et demeure dans le souvenir", Bazin répondra à coup sûr:

De la perfection d'art et de vérité par quoi le cœur d'un homme est tout de suite gagné. L'imagination n'émeut pas, elle intéresse; la complication d'une intrigue amuse et tombe dans l'oubli; la dissertation fatigue; le procédé littéraire, la pauvre habileté industrielle trompe bien peu de monde; seule, la vérité qui a touché une âme en peut toucher une autre. Voyez avec quelle sûreté un Louis Hémon a discerné, parmi les incidents de la vie rurale dans le Haut-Canada, ceux qui la font nouvelle et curieuse pour nous, mais surtout les traits profonds par quoi ces paysans des forêts saguenayennes se raccordent à l'humanité, et plus particulièrement à la race française (p. 543).

Henry Bidou, quant à lui, attribue le charme de *Maria Chapdelaine* aux scènes de la vie, aux paysages, aux dialogues:

Toute la grâce du livre est dans les scènes de la vie, dans les paysages, dans les simples dialogues. Et ces géorgiques sont souvent fort belles¹.

Firmin Roz:

Jamais psychologie plus déliée et plus sûre n'a été indiquée en traits plus sobres ni plus nets. Toute cette analyse est remarquable; elle ne se perd pas un seul instant dans l'abstrait, elle ne perd pas un instant contact avec le réel... Par sa docilité à l'objet, par sa sincérité et sa sympathie, l'auteur nous ramène au sens moral et sain du mot réalisme qui s'oppose à la doctrine frelatée et malfaisante à laquelle il s'est trop longtemps appliqué. Le réalisme est la source la plus fraîche, la plus pure de la poésie, parce qu'il n'y a de vraie poésie que dans la vé-

1. *Les Annales politiques et littéraires*, Paris, 29 mai 1921.

rité. Et le réalisme est aussi le principe même de l'art, qui est la représentation de la vie¹.

Jean de Pierrefeu:

L'œuvre est digne de notre période classique... Bien plutôt elle nous ramène à l'âge d'or des littératures antiques².

Lucien Descaves:

Voici un livre de toute beauté... Le succès considérable et de longue durée qu'obtiendra sans doute *Maria Chapdelaine* ne lui viendra pas seulement de sa pureté et de ce qu'il peut être mis dans les plus jeunes mains; ce privilège a souvent pour rançon une certaine naïserie et un profond mépris de la littérature. Tel n'est point le cas. C'est un talent déjà dans sa plénitude, qui a disparu. Rappelez-vous les débuts de Loti... *Maria Chapdelaine* s'apparente à *Azyadé* et à *Rarahu*³.

Léon Daudet:

J'ai lu bien des ouvrages sur le Canada, qui est, pour nous Français traditionnels, un sujet constant de méditations. Aucun, ni aucun récit oral, ne m'avaient fait pénétrer, comme Louis Hémon, dans les profondeurs de l'âme canadienne, surprise, en quelque sorte, à l'état naissant. L'honneur, la loyauté, une délicatesse morale infinie, y prennent, harmonieusement, autant d'importance et de relief que, dans une âme tourmentée, les sentiments contraires⁴.

Edmond Jaloux définit à sa façon le grand mérite de Louis Hémon:

Maria Chapdelaine est un chef-d'œuvre par la densité du récit, l'intensité de l'atmosphère morale qui s'est formée autour

1. *Revue Bleue*, Paris, 6 août 1921.

2. *Journal des Débats*, Paris, 25 mai 1921.

3. *Le Journal*, Paris, 24 juillet 1921.

4. *Op. cit.*

de ses personnages et aussi par cette forme pure, réservée, comme silencieuse, qui exprime à la fois leur existence et leur vie la plus secrète¹.

René Bazin:

C'est un poème encore plus qu'un roman, c'est la chanson de geste de la nouvelle France (p. 542). Quelle grandeur exprimée par les plus simples moyens, ou plus justement quel don d'apercevoir la grandeur des choses les plus simples, d'un geste et d'un moment ! L'homme qui a écrit ces lignes-là était marqué du signe divin (p. 546)².

Henry Bordeaux:

Voici qu'un petit livre renouvelle le miracle de *Mireille*, et c'est tout simplement cette *Maria Chapdelaine*³.

Henri de Régnier:

Ce livre où Louis Hémon, prématurément enlevé aux lettres, se montre un très remarquable écrivain, est l'histoire très simple, très belle et très émouvante d'une jeune fille canadienne, histoire sans grands événements, mais dont l'intérêt réside dans la peinture que l'on sent très fidèle de ce milieu à la fois patriarcal et noblement rustique, et dans l'analyse très délicatement subtile et très sobrement nuancée des sentiments qui font que *Maria Chapdelaine* renoncera à la vie des villes et à un amour partagé pour continuer sur la terre natale l'œuvre obscure et laborieuse des ancêtres. Le talent ému et sincère de Louis Hémon a fait de sa *Maria Chapdelaine* une figure des plus attachantes. Autour d'elle, il en a groupé d'autres dont il a noté avec une rare précision les traits moraux et sociaux. Cette même précision, Louis Hémon l'apporte aux paysages qu'il décrit⁴.

1. *Revue hebdomadaire*, Paris, 10 septembre 1921.

2. *Op. cit.*

3. *Revue de la Semaine*, Paris, 22 juillet 1937.

4. *Le Figaro*, Paris, 23 mai 1921.

Un autre académicien, Charles Le Goffic, a dit pour quelles raisons *Maria Chapdelaine* a gagné son enthousiaste admiration :

Au Canada... ce fut une émotion indescriptible : on ne voulait pas croire qu'un écrivain français eût pu pénétrer si à fond dans l'âme canadienne. Ce roman si simple, presque dépouillé, était une immense révélation. Non pas seulement la révélation d'un écrivain admirablement doué et d'une sensibilité supérieure : *Maria Chapdelaine* révélait à elle-même l'âme canadienne, qui n'avait fait encore que se soupçonner. Et là vraiment était la merveille, le coup de fortune sans précédent ; un aiguillage nouveau, une orientation nouvelle des lettres canadiennes, mises enfin sur leur vraie voie, pouvait résulter de cette révélation... Mais il convient d'ajouter que cette réussite inespérée fut le prix d'un long effort, d'une observation appliquée et minutieuse de plusieurs mois, ou plutôt d'une expérience personnelle menée dans des conditions que peu d'écrivains accepteraient de s'imposer¹.

L'abbé Louis Bethléem dirige la *Revue des Lectures* dont les abondantes critiques sont accueillies avec un sourire en certains milieux; mais ce critiqueur insigne connaît manifestement son métier, et des foules de lecteurs reçoivent comme paroles d'évangile les avis de sa revue. Voici que l'un de ses collaborateurs, Charles Bourdon, déclare que Louis Hémon a servi le paysan canadien avec plus de sincérité, de vérité et de loyauté qu'aucun romancier n'a pu faire pour le paysan de France; et les défricheurs du "pays de Québec" peuvent se flatter d'avoir été promus à la dignité littéraire par un maître incomparable:

Ce que jusqu'ici aucun romancier n'a pu faire pour les paysans de chez nous, à savoir évoquer avec sincérité, vérité,

1. *Op. cit.*

loyauté, leur âme et leur vie, Louis Hémon l'a réalisé magnifiquement pour le paysan du Canada français. Il a dit leur vie rude, leurs mœurs simples, leurs humbles bonheurs, leur grand cœur, leur âme pieuse et forte ; et cela, sans phrases grandiloquentes, sans emphase poétique, sans artifice littéraire, mais avec la conscience d'un observateur très averti et la probité d'un grand artiste... M. Hémon n'a pas cherché à émouvoir son lecteur par d'extraordinaires aventures ; mais le plaisir qu'on éprouve à lire son livre... est proprement un délice. Le style, d'une trame solide et d'une limpidité parfaite, est tout parsemé d'images neuves et imprégné de savoureuses locutions canadiennes. Les descriptions allient, avec un rare bonheur, la sobriété des grands classiques aux procédés minutieux des maîtres du réalisme¹.

Maria Chapdelaine aurait tout aussi bien obtenu la consécration des grands prix littéraires, si les statuts de ces fondations n'interdisaient aux jurys d'arrêter leur verdict sur des œuvres posthumes. Yvonne Sarcey le déclare en toutes lettres :

En lui palpite et grandit l'épopée de la terre, la rude terre encore vierge du Canada, qui donne à l'homme une flamme d'enthousiasme et un entêtement sacré... Il fit sensation au jury du prix *Fémina-Vie Heureuse*, où, toutes, nous souhaitâmes le couronner... Hélas ! l'auteur était mort. Louis Hémon, en pleine jeunesse, fauché par un accident imbécile, ne connut pas le triomphe de son œuvre, qui restera parmi les meilleures à côté des purs chefs-d'œuvre²...

Il fit également sensation parmi les jurés du prix Goncourt, comme H. B. l'annonçait dans le *Figaro*, à cette même époque :

1. *Revue des Lectures*, Paris, 15 juillet 1921.

2. *Les Annales politiques et littéraires*, Paris, 25 décembre 1921.

Si Louis Hémon n'avait pas été enlevé aux lettres françaises, par une fin tragique et prématurée, c'est, sans aucun doute, sa *Maria Chapdelaine* que le jury Goncourt eût consacrée cette année. Mais à défaut de cette récompense, si justement enviée, l'œuvre de Louis Hémon a déjà reçu sa récompense. Elle est plus précieuse : c'est l'admiration unanime de la France entière. *Maria Chapdelaine* survivra aux enthousiasmes passagers de notre temps, car, comme l'écrivait récemment M. René Bazin, c'est "un livre éternel".

Enfin, l'Académie française lui rendit solennellement hommage par son secrétaire perpétuel, Frédéric Masson, qui partagea les regrets, exprimés déjà par les jurys Goncourt et *Fémina-Vie Heureuse*, que le décès prématuré de Louis Hémon enlevât à la Coupole la juridiction de lui attribuer "tous les prix Montyon":

Un ouvrage échappe à notre juridiction qui a été le grand succès de cette année; l'auteur est mort... Il se nommait Louis Hémon. Son livre, sur qui nous eussions réuni volontiers tous les prix Montyon, s'intitule *Maria Chapdelaine*. C'est une idylle d'un caractère fort neuf, d'une grande simplicité et d'une pureté admirable. La vieille France coloniale a porté bonheur à notre littérature. Elle lui a donné un chef-d'œuvre il y a quelque cent trente-cinq ans¹ : aujourd'hui, n'en a-t-elle pas apporté un autre².

Pour attester la supériorité de *Maria Chapdelaine*, les jugements des critiques et des commentateurs que nous avons cités aideront sans doute à justifier ou à rectifier l'impression que chaque lecteur peut en garder, à mieux apprécier ce récit qui a procuré à Raymond Poincaré "la divine joie d'admirer

1. *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre.

2. Rapport de Frédéric Masson à la séance publique annuelle de l'Académie française, 1er décembre 1921.

une parfaite œuvre d'art, et la volupté de se replonger dans le passé de la France"¹.

La plus équitable épreuve à laquelle on peut soumettre cet ouvrage est de le relire, sans parti pris. Georges Le Cardonnell le recommande:

Maria Chapdelaine est à classer parmi les rares livres qui, chaque fois qu'on les relit, laissent découvrir des beautés nouvelles qu'on n'y avait pas vues dès l'abord. C'est le privilège des grandes œuvres dont le charme s'exerce en profondeur, ce qui assure sa durée².

Et François Veillot insiste:

Lisez tous ce livre. Il vous offre à la fois, dans un chef-d'œuvre littéraire, un portrait de famille, une leçon de fidélité, un modèle d'énergie.

Un modèle, non seulement d'énergie, mais aussi de composition; et les jeunes écrivains ambitieux d'essayer leurs forces au roman, à cet art pas aussi facile que le croient les profanes, pourront en tirer la leçon profitable que la valeur de *Maria Chapdelaine* résulte de la longue préparation qui a procuré à l'auteur la capacité de mettre en œuvre les éléments qu'il a sélectionnés pour sa composition; qu'elle découle du merveilleux talent qui guida cette sélection, qui sépara l'essentiel du superflu, dans une stylisation magistrale; qu'elle vient des dispositions que l'auteur a acquises en étudiant son sujet avec curiosité, bienveillance et loyauté, en y mettant tout son effort et tout son cœur. La qualité suprême de *Maria*

1. *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1921.

2. *Revue Universelle*, Paris, 15 août 1921.

Chapdelaine vient de la connaissance intime et profonde que Louis Hémon prit du pays, des gens et des choses, avant de les montrer en fonction de l'humanité qui l'intéressait et dont il voulut exprimer le caractère, le rôle et la destinée. Il a rempli en perfection le devoir que Paul Claudel impose à l'écrivain, et qui consiste à "transformer l'inconnu en connu". Et s'il fallait réduire dans une formule toutes les analyses particulières qui dévoilent le secret d'une pareille réussite, on pourrait considérer comme assez exacte celle des conditions rigoureuses que Brunetière exige du roman pour produire tout son effet: "la probité de l'observation, la sympathie pour la souffrance, l'indulgence aux humbles et la simplicité de l'exécution".

* * *

Qui se rappelle cet autre roman, *Sur les deux rives*, que le Lac-Saint-Jean a inspiré? Lorsqu'il publia cet ouvrage, en 1908, Léon de Tinseau était autrement connu, en France et aussi au Canada, que ne l'était Louis Hémon lorsque parut *Maria Chapdelaine*; il avait auparavant produit une quarantaine de romans qui faisaient, comme on dit, la joie des familles.

Léon de Tinseau vint au Canada trois ans avant Hémon; il passa quelques semaines à Roberval, en plein été, visita sans doute quelques villages de la région, puis, sans avoir rien vu de notre hiver, rentra à Paris pour y composer *Sur les deux rives*, avec une intrigue qui prend plus de quatre cents pages à s'étaler et à se résoudre, qui baigne dans le pathétique et le sentiment. Bref, c'est un véritable roman,

écrit par un auteur populaire qui a brossé une fresque canadienne dans le cadre pittoresque du Lac-Saint-Jean.

Il est fort curieux de constater que cet ouvrage, où Léon de Tinseau a romancé l'aventure d'un noble Vendéen ruiné qui tente de refaire sa fortune par la colonisation au Canada, a devancé *Maria Chapdelaine* dans l'exploration des forêts du Lac-Saint-Jean et de la Péribonka, en racontant avant Hémon les aventures des coureurs des bois et même en rapportant que l'existence, dans ces terres incultes, n'est pas très douce: "Vie d'une dureté à peine croyable", écrit Tinseau. Hémon nous a montré en quoi diffère, de celui des Français de France, le parler des paysans canadiens-français. Tinseau nous avait déjà donné son avis sur le langage de nos gens cultivés:

Antoinette (son héroïne canadienne) s'exprimait dans cette langue d'un classique délicieux qui, chez les Canadiens-Français de haute culture, nous fait rougir de notre idiome décadent (Notez que c'est un romancier parisien qui parle), notre idiome décadent, fruit du journalisme à bon marché et du théâtre facile.

Voilà au moins un romancier de France qui rend justice à notre langue! De même Tinseau a-t-il donné, du "pays de Québec", des descriptions magnifiques et véritablement avnantes, au gré des commerçants et des politiciens qui entendent qu'un bon roman doit faire de la réclame au pays.

Hélas! personne aujourd'hui ne se souvient de ce roman où Tinseau a pourtant fait un bel effort pour donner une avantageuse image de cette population du Lac-Saint-Jean, dont un écrivain inconnu allait, quatre ans plus tard, graver dans

nos esprits les traits définitifs. Tinséau s'est limité, pour composer *Sur les deux rives*, à la documentation. Pour composer *Maria Chapdelaine*, Hémon ne s'est pas contenté de la documentation que les publications gouvernementales ou le Grand Larousse pouvaient lui fournir ; il s'est identifié avec son sujet, il en a pénétré le fond mystérieux.

Georges Duhamel a bien marqué la supériorité de la connaissance sur la documentation :

Je me demande s'il est juste, note-t-il dans son *Essai sur le roman*, je me demande s'il est bon non seulement d'écrire sur une chose que l'on connaît mal, mais encore et surtout de s'appliquer à connaître cette chose uniquement dans le dessein de la décrire. Les relations que nous entretenons avec les êtres du monde, hommes, bêtes, plantes et choses inanimées, sont soumises à des lois mystérieuses qui demeurent indépendantes de nos résolutions et de nos méthodes. On ne connaît pas nécessairement un homme, ou un paysage, parce qu'on l'a fréquenté vingt ans de suite... L'intimité, c'est-à-dire la connaissance profonde de certains phénomènes ou de certains êtres, est une grâce, ce n'est pas un droit... Il peut arriver qu'un homme, vivant dans une société, se trouve désigné par le sort pour traduire les sentiments et les aspirations profondes de cette société ; mais une telle mission ne sera pas souvent le fait du professionnel pressé qui se présentera, calepin aux doigts, pour prendre, entre deux trains, les documents qu'il juge nécessaires à son œuvre...

Hémon est mort avant d'avoir atteint ses 33 ans; il avait déjà produit plusieurs autres ouvrages dont certains sont aussi remarquables que *Maria Chapdelaine*, bien que nous intéressant moins immédiatement. A quoi attribuer la précocité de son talent? A des dons merveilleux, sans doute, à une culture intensive et à une application déterminée; peut-être aussi,

hélas ! au destin des génies qui seraient marqués pour mourir jeunes et qui jouissent du tragique privilège de donner hâtivement leur mesure, tel un Mozart dans la musique, un Rimbaud dans la poésie, un Radiguet dans le roman, et bien d'autres à qui la Providence aurait permis de donner toute la sève de leur esprit avant de les faucher à la fleur de l'âge.

René Bazin, qui semble avoir bien connu la famille Hémon, a écrit :

Je ne puis songer à Louis Hémon sans me dire qu'il était destiné, de toute manière, à mourir jeune. S'il n'avait pas trouvé la mort dans la prairie canadienne, en 1913, il l'eût rencontrée en France, presque certainement, dans les années sacrilèges qui suivirent, et qui choisirent, avec tant de sûreté, les meilleurs poètes de chez nous pour payer la rançon. Pouvons-nous supposer que celui-là eût échappé ? Il était rompu à tous les exercices du corps, audacieux, déjà chef de combat. Aux grandes manœuvres, en Beauce, on l'avait vu, simple sergent, prendre la tête d'un détachement, et montrer à ses camarades comment on marche au pas gymnastique dans les guérets. Il eût fait de même, s'il avait fallu y aller tout de bon. Volontaire pour les missions périlleuses, aviateur, officier d'infanterie, on peut être sûr qu'il eût été au grand danger, car son cœur l'y portait (p. 530)¹.

Comme pour confirmer par anticipation ce pressentiment du sort que la guerre lui aurait réservé, Louis Hémon écrivait à sa mère, de Saint-Gédéon, le 9 février 1912, à une époque où l'on pressentait déjà la guerre mais où, lui, ne la prévoyait pas comme très prochaine :

Je suis sans nouvelles de la guerre ; mais les plus grands efforts d'imagination n'arrivent pas à me faire prévoir une guer-

1. *Op. cit.*

re générale prochaine... Si l'inattendu se produisait pourtant — ce qui arrive — je suis en bien belle condition pour faire campagne, après mon séjour dans les bois, et j'imagine que les rigueurs de l'hiver français — ou allemand — ne m'incommoderaient pas trop...¹.

En 1912, il se sentait déjà “en bien belle condition pour faire campagne”; il se serait senti davantage entraîné après la marche de plusieurs semaines qu'il avait entreprise vers le grand Ouest, et après les autres pérégrinations qu'il avait l'intention d'accomplir dans les immensités canadiennes. Bazin avait certes raison d'appréhender que Louis Hémon n'eût pas échappé, si le devoir patriotique avait voulu qu'il y allât tout de bon, comme il y serait allé avec l'audace sportive que nous lui connaissons et comme son cœur l'y aurait porté.

Edmond Jaloux s'est posé la même question:

Mais peut-être la nature, prévoyant la fin précoce de certains de ses enfants, leur accorde-t-elle de dépenser, dès leur début, cette perfection que d'autres n'acquièrent que par le travail de toute une vie. Ainsi s'expliquerait l'extraordinaire équilibre spontané d'un Maupassant, d'un Louis Hémon. Cependant, il ne faut pas se dissimuler que cette théorie est trop séduisante pour être vraie. On ne voit guère que la nature montre une telle prévoyance, ni une telle divination. Aimons donc *Maria Chapdelaine* sans essayer de comprendre le pourquoi d'une réussite aussi rare².

Il peut être vain, en effet, de chercher à “comprendre le pourquoi d'une réussite aussi rare”. En tout cas, les réponses que les maîtres de la critique et plusieurs académiciens ont

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1921.

2. *Op. cit.*

apportées à ce "pourquoi" justifient d'emblée la dévotion que nous, Canadiens français, devons à *Maria Chapdelaine*, l'admiration et la gratitude que nous devons aussi à son auteur pour la conscience qu'il nous a donnée de nos origines et de notre survivance, pour l'exemple qu'il a présenté à nos écrivains, et pour le bien qu'il nous a fait à l'étranger.

CHAPITRE XI

L'INCOMPRÉHENSION N'EST PAS UN PRODUIT INDIGÈNE. — INTERPRÉTATION EFFARANTE. — UN ACCORDEUR DE PIANOS À PÉRIBONKA. — IL N'Y A PAS QUE LES PAYSANS QUI PUISSENT ÊTRE DES DÉRACINÉS. — HÉMON CONNAISSAIT PAR CŒUR LES MENSONGES DES PROSPECTUS. — VIE IDÉALE AU PAYS DE QUÉBEC. — APPRÉCIATION D'UN CRITIQUE YANKI ET TÉMOIGNAGES PLUS AUTORISÉS. — N'ALTÉRON PAS LES SOUS-TITRES DES ROMANS.

DES élégantes de Paris restent certainement convaincues, après la lecture de *Maria Chapdelaine*, que le Bois de Boulogne est plus plaisant à parcourir que les forêts de Péribonka; et l'idée que nos rafales de "norouâ" ensevelissent de beaux gars sous l'amas des neiges, leur donne la peau de poule. On ne doit discuter des goûts ni des couleurs. Personne n'est forcé de s'émouvoir devant une œuvre d'art. Si l'on n'y trouve rien d'intéressant, on doit au moins réfléchir que les critiques les plus compétents ont peut-être des raisons valables pour proclamer la supériorité de cette œuvre, et qu'alors il vaut mieux ne point juger soi-même, si l'on n'a pas l'autorité requise pour confondre l'unanimité de la critique. Ces belles dames, à qui les moustiques de *Maria Chapdelaine* causent des démangeaisons à la simple lecture, n'ont jamais songé à quitter les bords de la Seine, et elles ne nous feront donc rien perdre en restant devant leur glace.

Dieu merci! elles n'écrivent point dans les gazettes, et leurs soupirs perdent leur charme hors des boudoirs.

Bon nombre de petites bourgeoises aussi préfèrent une belle histoire d'amour qui introduit dans leurs rêves un prince charmant. Le croira-t-on, la jeune fille qui trouve fade *Maria Chapdelaine* devient le spécimen de toute une classe intellectuelle, si l'on peut dire, de la société française d'aujourd'hui; et des romanciers la décrivent comme telle. Exemple:

Un docteur Mansot, sérieux et cultivé, neveu d'une tante à gros héritage, rencontre dans une villa d'été une certaine Renée Chaucey qui n'est pas riche et souhaite d'hériter d'une vieille dame:

Il (Mansot) jeta un coup d'œil sur un autre livre, dédaigné par Renée. Et celui-là était *Maria Chapdelaine*.

—Je l'ai lu! fit Renée, qui ajouta, mollement, un mot de louange, à cause de la célébrité du livre. Elle l'avait lu et trouvé fade.

Le jeune homme sourit :

—Ce livre vous a plu, mademoiselle? Je vous en félicite. Car, dans sa simplicité même, il est au-dessus de la compréhension d'une grande partie du public... lequel lui préférera toujours la lecture facile et bête de cette camelote littéraire que vous pouvez voir affichée partout. Mais vous appartenez à l'élite, mademoiselle.

Renée se demanda, une minute, si son compagnon ne se moquait pas d'elle. Mais il était intéressant et elle l'écouta lui prouver, sans en avoir l'air, qu'elle n'avait pas lu *Maria Chapdelaine*. ... Avec une émotion discrète, le médecin parla de la mort de la mère de Maria, pauvre femme succombant à la peine, au milieu de l'angoisse des siens qui attendent le secours lointain, si long à venir et si inutile... Le médecin avait vu des scènes semblables, et il avait senti, douloureusement, son impuissance devant la mort.

—Peut-être faut-il avoir vécu à la campagne pour bien comprendre ce livre ? fit Renée, songeuse. Moi, jusqu'à présent, je n'avais guère vécu qu'à Paris...

Et elle pensa qu'elle venait d'entendre une fort jolie petite dissertation sur *Maria Chapdelaine* qu'elle relirait, sans doute, dès ce soir¹.

Laissons à leurs lectures moins fades ces petites bourgeoises françaises qui comptent des cousines spirituelles au Canada, et ne regrettons pas qu'elles rencontrent des neveux de tantes à héritage, assez cultivés et assez séduisants pour leur inspirer le ferme propos de relire *Maria Chapdelaine* dès ce soir.

Il est plus regrettable que des romanciers français — qui d'ailleurs ne s'exercent aucunement à la critique — aient de guingois prêté l'oreille aux échos qui persistaient à leur arriver du Canada, et qu'ils aient fini par croire que le fameux roman de Louis Hémon n'est rien de moins qu'un épouvantail pour les immigrants étrangers. Offrons ce nanan aux chérubins du pays de Québec, qui soutiendront qu'ils ont raison parce qu'ils ne sont pas les seuls à avoir tort. C'est même un romancier-paysan bourbonnichon d'Ygrande, Emile Guillaumin, l'auteur de la fort belle *Vie d'un simple*, qui a le premier exprimé l'avis que Louis Hémon a écrit son roman pour détourner du Canada les colons tentés d'y venir; et c'est un autre romancier français, Henri Poulaille, qui, éberlué de cette version controuvée dans les boutiques nationalistes du Canada français, l'a prise à son compte pour démon-

1. Emmanuel Soy, *L'Héritage de la vieille dame*, chap. XI, édition Gautier & Languereau, Paris, 1925.

trer la signification anticolonisatrice de *Maria Chapdelaine*. Ce qui prouve que l'incompréhension fleurit dans tous les pays du monde, lorsqu'elle est bien cultivée. M. Poulaille nous permettra de lui dire, à lui et aux confrères de son équipe, qu'ils n'ont rien compris au texte de Louis Hémon, et qu'ils pourront s'en rendre compte en lisant, sinon en relisant, ce texte même.

M. Poulaille pose un fait initial — et révélateur:

Louis Hémon fut lui-même l'un des 311,000 immigrants qui entrèrent au Canada durant l'année 1911, et à cette époque la colonisation était encore une question vitale dans le Dominion britannique¹.

Il n'affirme pas que le jeune écrivain breton s'est embarqué pour Québec avec l'idée de s'établir comme colon dans le pays, ni que *Maria Chapdelaine* est le témoignage de sa déconvenue; toutefois, il trouve "effarant" qu'on ait pu se tromper à ce point sur le sens du récit de Louis Hémon dans quoi il ne voit, pour sa part,

qu'une mise en garde, précise d'ailleurs, contre la vie promise aux colons que les mensonges publicitaires des prospectus risquaient de déraciner comme les trois Français émigrés dont Hémon nous montre la faillite irrémédiable.

Il s'agit de l'épisode du ci-devant accordeur de pianos, émigré de Paris avec ses deux fils pour s'établir sur une terre du Lac-Saint-Jean.

Voici, pour tirer la chose au net, en quels termes Hémon rapporte la déconfiture de ces trois Français:

1. *Marianne*, Paris, 5 juin 1933.

Pourquoi ils étaient venus?... Quelques mois plus tôt ils auraient pu l'expliquer d'abondance, avec des phrases jaillies du cœur : la lassitude du trottoir et du pavé, de l'air pauvre des villes ; la révolte contre la perspective sans fin d'une existence asservie ; la parole émouvante, entendue par hasard, d'un conférencier prêchant sans risque l'évangile de l'énergie et de l'initiative, de la vie saine et libre du sol fécondé. Ils auraient su dire tout cela avec chaleur quelques mois plus tôt... Maintenant ils ne pouvaient guère qu'esquisser une moue évasive et chercher laquelle de leurs illusions leur restait encore (167).

Ils étaient, poursuit Hémon,

trois hommes aux épaules maigres, encore pâles malgré leurs six mois passés sur la terre, qu'une chimère avait arrachés à leurs comptoirs, à leurs bureaux, à leurs tabourets de piano, à la seule vie pour laquelle ils fussent faits. Car il n'y a pas que les paysans qui puissent être des déracinés (168).

Voilà, paraît-il, la clef de ce roman qui serait une diatribe poétisée contre la colonisation au pays de Québec.

Eh bien, non ! Cette interprétation par trop simpliste est aussi trop catégorique et trop fausse. Si Louis Hémon avait composé son récit pour mettre ses compatriotes en garde contre les "mensonges publicitaires" de nos agents d'immigration, et pour exhaler sa propre déception, il aurait parlé plus clair afin de se faire immédiatement entendre des malheureux paysans et ouvriers français désireux d'améliorer leur sort ; il n'aurait pas écrit deux cent cinquante pages pour préparer la symphonie grandiose des voix de Québec, auxquelles nos pères, colons venus de France, ont obéi depuis trois cents ans et qui leur ont donné, qui continuent à donner à leurs enfants, la force de persister et de se maintenir, "peut-être afin que dans plusieurs siècles encore — et c'est toujours

Hémon qui parle — le monde se tourne vers nous et dise: Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir" (252).

Ce fait primordial et révélateur que M. Poulaille a cru rétablir (que Louis Hémon était l'un des émigrants débarqués au Canada en 1911, qu'il avait été attiré au pays par les "mensonges publicitaires des prospectus") est anéanti par le témoignage du principal intéressé qui est Louis Hémon. Dans son journal, écrit dès son arrivée au Canada, il a noté vers quel but allaient ses compagnons de traversée; il s'est penché sur la destinée de ceux qui avaient trop à la légère escompté les chances de trouver un emploi qui les fasse vivre. Il va jusqu'à rapporter "des phrases des opuscules officiels sur l'émigration", que ces aventuriers avaient bien lues et dont ils n'avaient malheureusement pas tenu compte. Voici quelques-unes de ces phrases officielles:

"Les ouvriers agricoles et les artisans sont ceux qui doivent aller au Canada, et les seuls qui aient une certitude de réussite... Les hommes exerçant des professions libérales, les employés, etc., etc., auraient tort d'émigrer"¹.

A supposer que Hémon eût jamais songé à venir au Canada comme ouvrier agricole, il ne pouvait pas être induit en erreur par les "mensonges publicitaires des prospectus", puisque ces prospectus, dont il rappelle le texte même avant de débarquer, l'avaient fort honnêtement prévenu que les hommes de son espèce — et de l'espèce des trois autres Français qu'il allait rencontrer à Honfleur — ne doivent pas émi-

1. *Le Bouclier canadien-français*, p. 228.

grer au Canada. "Car, a observé Hémon, il n'y a pas que les paysans qui puissent être des déracinés."

Pour ce qui le concerne, il trouva si peu d'amertume dans son voyage du Canada, dans son séjour de huit mois au Lac-Saint-Jean, que ses lettres intimes expriment, bien au contraire, son enchantement continu et en toutes saisons. Le 28 octobre 1911, dès son arrivée à Montréal, il écrit:

Le climat et le régime me vont à merveille¹.

Les manières un peu abruptes des indigènes me conviennent aussi bien².

Après son premier hiver au Canada, Hémon insiste que le climat est préférable à celui des autres pays qu'il a connus:

L'hiver d'ici m'a bien plu comme température, et si l'été le vaut (ce qui arriva en effet) je vote le climat du Canada le meilleur que j'aie encore vu³.

De Kénogami, dans la région chicoutimienne, il écrit:

Me voilà installé dans le confortable et le luxe... Car j'habite à l'hôtel... Cela me change de Péribonka, mais j'étais tout de même plus heureux sous la tente⁴.

Le 8 août, de Péribonka:

L'air du pays et la diète locale (soupe aux pois, crêpes au lard, etc.) me vont à merveille. Mon "patron" et sa femme me traitent avec une considération extrême⁵.

1. Lettre reproduite par René Bazin, *Revue des Deux Mondes*, 1er octobre 1921.

2. *Ibid.*, p. 535.

3. *Lettre de Montréal*, 26 avril 1912, citée par M. McAndrew, p. 66.

4. Cette lettre, reproduite par la *Revue des Deux Mondes*, p. 536 de la livraison déjà citée, porte la date du 27 février 1912. Cf. note 1, page 14, qui donne à croire que la date de cette lettre est erronée. Quelle que soit l'année, Hémon y exprime son sentiment.

5. *Ibid.*, p. 537.

Puis, le 5 septembre, du même lieu:

Ce qui me plaît ici, c'est que les manières sont simples et dépourvues de toute affectation... Nous avons tué le cochon la semaine dernière, et nous avons eu du foie de cochon quatre fois en deux jours; cette semaine, c'est du boudin, à raison de deux fois par jour. Ensuite, ce sera du fromage de tête et d'autres compositions succulentes. J'arrête là, pour ne pas te donner envie...¹.

Le 27 septembre, il est dans la forêt, au nord de Péribonka,

avec des ingénieurs qui explorent le tracé d'une très hypothétique et en tout cas très future ligne de chemin de fer. L'on couche sous la tente... D'ailleurs nous sommes très bien logés — comparativement, s'entend — et fort bien nourris; et tant que le temps est supportable, c'est une vie idéale².

Il passe tout le mois de novembre et une bonne partie de décembre 1912 dans la forêt, avec ses ingénieurs. Le 16 décembre, il écrit, de Péribonka:

Le froid n'est pas excessif; ma santé continue à être tout ce qu'on peut désirer... Crois-moi, même les savanes et la vie sous la tente dans la neige conservent mieux que l'existence des pauvres citadins. Pas le plus petit rhumatisme, pas la plus petite crampe d'estomac, rien n'est encore venu me dire que j'atteins maintenant l'âge (Il venait d'avoir 32 ans) auquel les sous-chefs de bureau songent à se ranger pour sauver les débris de leur constitution...³.

C'est ainsi d'un bout à l'autre de sa correspondance intime, et d'un bout à l'autre de l'année; et ces épanchements familiers ne traduisent aucunement la rancœur d'un immigrant déraciné.

1. *Ibid.*, p. 538.

2. *Ibid.*, p. 539.

3. *Ibid.*, p. 540.

Hémon avait si peu l'intention de s'établir au Canada que, malgré l'accueil qu'il se félicite d'avoir trouvé à Péribonka, malgré le climat, le régime et la diète qui lui vont à merveille, et les manières un peu abruptes des indigènes, qui lui conviennent aussi bien, il écrit à sa mère, de Péribonka, le 16 décembre 1912:

Ne crois nullement que me voilà dans les bois pour le restant de ma vie. D'ici très peu d'années, mais après quelques pérégrinations toutefois, je repasserai rue Vauquelin. Je n'aurai peut-être pas beaucoup l'habitude des salons quand je retournerai, mais cela n'enlèvera rien à notre contentement, au vôtre ni au mien¹.

Il avait si peu l'intention de s'établir au Canada que, ayant obtenu sans peine à Montréal des emplois qui lui font "toucher avec ponctualité des appointements énormes", il quitte la ville dès que le moment lui paraît venu de se remettre en route pour suivre son dessein depuis longtemps arrêté de rechercher "la simplicité de la création primitive", de fuir tout ce que lui rappelle trop l'Europe, de découvrir du neuf et de l'inconnu qui lui dicte une partie de son œuvre, "moins commune que les autres".

Hémon trouva ce qu'il avait cherché et n'éprouva donc aucune déception. Aussi déploya-t-il tout son talent, fournit-il tout son effort dans *Maria Chapdelaine*, qui lui donna, en retour, la conscience d'avoir réussi. A Samuel Bédard qui s'inquiétait un jour de le voir "perdre son temps" à écrire, Hémon fit cet aveu:

1. *Ibid.*, p. 540.

Soyez sans inquiétude, monsieur Bédard. Quand aura été publiée cette petite histoire que j'écris sur la vie à Péribonka, je reviendrai et nous vivrons tous à l'aise¹.

Il se rendait compte qu'il avait capté un riche filon, qu'il en avait extrait une fortune, que *Maria Chapdelaine* connaissait un rare succès. Cependant, cette satisfaction ne lui suffisait point. Son manuscrit expédié au *Temps*, Hémon prend aussitôt congé de ses patrons de Montréal, qui, pour le retenir, lui offrent de doubler son salaire; et il repart pour l'Ouest, à la recherche d'autres pays neufs.

Où, diantre! aperçoit-on, dans tout cela, la préoccupation d'un immigrant déçu qui met ses compatriotes en garde contre la vie promise aux colons étrangers que les mensonges publicitaires de nos prospectus risquent de déraciner?

Et que M. Poulaille ne considère pas comme extraordinaire ou anormal, et encore moins comme insincère, cet enchantement de Louis Hémon pour la "vie idéale" qu'il vécut parmi des colons peu compliqués, dans ce patelin à demi sauvage de Péribonka. Bien d'autres Français, plus habitués que lui à l'asphalte de Paris, au confort de la grande vie, à l'agitation de la politique et au brouhaha des affaires, sont venus au Lac-Saint-Jean pour y chercher leurs choux gras et leur repos, et en sont repartis avec un souvenir ému. Notamment Jules Cambon, le sénateur Menier, Léon de Tinseau. Écoutez, par exemple, les impressions d'un autre voyageur français, Raymond Descamps, qui, disait le journal de Béthune auquel

1. *Maria Chapdelaine*: Le roman et le film, *La Presse*, Montréal, 5 janvier 1935.

il adressait sa correspondance, "était allé passer quelques mois au Canada pour se remettre des émotions d'une lutte électorale mouvementée":

Mistassini, le 19 août 1903.

Demain, je serai déjà bien loin de l'endroit où j'ai reçu l'hospitalité durant trois mois, de la famille dans l'intimité de laquelle j'ai eu le plaisir de vivre ces longs jours, cette belle saison d'été qui s'écoula très vite, trop vite...

Je m'étais cependant bien habitué en cette paroisse perdue à l'extrême limite de la civilisation, je m'étais accoutumé aux mœurs simples, aux habitudes franches de ces habitants hardis, lancés ainsi à la conquête de la terre cultivable contre l'immense forêt, pionniers énergiques et infatigables dans la lutte continue pour la vie en un pays où l'été commence le 15 mai et finit le 15 octobre habituellement...

Dans un pays où il n'existe pas d'auberge, l'habitant loge le voyageur, et faute de monnaie qu'il n'accepte pas pour le lit, il est de bonne politesse française de leur dire merci. Je suis donc allé dire merci et au revoir dans les différents rangs où j'avais eu le plaisir de faire des connaissances...

Dimanche, 30 août 1903.

C'est fait, je viens de passer par la dernière phase de la dure épreuve de la séparation. Jamais je n'eus pu croire qu'il y eût tant de difficultés à franchir, tant d'obstacles à briser pour se séparer de gens qui, il y a quatre mois, ne supposaient point mon existence...

Etranger, voyageur sans résidence fixe, je n'aurais jamais pu croire qu'il fût possible de se créer ainsi des relations si sincères à l'extrême limite d'un monde, d'un pays autre que celui où l'on est né, d'une terre séparée de la terre natale par des milliers de kilomètres. Et il faut bien le croire, par ce que j'ai vu cette nuit, qu'il est possible de se faire des amis, et des amis sérieux, ailleurs que dans son pays...

Ce fut avec des larmes dans les yeux qu'il me donna la dernière poignée de main, et sans me dire adieu il s'en fut se

cache dans sa maison. Brave cœur, va, brave ami, il faut que je vous quitte, il faut que je m'en aille vers mon pays, la France, vers ma résidence, Laventie, et vers ma demeure où j'ai laissé maman il y a déjà de bien longs jours...¹.

* * *

M. Poulaille ne sait évidemment, du Canada en général et du pays de Québec en particulier, rien d'autre que ce que *Maria Chapdelaine* lui en a appris — et qu'il était évidemment mal disposé à apprendre. Il est incapable de juger de la réaction réelle que ce livre a produite. Nous devons plus sûrement nous en rapporter au témoignage des hommes en autorité, qui veillent au crédit de notre dominion et de notre province de Québec, et se rendent ainsi compte, à titre officiel, de ce qui augmente ou abaisse notre renom à l'étranger, de ce qui active ou ralentit les voyages au Canada. Or, notre ministre à Paris, M. Philippe Roy, a déclaré :

Il n'y a jamais eu en France une propagande canadienne plus utile et plus émouvante que celle que le livre de Louis Hémon y a faite².

A la suite de la reproduction de *Maria Chapdelaine* dans la *Presse* de Montréal, M. L.-A. Taschereau, alors premier ministre à Québec, exprima sa vive satisfaction de voir se répandre le roman de Louis Hémon :

Au point de vue pratique, ce livre a fait une réclame énorme à la province et l'a popularisée sous certains aspects chez un

1. Lettres publiées dans le *Patriote de l'Artois*, de Béthune (Pas-de-Calais), et reproduites dans *Paris-Canada*, numéros du 15 octobre et du 15 novembre 1903.

2. Lettre du 13 avril 1922 au Comité formé à Montréal pour organiser l'aposition d'une plaque sur la maison natale de l'auteur, à Brest.

grand nombre de personnes qui ne nous connaissaient pas. Il offre, de plus, un beau tableau des vertus de notre race¹.

De son côté, M. Émile Naggiar, alors consul général de France à Montréal, déclarait:

Maria Chapdelaine a plu en France, non seulement par sa valeur littéraire, mais aussi par l'admirable histoire, qu'elle renferme, de toute une race, par le tableau de l'évolution de la race française au Canada... Le livre de Hémon est, d'une manière générale, la plus belle publicité qui ait jamais été faite pour le Canada².

Plus tard, le ministre de France au Canada, M. Raymond Brugère, a dit ce qui l'a attiré vers nous:

Je suis arrivé à vous attiré en grande partie par le charme direct, sans apprêt et plein de grandeur, de deux délicieuses "cousines". Je dis "cousines" puisque tel est le seul degré de parenté — bien insuffisant à mon gré — que l'on nous reconnaisse. Ces deux cousines, mi-réalités, mi-fiction, bien différentes l'une de l'autre, mais faisant un égal honneur à notre race, sont Evangéline et Maria Chapdelaine. J'ai rendu visite à l'une et à l'autre, Evangéline dans la gracieuse et fertile vallée d'Annapolis où il reste pourtant si peu de Français, à son parc et à sa chapelle: son poète, Longfellow, a sa statue. Mais, par contre, qu'a-t-il été fait pour Maria Chapdelaine et Louis Hémon?

Le distingué ministre de France a exprimé le regret que les ouvrages canadiens ne soient pas suffisamment répandus dans son pays, et il a cherché les moyens de remédier à cet état de choses. Pour y réussir, il a suscité la Société des Amis de Maria Chapdelaine à laquelle il a assigné bien d'autres devoirs:

1-2. *La Presse*, Montréal, à l'époque de la reproduction de *Maria Chapdelaine* en feuillets dans ce journal.

J'ai déjà cherché à vous élargir les voies, et j'ai cru pouvoir le faire sous le vocable de Maria Chapdelaine, dont je sais qu'il a sur mes compatriotes un pouvoir d'enchantement. Je ne vous apprends rien en vous disant combien l'œuvre de Louis Hémon a été appréciée en France et a servi à vous y faire unanimement aimer. Le côté rural, le côté passion de la terre, qui a peut-être choqué certains d'entre vous, trop citadins, est certainement celui qui a eu le plus de prise sur nous¹.

Sans avoir de caractère officiel, le témoignage de l'abbé Lionel Groulx est d'autant plus précieux que cet historien, dont le nationalisme est notoire, ne laisse guère passer l'occasion de reprocher aux Français de connaître fort mal le pays de Québec et ses habitants:

En France, *Maria Chapdelaine* nous aura moins nui que servi; mais ce n'est pas une simple idylle de colons, si bellement racontée soit-elle, qui puisse mettre beaucoup d'histoire et de géographie canadiennes où il n'en existe aucune notion. Et plusieurs exemples concrets ont pu me convaincre moi-même que la lecture du roman de Louis Hémon n'a pas toujours réussi à faire de Québec ou de Montréal autre chose que des banlieues de San-Francisco².

Comme pour justifier le reproche de notre abbé Groulx aux Français de France, un romancier parisien, Roger VerceI, prix Goncourt de 1934, a confessé, en étudiant l'œuvre de Marie Le Franc, et en particulier les *Visages de Montréal*³ où notre grande amie sort momentanément des forêts laurentiennes pour peindre quelques figures de la ville:

1. Allocution de M. Raymond Brugère au déjeuner de l'Alliance française, Club Saint-Denis, Montréal, 4 février 1937, rapportée par les journaux français du lendemain.

2. *L'Action française*, Montréal, livraison de septembre 1922.

3. Edition du Zodiaque, Montréal, 1935.

L'émerveillement qui hier accueillait *Maria Chapdelaine* donnait la mesure de nos ignorances... Nous avons gardé du Canada la notion sommaire d'une terre peuplée de paysans, de forestiers et de prêtres, âmes simples et pareilles, circonscrites par des pratiques et des traditions. Cette image naïve nous satisfait, mais ne satisfait que nous. Elle irrite, en tout cas, singulièrement, ceux à qui nous l'appliquons!...¹

* * *

En voilà assez, n'est-ce pas, pour détruire la légende de la méprise qui aurait poussé Louis Hémon à écrire *Maria Chapdelaine* afin de mettre les nouveaux colons en garde contre les tromperies salariées de nos agents d'immigration, afin de guérir ses compatriotes de l'envie qui pourrait les prendre de venir au Canada. Si le dessein de l'auteur avait été tel, comme M. Poulaille le proclame, son livre l'aurait en effet prodigieusement déçu, puisque *Maria Chapdelaine* restera bien longtemps la réclame la plus belle et la plus efficace que le Canada ait jamais obtenue.

Mais non, et cent fois non; Hémon n'a pas plus songé à enrayer notre colonisation qu'il n'a songé à reprendre le thème barrésien de la Terre et des Morts, comme certains critiques français l'ont prétendu, ou à se livrer au prosélytisme religieux, comme d'autres en sont aussi convaincus.

Nous déjeunions un jour avec Max Lerner, qui fait la critique du cinéma dans quelques quotidiens new-yorkais, et je lui demandai son sentiment sur le film de *Maria Chapdelaine*. Il me répondit: "Je me suis tout de suite aperçu que ce film est une œuvre de propagande catholique, et il a dès lors cessé

1. *Les Nouvelles littéraires*, Paris, 13 février 1937.

de m'intéresser". Décidément, on ne peut rien cacher à ces argus du journalisme yankee!

A entendre tous ces gens qui refusent de voir dans *Maria Chapdelaine* ce que l'auteur y a mis, et qui y cherchent à toute force ce qu'il n'a jamais songé à y mettre, ce roman devrait porter comme sous-titre: "Histoires (au pluriel) du pays de la neige et des maringouins". En vous parlant des prétendus modèles de *Maria Chapdelaine*, j'ai pensé aux prototypes de *Madame Bovary*. D'autres analogies se produisent d'un roman à l'autre. On s'est plaint au Canada que l'ouvrage de Louis Hémon peint le pays de Québec et sa population sous de si tristes couleurs qu'il devait nous causer grand tort. Le roman de Flaubert fut tout simplement incriminé d'outrage aux bonnes mœurs, et comme tel il fut poursuivi en justice. Le ministère public soutint que *Madame Bovary*, à quoi l'auteur avait donné le sous-titre "Mœurs de province", aurait dû se sous-intituler avec plus de justesse "Histoire des adultères d'une femme de province". Mais le défenseur de Flaubert montra et démontra que, s'il fallait absolument donner à ce roman un autre sous-titre que celui que l'auteur lui avait de bonne foi donné, ce sous-titre, modifié pour déterminer plus spécifiquement l'intention et la portée du livre, devait être: "Histoire de l'éducation trop souvent donnée en province, histoire d'une vie déplorable dont trop souvent cette fausse éducation est la préface". L'accusation tomba devant le tribunal correctionnel de Paris aussi bien que devant l'opinion publique; Flaubert fut acquitté de la prévention d'immoralité portée contre lui; et l'on finit par recon-

naître que, si son roman doit être interdit aux lecteurs plus enclins à s'arrêter au dévergondage de l'héroïne qu'au fatal désarroi qu'un faux sentimentalisme produit chez elle, cette leçon n'en est pas moins celle que l'auteur y a mise et qui se dégage de *Madame Bovary*. De même ce chef-d'œuvre est-il universellement reconnu pour un modèle de littérature psychologique, et pour un modèle de style ; cependant, ce style magistral, qui n'a cessé de guider les écrivains soucieux d'écrire bien, qui ravira sans plus de cesse les lecteurs sensibles à la vérité d'une observation et à l'art de l'expression, n'apportera pas plus de plaisir que de profit au pitoyable lecteur qui ne demande à un livre qu'une histoire pour l'amuser ou lui faire passer le temps.

Nous n'aurons pas à recourir aux tribunaux canadiens pour restituer à *Maria Chapdelaine* son véritable caractère. Vingt nations étrangères ont opéré cette restitution en accordant spontanément leur faveur à ce roman qui est bien exactement, honnêtement, simplement et magnifiquement, comme Hémon l'a lui-même déclaré dans son sous-titre, un "récit du Canada français".

CHAPITRE XII

SI HÉMON AVAIT VOULU... — LE COLON N'EST PAS PÉTRI DE VERTUS SEULEMENT. — UN " SACRE " DE TROIS QUARTS D'HEURE. — LE VICE EST MATIÈRE D'ART. — *MARIA CHAPDELAINÉ*, PRODUIT DE VOLATILISATION; *LA TERRE*, PRODUIT DE PRÉCIPITATION. — INTERVENTION DE TALLEYRAND. — LA SYMPATHIE DE L'ARTISTE A EU RAISON DE LA MALICE DE L'OBSERVATEUR.

O N a reproché à Louis Hémon d'avoir assombri le tableau de l'existence que mènent nos défricheurs de Péribonka, de les avoir représentés sous le faix des besognes les plus ingrates et les plus accablantes, d'avoir caricaturé leurs sentiments. Pour dissiper cette prévention, nous avons démontré que l'auteur aurait inmanquablement faussé la tonalité de sa peinture et qu'il aurait, en un mot, tout gâché en écoutant les bonnes gens qui lui conseillaient d'user de couleurs plus claires et plus avenantes.

Ah! si Hémon avait voulu caricaturer, s'il s'était exercé à la malice! Je frémis à la pensée de ce qu'auraient trouvé ses yeux qui apercevaient tout, qui pénétraient au tréfonds des choses et des cœurs.

Avez-vous remarqué comme il a tout de suite saisi l'inconsciente incompatibilité de tempérament qui persiste entre le père et la mère Chapdelaine? La femme est de la race des sédentaires, "les paysans venus de France qui avaient conti-

nué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile (49)"; l'homme, lui, est de la race des pionniers, "ces autres paysans, en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure (50)". Le père Chapdelaine ne tient pas en place; il n'est heureux que lorsqu'il s'attaque à la forêt — "faire de la terre". Vagabondage et aventure. La mère Chapdelaine confesse à Maria sa désillusion:

C'est peut-être péché de le dire ; mais tout mon règne j'aurai du regret que ton père ait eu le goût de mouver si souvent et de pousser plus loin et toujours plus loin dans le bois, au lieu de prendre une terre dans une des vieilles paroisses (30).

Elle en fera même le doux reproche à François Paradis:

— C'est vrai, il y a des hommes comme cela. Samuel, par exemple, et toi, et encore bien d'autres. On dirait que le bois connaît des magies pour vous faire venir (48) . . . Vous aimez mieux cela (courir les bois) que faire tout votre règne tranquillement sur une belle terre, là où il y a des magasins et des maisons. Voyons, un beau morceau de terrain "planche", dans une vieille paroisse, du terrain sans une souche ni un creux, une bonne maison chaude toute tapissée en dedans, des animaux gras dans le clos ou à l'étable, pour des gens bien grésés d'instruments et qui ont de la santé, y a-t-il rien de plus plaisant et de plus aimable ? (49).

Elle rêve toujours, quant à soi, du "bonheur idyllique des cultivateurs des vieilles paroisses (50)"; mais la passion farouche de Samuel frustrera jusqu'à la fin ce raisonnable espoir.

Chapdelaine reconnaît l'erreur de toute sa vie, lorsque sa femme meurt à la peine; il s'en accuse à Maria:

Elle riait pour m'encourager, mais je voyais bien qu'elle avait eu de la misère, et que le dessous de ses yeux était tout noir de fatigue... (235). J'ai clairé bien des arpents de bois, et bâti des maisons et des granges, en me disant toutes les fois qu'un jour viendrait où nous aurions une belle terre, et où ta mère pourrait vivre comme les femmes des vieilles paroisses avec de beaux champs nus des deux bords de la maison aussi loin qu'on peut voir, un jardin de légumes, de belles vaches grasses dans le clos... Et voilà qu'elle est morte tout de même dans une place à moitié sauvage, loin des autres maisons et des églises et si près du bois qu'il y a des nuits où l'on entend crier les renards. Et c'est ma faute, si elle est morte dans une place de même : c'est ma faute, certain (239).

Plusieurs fois, après que nous avons passé cinq ou six ans dans une place et que tout avait bien marché, nous commençons à avoir un beau bien : du pacage, de grands morceaux de terre faite prêts à être semés, une maison toute tapissée en dedans avec des gazettes à images... Il venait du monde qui s'établissait autour de nous... Et puis tout d'un coup le cœur me manquait ; je me sentais tanné de l'ouvrage, tanné du pays ; je me mettais à haïr les faces des gens qui prenaient des lots dans le voisinage et qui venaient nous voir, pensant que nous serions heureux d'avoir de la visite après être restés seuls si longtemps. J'entendais dire que plus loin vers le haut du lac, dans le bois, il y avait de la bonne terre... et voilà que cette place dont j'entendais parler, que je n'avais jamais vue et où il n'y avait encore personne, je me mettais à avoir faim et soif d'elle comme si c'était la place où j'étais né... (240).

La résipiscence de Chapdelaine vaincra-t-elle enfin sa passion, et l'empêchera-t-elle de "mouvoir" de nouveau?

M. McAndrew l'a noté dans sa thèse:

Cette lutte incessante, qui est comme le leitmotiv du roman, met en relief l'héroïsme de ceux qui veulent faire l'œuvre de la colonisation (p. 232).

Ajoutons qu'elle met aussi en relief l'héroïque renoncement de celles qui partagent le sort des pionniers et, malgré

leurs propres aspirations plus douces, se résignent à un "règne" sans réjouissance et sans satisfaction, et suivent leurs maris jusqu'à la mort.

En vérité, ce sont nos meilleurs colons, ceux-là en qui "le vaste pays sauvage a réveillé un atavisme de vagabondage et d'aventure", ceux-là qui agrandissent le patrimoine national en se créant un domaine familial. Sans eux, sans ces pionniers de la hache, la colonisation canadienne-française n'aurait jamais inspiré de *Maria Chapdelaine*. Notre emprise sur le continent américain, notre survivance et notre propagation lente et sûre, nous les devons à cet atavisme de vagabondage et d'aventure, qui a mené nos ancêtres et qui continue à mener un nombre suffisant de nos compatriotes. Mais tous ces colons épousent-ils des femmes qui ont vraiment la résignation de Laura Chapdelaine; et toutes leurs filles cèdent-elles plus volontiers aux voix du "pays de Québec" qu'aux cajoleries de Lorenzo Surprenant? Cette incompatibilité de sentiment, entre les défricheurs et leurs compagnes, n'a-t-elle jamais provoqué de drames, moins épiques, mais plus banalement angoissants que celui de *Maria Chapdelaine*?

Tous les observateurs étrangers qui nous ont étudiés en profondeur et avec intégrité, ont signalé ce trait caractéristique du colon canadien-français, son aversion de la "paix immobile", son mépris de l'aisance à acquérir pour lui-même et pour les siens, son idiopathie qui le pousse à aller plus loin, à toujours recommencer l'aventure, qui l'attire. Entre autres, Édouard Rod:

Ce que j'ai vu (de Montréal aux lacs Nomingue) ne ressemble guère à ces histoires (fantaisistes récits de la vie des colons). C'est intéressant autrement. La fantaisie en disparaît, non la poésie. Le roman réel n'est point un roman romanesque : il n'en est pas moins un beau roman — celui du travail le plus énergique, de l'effort le plus patient, de la lente et difficile mainmise sur une terre rude, qui résiste. Et ce roman, dont je voudrais esquisser ici le sommaire, ne m'a pas moins séduit qu'autrefois les aventureux récits des conteurs...¹.

Cette impression qu'Édouard Rod a rapportée d'un voyage au nord de Saint-Jérôme — "un pays neuf, dont la conquête commence seulement, un pays de lacs, de rivières, de forêts, où les colons pénètrent peu à peu" — présente en effet le schème exact du roman que Louis Hémon allait écrire huit années plus tard. La concordance est tellement frappante qu'elle fournirait aux dénigreurs de *Maria Chapdelaine* un nouveau chef d'accusation, celui de plagiat :

Je ne crois pas qu'il existe au monde, dit encore Edouard Rod, un plus frappant exemple de la persistance du sentiment national ; et ce sentiment, par le fait des circonstances, se confondait avec la foi... Tous ont le culte de leur origine : source de respect, de force, de vertu. Quelle persévérante énergie ils ont dépensée pour maintenir ainsi les droits de leur sang, leur âme héréditaire, leur patrimoine national ! L'histoire en devrait être écrite : il n'y aurait pas de meilleure réponse à faire aux prophètes de la décadence des races latines, car elle mettrait en lumière quelques-uns de nos traits les meilleurs, elle affirmerait notre vitalité et, à un autre point de vue, elle montrerait qu'il y a de l'héroïsme ailleurs que sur les champs de bataille, dans le simple accomplissement de la vie, dans l'obéissance aux lois élémentaires qui commandent à l'homme de croître et de multiplier, en gagnant son pain jour par jour, à la sueur de son visage.

1. *Op. cit.*

L'observation de Louis Hémon concorde ainsi de point en point avec celle de son aîné, Édouard Rod, qui poursuit :

Tandis que le sentiment collectif de la race groupe ce petit peuple et en maintient l'unité, chacun de ses membres ne prospère que par son travail personnel. Pas de grande culture, ici, pas de machines perfectionnées qui diminuent la peine de l'ouvrier, pas de spéculation ; la seule affaire, c'est le défrichement — la première conquête du sol qui se défend et dont il faut s'emparer pouce à pouce . . .

Maître dans son domaine inexploré, voici le colon seul dans la forêt immense, aux prises avec les arbres géants . . . qui semblent prêts à se soutenir entre eux contre lui. Et ils ont un allié, le climat . . .

Avant tout, le colon songe à son abri . . . Un peu d'aide le sauvera. Il s'en va donc voir ses voisins, à la ronde, sans compter les kilomètres . . . Ils prennent rendez-vous . . . et en deux ou trois jours le *log-house* est construit. Que j'en ai vu, sur mon parcours, de ces pauvres huttes — et plus d'une abandonnée avant l'achèvement, ou tombée en ruine et racontant quelque vague roman de misère que personne ne saura jamais . . . Ici, les colons sont murés pour les longs mois de neige. Ils n'ont pas toujours de voisins . . . Vraiment, le *log-house* est l'habitat le plus misérable qu'on puisse concevoir, et perdu dans de telles solitudes ! N'importe ! il renferme l'espérance des jours meilleurs, il est le centre d'où rayonneront bientôt le travail et la conquête. Au bout de deux ou trois ans, il est abandonné, remplacé par une maison meilleure, régulièrement construite, avec des chambres, une cuisine, de bonnes fenêtres, parfois même quelques ornements . . . La propriété s'accroît, se développe, s'embellit autour de lui ; l'un après l'autre, les arbres géants tombent sous la cognée : il n'en subsiste que les racines et les troncs, lents à détruire, qu'on allume chaque année à la saison sèche ; des vaches pâturent sur les jeunes champs ; la pomme de terre, le maïs, quelques légumes poussent autour de la maison nouvelle . . . C'est l'aspect d'une ferme encore bien modeste . . .

— Vous voyez ? me dit un de mes compagnons en l'embrasant du geste. Eh bien ! quand ces gens-là sont arrivés dans le

pays, on disait d'eux : "Ils sont si pauvres qu'ils n'ont pas même les moyens de faire leur prière". Maintenant, tout ce domaine est à eux, ils vont le vendre un bon prix.

Je me récrie :

— Le vendre ? Pourquoi ?

— Pour aller plus loin et recommencer !

C'est ainsi qu'ils comprennent leur fonction, les colons canadiens : ils défrichent. D'autres auront le soin d'améliorer les cultures, de tirer parti des grands morceaux de sol qu'ils ont dégagés. Eux, leur tâche est d'abattre les arbres, de vaincre la forêt, de jeter dans la terre les premières semences. Quand ils l'ont remplie, ils vont "plus loin" . . . Ils sont l'avant-garde — les plus vaillants, les plus audacieux. Derrière eux s'avance le troupeau des moins pauvres et des moins hardis, auxquels ils ouvrent la voie. Et je me demande s'ils ont conscience de la beauté de leur rôle.

Ces impressions d'Édouard Rod ne sont-elles pas exactement les mêmes que Louis Hémon a reçues du "pays de Québec"? On dirait que Louis Hémon a pris ce canevas d'Édouard Rod pour y broder *Maria Chapdelaine*. La vérité n'est pas dans un prétendu plagiat, mais bien dans un phénomène économique et social qui se reproduit constamment depuis des siècles et à des milliers de lieues de distance, dont les manifestations sont invariables et caractérisent le "pays de Québec"; ce phénomène, tous les observateurs avisés et de bonne foi le remarquent, et ne peuvent le voir autrement qu'il n'est en réalité, le même toujours et partout.

Remontons beaucoup plus haut qu'Édouard Rod, pour chercher un autre témoignage qui, celui-là, ne manque ni de piquant, ni d'imprévu, ni d'exactitude dans sa brutalité, ni d'ampleur et ni même d'actualité. C'est, s'il vous plaît, celui

du Prince de Talleyrand, qui passait pour avoir les yeux assez perçants:

Le bûcheron Américain ne s'intéresse à rien ; toute idée sensible est loin de lui ; ces branches si élégamment jettées par la nature, un beau feuillage, une couleur vive qui anime une partie du bois, un verd plus fort qui en assombroit un autre, tout cela n'est rien : il n'a de souvenir à placer nulle part : c'est la quantité de coups de hache qu'il faut qu'il donne pour abattre un arbre, qui est son unique idée. Il n'a point planté ; il n'en sait donc point les plaisirs. L'arbre qu'il planteroit n'est bon à rien pour lui ; car jamais il ne le verra assez fort pour qu'il puisse l'abattre : c'est de détruire qui le fait vivre : on détruit par-tout ; aussi tout lieu lui est bon ; il ne tient pas au champ où il a placé son travail, parce que son travail n'est que de la fatigue et qu'aucune idée douce n'y est jointe. Ce qui sort de ses mains ne passe point par toutes les croissances si attachantes pour le cultivateur ; il ne connoit pas le plaisir des nouveaux essais ; et si, en s'en allant, il n'oublie pas sa hache, il ne laisse pas de regrets là où il a vécu des années...¹

La tentative de Montgomery et d'Arnold ayant raté devant Québec, en 1775, bon nombre de paysans de la Nouvelle-France, après avoir favorisé l'envahissement des troupes confédérées, jugèrent plus sûr de passer la frontière; ils devinrent colons en Nouvelle-Angleterre et y formèrent quelques paroisses canadiennes-françaises, notamment sur les bords du lac Champlain. N'en doutons pas, parmi les modèles d'après lesquels Talleyrand a tracé l'esquisse du "bûcheron Américain" qu'il a glissée dans son mémoire à l'Institut, se trouvaient des transfuges du "pays de Québec", des paysans

1. Mémoire sur les Relations commerciales des Etats-Unis avec l'Angleterre. Lu à l'Institut National, Paris, le 15 Germinal, an V (4 avril 1797); seconde édition, publiée en 1808.

canadiens-français qui avaient "mouvé" aux États-Unis pour y commencer un nouvel établissement.

D'où qu'il vienne et où qu'il s'établisse, le colon — et le colon canadien-français est avant tout un bûcheron — suit son instinct qui est toujours de "faire de la terre", d'aller ailleurs et plus loin, sans regretter ce qu'il laisse derrière lui. La délicatesse de sentiment, le raffinement qui fait admirer la splendeur d'un paysage, le gazouillis d'un ruisseau dévalant en cascabelle, ou la douceur apaisante des fleurs, c'est pour les femmes et c'est aussi pour les hommes sensibles qui ont le loisir de s'arrêter à comprendre la nature et à l'aimer. Aux yeux du colon, l'arbre est l'ennemi, l'adversaire qu'il faut abattre pour s'emparer du sol où son ombre empêche la croissance des légumes et du grain: pour le bûcheron-né, l'arbre n'a de prix que celui à quoi le cote l'industrie qui emploie ses bras et sa hache. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de parcourir, en compagnie d'un bûcheron, la forêt des Laurentides et de m'arrêter d'admiration devant un pin, une épinette, un chêne ou un merisier qui dominait ses voisins comme un roi domine ses sujets. Je ne me tenais point de faire part de mon ravissement à mon compagnon. Lui, estimait l'arbre à sa valeur exacte:

— Oui, vous avez raison, c'est un pin de cinq *billots* et de quatre *studdings*.

En son estime, un arbre est magnifique lorsqu'il produit cinq billes et quatre pièces de colombage. Eh! cinq billes peuvent rapporter 2,500 pieds de planche. Il n'y a pas à redire, c'est beau!

Comme ses devanciers et ses aînés, Hémon a observé nos colons et il les a vus comme ils sont. Seulement, pour en parler, il a choisi son point de vue; il les a considérés de façon à faire ressortir ce qui, dans cette population spéciale, lui parut le plus intéressant, le plus humain, en même temps que le plus prodigieux: la survivance d'un peuple français, dans un vaste dominion britannique et dans un continent américain, sans autres ressources que son obstination à ne point changer.

Rendons grâces à Hémon d'avoir choisi ce point de vue, digne de son talent et de son admiration; bénissons-le éternellement de ne s'être pas plutôt émerveillé du miracle canadien en jugeant — avec la pénétration qui les lui révélait et avec le relief qu'il pouvait mettre à les représenter — que ce prodige s'est accompli malgré toutes les entraves que nous lui avons apportées, malgré notre indignité, malgré tous nos manquements, nos défauts et nos vices. Car nous avons nos petites et grosses imperfections, comme tous les autres peuples ont les leurs, et nos colons n'en sont pas plus exempts que les autres classes de l'humanité.

Je me flatte d'avoir vécu plus longtemps que Louis Hémon parmi les bûcherons, les défricheurs et les colons, d'avoir partagé leurs travaux, leurs joies et leurs ennuis. J'ai appris d'expérience à les aimer pour leur ingénuité et leur ingéniosité, leur courage et leur franchise, leur bon cœur et leur foi de charbonnier. Toutes les vertus que j'admire chez eux ne m'aveuglent cependant point sur les paresseux, les voleurs, les ivrognes, les blasphémateurs, les souillons et les

gourgandines que j'ai connus aussi dans leurs parages — comme n'en chôment ni les hameaux les plus reculés, ni les grandes villes, ni le "pays de Québec", ni tous les autres pays du monde — comme on en rencontre partout où l'oïseté, la misère ou la solitude est mauvaise conseillère.

Ce n'est pas seulement par l'oreille de Maria que Louis Hémon a entendu les confidences de François Paradis:

C'est vrai que j'avais coutume de prendre un coup pas mal, quand je revenais des chantiers et de la drave... Et c'est vrai aussi que je sacrais un peu. A vivre tout le temps avec des hommes *rough* dans le bois ou sur les rivières, on s'accoutume à ça. Il y a eu un temps que je sacrais pas mal, et M. le curé Tremblay m'a disputé une fois parce que j'avais dit devant lui que je n'avais pas peur du diable. Mais c'est fini, Maria (93).

Et c'est par euphémisme qu'il n'a rapporté que les moindres jurons de Légaré: "Blasphème!" et "Ciboire!" (68-69).

Au vrai, il arrive à nos François-Paradis, à toute cette brave population dont la forêt ou la rivière est l'atelier, où la brutalité se déchaîne volontiers parmi les hommes rudes, de se saouler à l'occasion et d'exhaler par des juréments ses douleurs ou ses surprises, sa hardiesse ou son regret. On n'y met, d'ailleurs, aucune intention impie; on blasphème comme on mange, sans penser à mal, par morgue ou par simple amusement. J'ai, pour ma part, entendu un "sacre de trois quarts d'heure"; c'est, dans le genre, un chef-d'œuvre. On dit que les Italiens et les Polonais ont l'imprécation prête; je miserais sur un bûcheron québécois dans un concours international de juréments.

Un soir d'hiver, au chantier forestier, les hommes s'ennuient; la veillée traîne. On a récité le chapelet en commun, on a raccommodé souliers et raquettes, mais le temps continue à peser. Celui-ci propose un jeu qui ne suscite aucun enthousiasme; celui-là lance un défi, pour une chopine de whisky ou une torquette de tabac, à qui prétendra lâcher un plus beau *sacre* que le proposeur : entendez par là, sans frissonner, le plus grand nombre de blasphèmes, de formules imprécatoires et exécutoires, à débiter d'affilée — sans se répéter. Ce soir-là, le vainqueur fit un *sacre* de trois quarts d'heure exactement; puis il s'en fut coucher et dormit comme un bienheureux, sur ses lauriers.

La cueillette des bleuets, au dire des grands critiques, est l'épisode le plus beau de *Maria Chapdelaine*, le plus émouvant dans sa simplicité virgilienne. Il se termine par les "fiançailles" de François et de Maria, qui, loin de tout regard indiscret, échangent leurs serments sans se dire un mot d'amour et sans se toucher le bout des doigts. Hémon aurait achevé en oaristys cette excursion de deux heures au fond des bois, qu'il aurait observé tout autant la couleur locale. Il aurait hardiment épicé son récit, que bien des lectrices y auraient trouvé, comme elles disent, plus de *pep* . . . Mais finirait-on de dire tout ce que Louis Hémon, s'il avait voulu, aurait pu écrire sans le moindrement s'écarter de la vérité!

Au fait, n'est-ce pas un romancier de chez nous qui s'est naguère révolté contre le préjugé qui jusque-là restreignait aux berquinades nos écrivains champêtres, et qui a tout de publié un roman exposant un coin de village de colonisa-

tion et mettant en vedette, avec quelques lubriques vaseux, un phénomène de laderie qui assassine littéralement sa jeune femme, à force de privations? Que dis-je? Pour bien montrer qu'il n'avait pas peur du qu'en-dira-t-on, ce rénovateur de nos lettres est allé chercher dans le vocabulaire, pour qualifier d'un terme précis la petite prostituée qui figure dans son roman, le vocable le plus clair en effet et le plus grossier qui se puisse trouver, et il l'a bravement imprimé dans son livre¹. Et personne n'a crié au scandale; personne n'a protesté que ce roman allait donner, des Canadiens français, un échantillonnage ruineux ou seulement faux. Bien au contraire, des prêtres ont monté en épingle ce récit du Canada français et en ont chaudement louangé l'auteur; par leur vote, des prêtres lui ont attribué le grand prix de littérature institué par le gouvernement de Québec. Conclusion: le vice est matière d'art, et honni soit qui mal y pense.

A ce compte, Hémon aurait pu rapporter exactement ce qu'il n'a pas manqué de voir chez nous; il aurait pu raconter ainsi des scènes dramatiques à souhait, et vécues, hélas! Il aurait pu, afin de corser son récit et empoigner d'emblée le populaire, recourir aux annales de nos tribunaux ruraux, qui foisonnent de beaux crimes et illustrent fâcheusement nos mœurs paysannes.

Ah! si Hémon avait voulu... N'est-ce pas dans la chronique criminelle qu'Émile Zola a puisé plusieurs scènes de la *Terre*? Dieu sait le tumulte que souleva, à son apparition et

1. Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché*, édition du Totem, Montréal, 1933.

longtemps après, cette fresque énorme qui ne montre des ouvriers de la glèbe que leur cupidité et leur bestialité, qui ne récolte du sol nourricier que les stupres qu'il suggère et les laideurs qu'il engendre — la rançon de sa fécondité. Les critiques les moins scrupuleux ont couvert d'anathèmes ce roman. On se rappelle, en particulier, comment Anatole France posa sur *la Terre* l'étiquette : "les Géorgiques de la crapule" ; comment il reprocha vertement à l'auteur d'avoir fait le plus grand effort qui ait été jusque là tenté "pour avilir l'humanité, insulter à toutes les images de la beauté et de l'amour, nier tout ce qui est bon et tout ce qui est bien" ; et comment le mage de la *Vie littéraire* résuma son appréciation du roman de Zola : "Son œuvre est mauvaise et il est un de ces malheureux dont on peut dire qu'il vaudrait mieux qu'ils ne fussent pas nés"¹.

Le monde littéraire a célébré le cinquantenaire de *la Terre*. A Cloyes, en Beauce, à l'endroit précis où Zola situa les péripéties majeures de son fameux roman, Marcel Batilliat, au nom de la Société des Gens de Lettres dont il est l'un des aînés et l'un des conseillers les plus respectés, apporta à la mémoire de l'auteur de cette épopée naturaliste que sont les *Rougon-Macquart*, en présence d'un ministre représentant le gouvernement de la République, un hommage dont le passage suivant suffit à exprimer l'opinion qui s'est arrêtée, après cinquante ans, sur *la Terre*:

A présent que *la Terre* a pris sa place définitive dans l'histoire littéraire de la France, nous pouvons admettre qu'au temps

1. *La vie littéraire*, première série.

où elle parut, il était difficile à un public mal renseigné et même à la critique d'alors de porter sur elle un jugement d'unanime équité. Il fallait d'abord que disparût tout ce qui n'était qu'éphémère, tout ce qui devait s'éparpiller sans laisser de trace. Il fallait l'épreuve du temps ; elle est acquise. Nous pouvons maintenant affirmer très haut que *la Terre* est un chef-d'œuvre — un chef-d'œuvre loyal, robuste et parfait. Désormais, il serait vain, il serait dérisoire de la défendre contre des critiques qui ne l'atteignent plus.

Parmi les trente romans d'Emile Zola, *la Terre* est, avec *Germinal*, celui qui réunit le mieux tous les aspects caractéristiques de son génie. Le drame atroce et poignant, les personnages sculptés avec une incomparable ampleur, les scènes qui seront autant de tableaux magistralement ordonnés, l'indulgente ironie d'une saveur si particulière qui vient à point corriger les couleurs trop sombres et mettre quelque gaieté à côté de l'horreur, les judicieuses investigations sociales ; enfin et surtout le souffle épique qui s'élève à tout moment, animant d'une vie formidable la campagne et l'espace, autour des semailles, des germinations et des moissons, mythes grandioses de l'éternelle fécondité¹.

Si Hémon avait voulu . . . Tout comme Zola, il aurait pu accommoder au roman expérimental nos paysans-forestiers de la Péribonka ; et sa "judicieuse investigation sociale" au pays de Québec eût assuré à son talent les suffrages de la postérité, aussi sûrement que *Maria Chapdelaine* les lui assure. La postérité oublie vite la complaisance qu'un écrivain a mise à traiter son sujet selon les préjugés de son temps et de sa clientèle. Ce qu'elle retient, c'est le talent, c'est l'indépendance et la conviction qui l'ont aidé à pro-

1. Célébration du cinquantenaire de la publication de *la Terre* d'Emile Zola, à Cloyes, le 27 juin 1937. *Chronique* de la Société des Gens de Lettres de France, mai-juin 1937.

duire une œuvre puissante et vraie, qui résiste à toutes les critiques.

Comme le chimiste décompose les matières pour en déterminer les parties constituantes, le psychologue explore les cœurs pour en dégager les sentiments prédominants. L'un et l'autre de ces deux praticiens procède, à son choix, par volatilisation ou par précipitation. Au lieu d'extraire de notre vie commune les déchets et les vices afin d'en analyser le précipité, Hémon a préféré pratiquer l'opération inverse qui consiste à sublimer la matière afin de n'en recueillir que l'essence et le parfum. Il a accompli ce tour de force de produire un tableau puissant et vrai du pays de Québec, en éliminant toutes les vilaines herbes qui l'infestent, chiendent, sumac vénéneux et *graquias*, en n'en exhibant que les violettes et les lis.

Je sais bien que le temps va purger toutes ces bouderies et hostilités qui retardent encore le "règne" de Maria Chapdelaine au pays même qui l'a inspirée, alors que partout ailleurs son pouvoir est établi et affectionné. Il est si humiliant pour nous et si contraire au prestige de notre civilisation qu'une œuvre à ce degré louable, persuasive et flatteuse, n'ait encore été comprise chez nous que par un petit nombre d'esprits éclairés, qu'il peut être opportun d'en raisonner le mérite, dans l'espoir d'en persuader le vulgaire qui ne sait pas différencier à première vue l'or du laiton, et même de la défendre contre les critiques sourdes dont la masse constitue le seul argument.

CHAPITRE XIII

LA REVANCHE. — LA PUBLICATION AU CANADA EST FROIDEMENT ACCUEILLIE. — 300 EXEMPLAIRES POUR SATISFAIRE LA CLIENTÈLE FRANÇAISE. — LA FRANCE DÉCOUVRE *MARIA CHAPDELAINE* EN 1921. — ÉDITIONS ET TRADUCTIONS SE MULTIPLIENT. — LE PLUS 'FORMIDABLE' TIRAGE AUQUEL UN ROMAN AIT ATTEINT. — RECONNAISSANCE POPULAIRE. — SOCIÉTÉ DES AMIS DE *MARIA CHAPDELAINE*.

VOYONS maintenant, et pour finir, quel accueil la société des lettres, le monde, le monde entier réservait à Maria Chapdelaine, après une enfance alanguie sous les brimades, sous les reproches, dont nous avons rappelé seulement les plus lourds et les plus accablants.

Le roman parut d'abord dans un rez-de-chaussée du *Temps*, à Paris, au début de 1914. Aucun critique n'en dit un mot, parce que les critiques, disposant d'une rubrique dans les périodiques, n'abaissent point les yeux sur les romans paraissant en feuilletons; ils ont assez à faire avec les romans édités en librairie et qui leur sont, aussi gracieusement que ponctuellement, servis en quantité désespérante. Et puis, en février 1914, souvenez-vous-en, la France se souciait, plus que de littérature, d'un horrible nuage qui s'avavançait à l'horizon et dont elle n'avait que trop raison de pressentir l'éclatement catastrophique. Un auteur ne pouvait redouter d'époque plus funeste pour la propagation de son ouvrage.

Nombreux furent sans doute les abonnés du *Temps* qui remarquèrent *Maria Chapdelaine* et en admirèrent les éclatantes qualités. Des lecteurs canadiens, comptant que, selon l'habitude, ce roman-feuilleton allait paraître en librairie, et voulant se le procurer, s'adressèrent à M. De Celles, pour lors conservateur de la Bibliothèque nationale, à Ottawa. Le 18 mars 1914, M. De Celles écrivit au *Temps* pour le prier de faire remettre au commissionnaire parisien de la Bibliothèque du Canada douze exemplaires de l'édition parue ou à paraître de *Maria Chapdelaine*. Le *Temps* communiqua cette lettre au père de l'auteur, M. Félix Hémon, qui répondit à M. De Celles, le 3 avril suivant:

... Le roman n'a pas encore été édité. Mais, comme plusieurs personnes me demandent de le faire paraître en volume, je m'occuperai prochainement de chercher un éditeur qui veuille bien le publier. Aussitôt que cela sera fait, je ferai déposer chez votre correspondant, M. Gaulon, 39 rue Madame, les douze exemplaires que vous désirez¹.

Les choses en restèrent là, et pour cause.

C'est ce roman-feuilleton du *Temps* qui nous tomba dans les mains, sans autre certification que son propre mérite, et qui, après que nous l'eûmes proposé vainement à Dieu sait combien d'éditeurs et d'imprimeurs (Édouard Montpetit en sait quelque chose), fut enfin publié en volume à Montréal. J.-A. Le Febvre, dont le nom figure comme premier éditeur de *Maria Chapdelaine*, n'avait jamais songé auparavant à éditer quoi que ce fût. Fonctionnaire provincial en retraite, il venait

1. *La Presse*, Montréal, 29 novembre 1930.

d'acquérir une part d'intérêts dans l'imprimerie Godin & Ménard, et recherchait des commandes pour cette maison. Il accepta notre proposition de publier un roman dont nous lui rebattions à qui mieux mieux les oreilles; il voulut bien risquer quelques cents dollars à cette spéculation. M. Félix Hémon autorisa cette première édition, à la condition que trois cents exemplaires en fussent expédiés à un libraire de Paris "pour satisfaire la clientèle française".

Les premiers exemplaires de l'édition, fort retardée par les mille difficultés que suscitait l'état de guerre, nous furent enfin remis aux derniers jours de novembre 1916, et j'expédiai aussitôt l'ouvrage à M. Félix Hémon. Le vénérable vieillard soupirait depuis des mois après ce livre qui devait, à ses yeux, constituer un monument à la mémoire de son infortuné Louis... L'aîné de ses deux fils, Félix, commissaire de la marine, parti en 1900 pour la guerre de Chine, en était revenu, deux ans plus tard, gravement malade, pour mourir à Brest. Son père avait réuni et publié dans un volume, intitulé *Sur le Yang-Tsé*, les lettres que le jeune officier de marine avait adressées, du lointain fleuve Bleu, à sa famille.

Notre envoi du premier exemplaire de *Maria Chapdelaine* au vieillard affligé croisa une lettre à large bordure noire que nous adressait Mlle Hémon et que nous nous faisons un pieux devoir de rapporter ici :

Quimper (Finistère), le 19 novembre 1916.

Monsieur,

J'ai le grand chagrin de vous annoncer la mort de mon père, Monsieur Félix Hémon.

Vous vous êtes peut-être aperçu qu'il avait signé de manière presque illisible la dernière lettre qu'il m'avait dictée pour vous.

Sa vue s'affaiblissait depuis bien des mois et sa santé avait été ébranlée par des douleurs successives. Son intelligence seule était restée intacte jusqu'au bout.

La dernière satisfaction de sa vie a été la publication de *Maria Chapdelaine* et nous vous sommes profondément reconnaissantes, ma mère et moi, de lui avoir procuré cette satisfaction. Nous regrettons qu'il n'ait pas vécu assez longtemps pour voir entièrement réalisé ce projet qui lui était cher.

Je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments les plus dévoués et distingués.

Marie Hémon.

Maria Chapdelaine défraya la critique canadienne-française, ainsi que les conversations des salons où l'on sait lire et les disputes des cénacles où l'on prétend écrire. La petite héroïne de Péribonka fournissait une mouture de choix à la xénophobie ultra-nationaliste qui refusait d'admettre qu'un étranger fût capable de peindre un tableau aussi véridique de notre pays et de nos gens. D'aucuns réputèrent cette créature viable à peine, mal faite, voire hargneuse. On l'accusa de caricaturer nos paysans et nos défricheurs; on décela même, dans certaines scènes, du voltairianisme tout pur. Enfin, la détraction et l'apologie s'aiguillonnèrent à l'envi, dans des conférences et dans des journaux. Le roman fut reproduit en feuilletons dans quelques-uns de nos principaux périodiques. La renommée de *Maria Chapdelaine* se répandit de Québec en Ontario, puis aux États-Unis, puis en Angleterre.

Le Febvre avait bien rempli la condition que M. Hémon lui avait posée, et avait imprimé trois cents exemplaires portant

la firme "Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris"; mais des restrictions de transport et d'autres complications de guerre rendirent si difficile l'expédition du colis en France, que ces trois cents volumes, destinés par M. Félix Hémon "à satisfaire la clientèle française", ne quittèrent jamais les rives du Saint-Laurent, et traînèrent longtemps, avec la plupart des autres exemplaires canadiens de *Maria Chapdelaine*, sur les tablettes de nos libraires. Il ne fallut pas moins que les clameurs admiratives de la grande critique française pour achever, après 1922, l'écoulement de cette petite édition de 1916; et ce sont les bouquinistes qui activèrent davantage cette liquidation en râflant les dernières unités d'une édition qu'ils flairaient qu'elle allait devenir rare et surtout profitable à revendre. Afin de majorer encore la valeur des exemplaires qu'ils avaient pu se procurer de leurs commissionnaires canadiens, certains libraires européens estimèrent aguichant d'annoncer dans leur catalogue que l'exemplaire dont ils pouvaient disposer — et à quel prix! — était le dernier à vendre "de la véritable édition originale, imprimée au Canada pendant la guerre et dont un grand nombre d'exemplaires furent perdus par le torpillage du navire qui les transportait"¹.

Non, aucune consignation de l'édition canadienne de *Maria Chapdelaine* ne fut torpillée, pour la bonne raison qu'aucune consignation n'en fut expédiée en France pendant la guerre, et ni même après la guerre. Pierre Mille, l'un des principaux rédacteurs du *Temps*, avait pourtant remarqué

1. Catalogue des Librairies Lardanchet, Lyon, 1936.

dans son propre journal ce roman signé Louis Hémon, et il avait encouragé la famille de l'auteur à le faire éditer à Paris. Grâce à la recommandation de Pierre Mille, l'éditeur Payot accepta la proposition de publier le livre, sans l'avoir lu. Mais il n'y prit aucun intérêt et ne donna pas suite à son contrat d'édition. Au début de 1921, Daniel Halévy, qui préparait depuis quelques mois sa nouvelle bibliothèque des *Cahiers verts*, décida l'éditeur Grasset (qui venait de racheter, moyennant deux mille francs, le traité que son confrère Payot avait obtenu de la famille Hémon) à inaugurer avec *Maria Chapdelaine* cette collection de romans riches d'espérance. Entretemps, des voyageurs français avaient rapporté du Canada quelques exemplaires de notre édition de 1916, et c'est ainsi que Charles Le Goffic, alors président de la Société des Gens de Lettres, en reçut un de son ami René Grivart, "globe-trotter émérite"¹. L'académicien-barde breton s'étonna bruyamment qu'une œuvre aussi pure de sentiment et aussi parfaite de forme fût restée si longtemps ignorée en France. "Le cas de cette *Maria Chapdelaine*, dit-il, est bien — littérairement parlant — un des cas les plus étranges et presque les plus déconcertants que je connaisse." Il proclama si vigoureusement les qualités de ce "chef-d'œuvre inconnu" qu'il désignait "le livre du Canada" et qui allait assurer le lancement des *Cahiers verts*; il préconisa si hautement le mérite de "Louis Hémon, écrivain de génie mort à trente-trois ans et célèbre dans le monde entier, sauf dans son pays", qu'il com-

1. *La Démocratie nouvelle*, Paris, 23 avril 1921.

muniqua à toute la presse française sa ferveur admirative et le ravissement de sa découverte. On ne tarda pas à entendre les premières mesures du concert de louanges qui allait bientôt couvrir la France entière et dont les harmonies allaient déferler à l'étranger — pour convaincre enfin les Canadiens que le récit de Louis Hémon est un chef-d'œuvre, que ce petit ouvrage est vraiment un grand livre.

Par les *Cahiers verts*, tous les lettrés de France et de Navarre purent enfin connaître ce modeste "récit du Canada français" devenu quasi classique du jour au lendemain. Depuis lors ce sont les propres tirages Grasset qui répondirent à la demande de plus en plus populaire de *Maria Chapdelaine*, cependant que Grasset lui-même présentait une édition sur Lafuma, puis une autre dite de la Bibliothèque Bernard Grasset, et que d'autres maisons de librairie publiaient de nouvelles éditions de luxe pour satisfaire les bibliophiles et les dilettantes qui dédaignent un volume du commun. En 1922, édition de la Renaissance du Livre, avec bois de Gérard Cochet; en 1924, édition de la Cité des Livres; en 1927, édition du Polygone avec illustrations d'Alexeïeff; en 1928, édition populaire Fayard; en 1932, édition illustrée de La Piazza; en 1933, édition Mornay, la plus belle de toutes, avec les superbes peintures que notre artiste Clarence Gagnon mit trois années à achever; en 1934, édition abrégée Tallandier pour accompagner l'exhibition du film en France; en 1935, grande édition Nelson illustrée, suivie par une édition populaire de la même firme.

Combien d'exemplaires représente chacune de ces éditions? Je ne saurais donner des chiffres; je n'ai pu en obtenir de précis qu'à l'égard de l'édition Fayard, tirée à 100,000 exemplaires, et de l'édition Tallandier, à 20,000. Je donnerai néanmoins une idée du tirage de l'édition courante de Grasset par l'exemplaire où je viens de relire *Maria Chapdelaine*, pour la x. . . ème fois, et qui est déclaré du 1043^e mille, lequel 1043^e mille n'est certainement pas le plus récent et encore moins le dernier de cette édition particulière qui, à elle seule, d'après cette déclaration de tirage, comptait au bas mot et déjà 1,043,000 exemplaires¹. Et je ne calcule pas les feuillets, au Canada, en France et ailleurs, dans les périodiques, dont le total global dépasserait facilement un autre million d'exemplaires, s'il était possible de dénombrer toutes ces reproductions de *Maria Chapdelaine* dans les journaux. En rappelant dans quelles circonstances Hémon adressa le manuscrit de *Maria Chapdelaine* au *Temps*, Georges Montorgueil signalait déjà, en 1925, l'incomparable popularité de "ce livre qui devait connaître un jour le plus formidable tirage auquel un roman ait atteint dans le monde"². Pour sa part, le Canada français, dont la terre et les gens ont inspiré cet ouvrage sans pareil, ce récit que j'ai naguère osé signaler comme "la fleur des pois" et qui s'est lui-même révélé plus justement comme le livre de raison, que dis-je, le livre d'or du "pays de Québec", le Canada français en avait acheté

1. M. McAndrew, dans sa thèse publiée en février 1936, signale le 1050^e mille de l'édition courante Grasset; *Op. cit.*, p. 83.

2. *Le Temps*, Paris, 6 août 1925.

6,000 exemplaires, en mai 1936, alors que l'Égypte, par exemple, en avait déjà pris 20,000 . . .

La revanche de Maria Chapdelaine est assez coquette, n'est-ce pas? La petite paysanne de Péribonka ne s'arrêtera point en si belle voie, maintenant qu'elle est devenue grande princesse dans le monde des lettres. Comme autant de diamants à son diadème et d'hommages à sa beauté vont maintenant s'ajouter les traductions étrangères. Je n'hésite pas à citer des dates et des pays, puisque ces statistiques sont de véritables roses, et que le parfum est doux des fleurs que les grandes nations déposent aux pieds de Maria la Canadienne, qui, bien que n'ayant pas existé à l'état civil, est quand même devenue héroïque et illustre, simplement pour avoir incarné la plupart de nos chères aïeules et pour avoir écouté, avec une docilité muette, les grandes voix françaises du "pays de Québec".

De même que la première édition du texte original, c'est à Montréal que fut publiée, en 1921, la première traduction, celle de sir Andrew MacPhail. En cette même année 1921, l'édition anglo-canadienne de W.H. Blake parut à New-York et à Toronto, où elle dépassa 40,000 exemplaires, puis l'année suivante à Londres. En 1922 paraît aussi à Zurich une traduction suisse-allemande et, à Madrid, une édition espagnole. En 1923, Varsovie publie une traduction polonaise, Prague une traduction tchécoslovaque et Amsterdam une version hollandaise. En 1924, une traduction italienne paraît à Turin, et à New-York une nouvelle version anglo-américaine avec dessins de Wilfred Jones, puis une version

avec notes pour les écoles des États-Unis. En 1925, Barcelone lance une traduction catalane. En 1927 paraît en Angleterre l'édition scolaire de Cambridge; Copenhague publie une traduction danoise pour le Danemark et la Norvège, Budapest une traduction hongroise et Leipzig une édition scolaire allemande avec lexique. En 1932 paraît encore une traduction serbe; et, en 1933, une traduction irlandaise¹ . . . Et les journaux populaires ne manquent pas de reproduire ces traductions en feuillets.

Je n'assure pas que ce soit là tout. Il y a quelques années, l'administrateur de la Librairie Grasset me confiait son intention de faire traduire, par simple sport, *Maria Chapdelaine* en chinois. Je n'en trouve pas la mention dans le relevé que je me suis procuré des versions étrangères; mais je ne désespère pas d'y voir s'ajouter cette traduction en chinois qui, comme on sait, est une langue terriblement longue à apprendre et sans doute aussi à écrire. En tout cas, je confesse mon incapacité de déclarer combien de centaines de milliers d'exemplaires représentent ces différentes versions dont certaines ont sûrement appelé plusieurs tirages consécutifs.

Pour les gens qui mesurent la valeur au succès matériel, cette réussite de librairie atteste surabondamment les qualités de *Maria Chapdelaine*. Celui qui marque la reconnaissance populaire est peut-être plus révélateur que ce témoignage quantitatif et commercial; et malgré l'éclat trop pompeux et

1. Ces indications sur les traductions de *Maria Chapdelaine*, ainsi que celles que nous avons rapportées sur les éditions, nous ont été fournies par Mlle Hémon et par la Librairie Grasset.

souvent même emprunté des hommages officiels, il n'est pas déplaisant aux amis de Maria Chapdelaine de rappeler que, dès 1917, la Société de géographie de Québec donna le nom de Chapdelaine et celui de Hémon à deux beaux lacs de la province. En 1919, la Société des arts, sciences et lettres de la "vieille capitale" exprimait l'admiration de l'élite québécoise en érigeant à la mémoire de Louis Hémon un modeste monolithe à Péribonka. J'ai dit que cette stèle avait été renversée par les paysans offensés des révélations de *Maria Chapdelaine*, qui leur avaient d'abord été représentées comme outrageantes pour eux; mais Péribonka revint vite à des sentiments plus équitables, et le monument fait maintenant honneur — et profit — au village où il s'est redressé, sur le chemin du Roy, tout devant la pauvre habitation où l'auteur recueillit ses notes. En 1920, la Société Saint-Jean-Baptiste adressait à Louis Hémon le pieux hommage de la population de Montréal en lui dédiant une épitaphe qui marque sa sépulture dans le cimetière lointain de Chapleau. En 1922 s'organisait à Montréal un comité de citoyens éminents pour marquer, en France, la gratitude du Canada à l'auteur de *Maria Chapdelaine*; Victor Morin fut chargé d'aller s'entendre avec la famille Hémon sur l'endroit où devait de préférence se manifester le sentiment canadien; et c'est à Brest, en 1923, devant une affluence imposante des sommités françaises et canadiennes, qu'une plaque commémorative fut apposée sur la maison natale de l'écrivain. En décembre 1934, le conseil municipal de Montréal jugeait opportun de donner le nom de Louis-Hémon à une rue du quartier Rosemont — malgré les

protestations de certains vigilants qui s'étaient armés d'un verre grossissant et déformant pour découvrir, dans la vie et l'œuvre de Louis Hémon, des écarts qui, à leurs yeux, rendaient l'homme indigne de conférer son nom à une rue d'une ville aussi irréprochable... Juste ciel! S'il fallait refuser la commémoration de la voirie à tous les grands hommes dont le souvenir est évoqué dans les artères des grandes villes, sous prétexte qu'ils n'ont pas tous été canonisables, imaginez-vous quel beau massacre il faudrait entreprendre des plaques indicatrices? A ce compte, les iconoclastes auraient à déboulonner la plupart des 900 monuments et effigies dont s'orne la Ville-Lumière; et, afin de calmer la conscience de nos propres citoyens, adopter, pour indiquer les voies publiques, des nombres à toute épreuve — ce qui pourrait être un moyen de nous américaniser plus vite.

Enfin s'est formée une association des admirateurs d'un livre (chose extraordinaire chez nous), une Société des Amis de Maria Chapdelaine¹, qui s'est donné pour objet de répandre le roman de Louis Hémon et d'en tirer les avantages spirituels et même temporels qu'une œuvre aussi féconde peut procurer au pays qui l'a inspirée — quand ce ne serait que contribuer, prosaïquement, à allonger la procession profitable des touristes à qui l'on aura désigné l'authentique maison de Maria Chapdelaine comme terme de randonnées pittoresques. Il ne s'agit aucunement de verser dans l'idolâtrie, comme on a bien voulu le reprocher aux promoteurs de cette société.

1. Par lettres patentes de Québec, 16 septembre 1936.

Non. Personne ne doit redouter que ce soit de sitôt la littérature qui rende les Canadiens idolâtres. Les Amis de Maria Chapdelaine ont voulu, simplement, reconnaître la portée patriotique et la valeur artistique de l'ouvrage de Louis Hémon ; ils veulent que le Canada ne reste pas insensible et indifférent à l'héritage qu'un malheureux enfant de France lui a laissé ; ils veulent que fructifie cette fortune inespérée qu'il nous a léguée. Pendant que les béotiens déblatéraient et que les réfractaires béaient d'incompréhension, les dirigeants et les plus éminents citoyens du dominion ont encouragé, Dieu merci, l'initiative des Amis de Maria Chapdelaine, et ont souscrit au principe éducatif et national qui les réunit, à commencer par Son Éminence le cardinal Villeneuve qui a daigné nous écrire :

L'ouvrage de Louis Hémon a eu, en France, un tel retentissement qu'il a considérablement contribué à y révéler un aspect de l'âme canadienne. Partant, il a créé vers le Canada un mouvement de sympathie dont nous devons savoir gré à l'auteur de *Maria Chapdelaine*, si tragiquement disparu. Honorer son souvenir et prolonger sa pensée par la formation de la Société des Amis de Maria Chapdelaine sont une manière de resserrer les liens entre les deux Frances et de les amener chacune à verser dans l'autre ce qu'elle a de meilleur¹.

Cet objet particulier, de "resserrer les liens entre les deux Frances et de les amener chacune à verser dans l'autre ce qu'elle a de meilleur", est tellement louable et avantageux

1. Lettre de S. Em. le cardinal Villeneuve au secrétaire du comité provisoire, 21 septembre 1935. Archives de la Société des Amis de Maria Chapdelaine.

qu'un comité s'est constitué à Paris, sous la présidence de M. le duc de Lévis-Mirepoix, afin de collaborer avec le groupement canadien et l'aider à établir le règne doux et bienfaisant de Maria Chapdelaine. En particulier, le comité de Paris organisera des excursions de France au pays de Québec; il créera aussi des bourses, dont l'attribution sera confiée à nos universités, pour permettre à de jeunes écrivains canadiens de parfaire à Paris leurs études littéraires¹.

* * *

J'ai demandé à la sœur de l'auteur quelle impression le livre, vingt-trois ans après sa première publication, leur laisse, à elle-même et à sa vénérable mère qui ont des raisons toutes personnelles d'en suivre attentivement la carrière. Mlle Hémon a bien voulu me répondre :

Eh bien ! je suis surtout étonnée que l'œuvre ait atteint ce qu'on appelle "le gros public". Lorsqu'elle a paru, nous souhaitons qu'elle fût appréciée par une élite ; nous le souhaitons et, à vrai dire, nous comptons un peu qu'elle le serait. Mais nous ne pensions pas qu'une œuvre plutôt austère et grave toucherait la masse. C'est l'évidence même qu'elle l'a touchée.

Pour prouver cette évidence, Mlle Hémon rapporte plusieurs petits faits. Ce sont de modestes commerçants, des femmes de ménage, des garçons livreurs qui leur demandent timidement "si ces dames ont quelque chose de commun avec l'auteur de *Maria Chapdelaine* qui portait le même

1. Lettre du duc de Lévis-Mirepoix au juge Edouard-Fabre Surveyer, président de la Société des Amis de Maria Chapdelaine.

nom". Ces gens du peuple ont lu le roman de Louis Hémon et y ont pris un vif intérêt; ou ce sont leurs fils ou leurs filles qui fréquentent l'école du quartier où l'institutrice leur lit et leur commente des fragments du livre.

Maria Chapdelaine est enseigné dans les écoles de maints pays d'Europe, de même qu'aux États-Unis. On s'en occupe jusque dans les universités de France, d'Angleterre, d'Allemagne et d'Italie, où le sujet a déjà favorisé des aspirants au doctorat ès lettres. Dans les écoles publiques et dans les écoles dites "séparées" de l'Ontario, l'ouvrage de Louis Hémon est officiellement entré dans le programme des études. Il n'est pas encore inscrit d'office dans les écoles québécoises, qui devraient à plus juste titre faire connaître ce livre et le faire aimer. A supposer que Louis Hémon n'ait point mérité une prime de notre Immigration pour avoir attiré vers le Lac-Saint-Jean une armée de colons étrangers, à supposer même que sa description uniment véridique ne nous fasse pas de réclame au gré de tous nos politiciens, restons convaincus néanmoins qu'aujourd'hui, que demain, que dans cent ans et qu'aussi longtemps que naîtront des petits Chapdelaines à l'orée des forêts qui reculent devant la civilisation canadienne — dans les noales du Nouveau-Brunswick, du Lac-Saint-Jean, de l'Abitibi, du Nord ontarien, de l'Ouest et de toutes les autres régions de colonisation où le parler français rapproche nos pionniers dans une communion d'énergie, de résignation et de confiance en l'avenir — aucune harangue politique, aucun prospectus de rapatriement, aucun discours de

Saint-Jean-Baptiste ne sera mieux compris, pour retenir au sol nos populations rurales, que les voix qui ont décidé Maria la Canadienne à accomplir courageusement le devoir que lui traçaient les douces exhortations du pays natal. Hémon nous a fait là un grand bien qui nous impose l'obligation de lui pardonner d'avoir peut-être écarté du Canada, plutôt que nous les attirer, certains indésirables trop peu courageux pour affronter notre climat, pour exposer leur épiderme douillet aux maringouins de nos forêts. Le crédit qu'il a partout obtenu et qui étouffe à jamais les piailleries des éternels malcontents, enfin la sympathique curiosité qu'il suscite universellement à l'endroit du Canada, prouvent, si je ne m'abuse, l'heureuse influence de ce livre — sans compter le tirage "formidable" qu'il a déjà atteint et qu'aucun autre roman n'a connu dans le monde.

Au risque de pécher contre la galanterie, nous devons reconnaître que ce n'est pas pour la Canadienne *up to date* et ses jolis yeux doux que l'Allemagne et la Suisse, la Hollande et la Pologne, la Tchécoslovaquie et l'Italie, la Norvège et le Danemark, l'Irlande et la Serbie, pour ne rien dire de l'Angleterre et des États-Unis, ont traduit *Maria Chapdelaine* et répandu cette œuvre dans leurs écoles. En expliquant, au moyen d'une fiction émouvante qui en détache la grandeur humaine, le "miracle canadien" par l'attachement à la terre ancestrale et par la résistance aux séductions de l'étranger, *Maria Chapdelaine* est devenu un modèle de littérature non seulement régionaliste, mais nationale, et non seulement pour

le Canada français, mais pour tous les pays qui tiennent à garder leurs habitants; car ce récit remplit l'office éminemment patriotique d'émouvoir le populaire et les âmes simples aussi vivement qu'il ravit les esprits cultivés, de remuer les cœurs et de raffermir les courages par la force, le charme et l'attrait qu'il a puissamment révélé que possède le sol natal, si rude soit-il, pour une race qui ne veut pas changer, qui ne veut pas mourir.

INDEX

- ALEXIEFF - 195.
ARLES, HENRI D' - 67.
ASSELIN, OLIVAR - 113.
BACQUÉ, ANDRÉ - 52, 89.
BALZAC, HONORÉ DE - 77.
BARBEAU, MARIUS - 15.
BATILLIAT, MARCEL - 186.
BAZIN, RENÉ - 11, 12, 78, 141,
144, 152.
BÉDARD, MME SAMUEL - 53.
BÉDARD, SAMUEL - 9, 27, 49, 52,
163.
BERTRAND, LOUIS - 80.
BETHLÉEM, ABBÉ LOUIS - 145.
BIDOU, HENRY - 142.
BLAKE, W.-H. - 197.
BLANCHARD, ABBÉ ÉTIENNE
- 81.
BLOY, LÉON - 31.
BORDEAUX, HENRY - 144.
BOUCHARD, ÉVA - 45, 55.
BOULENGER, JACQUES - 81.
BOULENGER, MARCEL - 81.
BOURDET, ÉDOUARD - 78.
BOURDON, CHARLES - 145.
BOUTROUX, ÉMILE - 140.
BOYD, ERNEST - 30, 80.
BRUGÈRE, RAYMOND - Préface,
7, 167.
BRUNETIÈRE, FERDINAND - 149.
CAMBON, JULES - 164.
CANTOR, ÉDDIE - 92.
CARCO, FRANCIS - 77.
CERVANTÈS - 50.
CHAMPRIS, GAILLARD DE - 130.
CHATEAUBRIAND - 134.
CINQ-MARS, ALONZO - 43.
CLAUDEL, PAUL - 149.
COCHET, GÉRARD - 195.
COLLEYE, HUBERT - 32.
CÔTÉ, SUZOR - 52.
DALBIS, LOUIS-J. - 11, 12, 46,
133.
DANTIN, LOUIS - 100.
DAUDET, LÉON - 34, 132, 143.
DAWSON, RALPH-H. - 26, 28.
DE CELLES, A.-D. - 190.
DESCAMPS, RAYMOND - 164.
DESCARTES - 138.
DESCAVES, LUCIEN - 143.
DESPRÈS, MME SUZANNE - 89.
DONNAY, MAURICE - 96.
DUHAMEL, GEORGES - 48, 49,
60, 111, 117, 151.
DUMAS, ALEXANDRE - 10.
DUMAIS, JOSEPH - 81.
DUVIVIER, JULIEN - 52, 83.
FLAUBERT, GUSTAVE - 29, 48,
50, 170.
FRANCE, ANATOLE - 186.
GAGNON, CLARENCE - 195.

- Gagnon, M. & Mme Eutrope - 44.
 GAUTIER, THÉOPHILE - 96.
 GAUVIN, ULRIC - 105.
 GEOFFRION, LOUIS-PHILIPPE - 81.
 GÉRIN-LAJOIE, ANTOINE - 97.
 GILLET, LOUIS - 131.
 GOUIN, LÉON-MERCIER - 11, 102.
 GRANDPRÉ, PÈRE A. DE - 100, 113, 121.
 GRASSET, ÉDOUARD, 9, 14, 25, 29, 194.
 GRIGNON, CLAUDE-HENRI - 185.
 GRIVART, RENÉ - 194.
 GROULX, ABBÉ LIONEL - 100, 168.
 GUILLAUMIN, ÉMILE - 157.
- HALÉVY, DANIEL - 194.
 HARVEY, JEAN-CHARLES - 40
 HAZARD, PAUL - 138.
 H.-B., *Le Figaro* - 146.
 HÉMON, FÉLIX (FRÈRE) - 191.
 HÉMON, FÉLIX (PÈRE) - 190, 191.
 HÉMON, LOUIS - Photographie, 4; Arrivée à Québec, 9; Embarkement pour le Canada, 9; Sa mort, 10; Son journal, 12, 24, 29, 72, 111, 160; Séjour à Montréal, 13, 25; Chanson sur les Éboulements, 15; De Montréal au Lac-Saint-Jean, 15, 27; Au Lac-Saint-Jean, 27; Départ du Lac-Saint-Jean, 27; Départ pour l'Ouest canadien, 28; Retour à Montréal, 27; Rue Louis-Hémon, 199.
- HÉMON, MARIE (SŒUR) - 191, 202.
 HOMÈRE - 29.
 HUGO, VICTOR - 77, 96, 99.
- JALOUX, EDMOND - 29, 79, 143, 153.
 JONES, WILFRED - 197.
 JOUVENEL, BERTRAND DE - 126.
- LABELLE, CURÉ - 38.
 LA HARPE - 48.
 LAURIER, SIR WILFRID - 102.
 LE CARDONNEL, GEORGES - 148.
 LE FEBVRE, J.-A. - 190, 192.
 LE FRANC, MARIE - 54, 55, 168.
 LE GOFFIC, CHARLES - 11, 12, 46, 47, 130, 145, 194.
 LERNER, MAX - 169.
 LÉVIS-MIREPOIX, DUC DE - 202.
 LOTI, PIERRE - 134.
 LOUIS-JARAY, GABRIEL - 38.
- MAINE DE BIRAN - 138.
 MALLARMÉ, STÉPHANE - 133.
 MARIA CHAPDELAINE - Édition en 1916, 18, 190; Comment Hémon en conçut le dessein, 21; Première publication en feuilletons, 28, 189; Le 'pays de Québec', 33; Influence de *Maria Chapdelaine*, 40; Les personnages et pseudo-modèles, 45; Le parler franco-canadien, 67; *Maria Chapdelaine* au cinéma, 75, 83; Indifférence du public et

- reproches à l'auteur, 91; *Jean Rivard* et *Maria Chapdelaine*, 97; Ce que le roman révèle de l'âme canadienne, 107; Tonalité du roman, 115; Où réside la supériorité de l'ouvrage, 129; Interprétations et appréciations, 130 et suiv.; Hémon et Tinseau, 149; Procédé de volatilisation, 188; 300 exemplaires pour satisfaire la clientèle française, 191; La France découvre *Maria Chapdelaine* en 1921, 193; *Les Cahiers Verts*, 194, Éditions, traductions et reproductions, 195, 197; La revanche, 197; Reconnaissance populaire, 198;
- MARIVAUX - 95.
 MASSIS, HENRI - 131.
 MASSON, FRÉDÉRIC - 147.
 MAUPASSANT, GUY DE - 77, 134.
 MAUROIS, ANDRÉ - 84.
 MEERSCH, MAXENCE VAN DER - 43.
 MENIER, SÉNATEUR - 164.
 MILLE, PIERRE - 193.
 MIOMANDRE, FRANCIS DE - 49.
 MISTRAL - 29.
 MONTAIGNE - 20.
 MONTHERLANT, HENRY DE - 135.
 MONTORGUEIL, GEORGES - 196.
 MONTPETIT, ÉDOUARD - 90, 99, 190.
 MORIN, VICTOR - 199.
- MOZART - 152.
 MCANDREW, ALLAN - 11, 13, 46, 134, 136.
 MACPHAIL, SIR ANDREW - 107.
- NAGGIAR, ÉMILE - 167.
 NEVERS, EDMOND DE - 107.
- POINCARÉ, RAYMOND - 147.
 PAYOT (ÉDITEUR) - 194.
 PIERREFEU, JEAN DE - 143.
 POTVIN, DAMASE - 11, 57.
 POULAILLE, HENRI - 157.
 PROUST, MARCEL - 50.
- RACINE - 29, 134.
 RADIGUET, RAYMOND - 152.
 RECLUS, ÉLISÉE - 38.
 RÉGNIER, HENRI DE - 144.
 RICHEPIN, JEAN - 31, 77.
 RIMBAUD, ARTHUR - 152.
 RIVARD, ADJUTOR - 69.
 RIVOALLAN, A. - 16.
 ROCQUE, COLONEL DE LA - 94.
 ROD, ÉDOUARD - 38, 121, 176.
 ROSTAND, EDMOND - 117.
 ROY, MGR CAMILLE - 98, 113.
 ROY, PHILIPPE - 166.
 ROZ, FIRMIN - 137, 142.
- SAINTE-BEUVE - 95.
 SAND, GEORGE - 77.
 SARCEY, YVONNE - 146.
 SAVARD, FÉLIX-ANTOINE - 44.
 SIEGFRIED, ANDRÉ - 36, 38, 112, 125.
 SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE QUÉBEC - 199.

- SOCIÉTÉ DES AMIS DE MARIA
CHAPDELAINÉ, - 167, 200.
- SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET
LETTRES (QUÉBEC) - 11, 199.
- SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
(MONTRÉAL) - 199.
- SOY, EMMANUEL - 157.
- SURVEYER, ÉDOUARD-FABRE -
11.
- SYLVESTRE, CHARLES - 43.
- TALLEYRAND, PRINCE DE - 180.
- TASCHEREAU, L.-A. - 166.
- THÉRIVE, ANDRÉ - 81.
- Times* (LONDRES) - 30, 124.
- TINSEAU, LÉON DE - 149, 164.
- TREMBLAY, MME MARY - 15.
- VERCEL, ROGER - 168.
- VERLAINE, PAUL - 133.
- VEUILLOT, FRANÇOIS - 148.
- VILLENEUVE, S. ÉM. LE CARDI-
NAL - 113, 201.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM - 96.
- VIRGILE - 134.
- WEBB, MARY - 43.
- WEST, MAY - 92.
- ZOLA, ÉMILE - 77, 111, 185.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Page
<i>Préface</i>	7
CHAPITRE I. — En manière d'introduction. — Vingt ou vingt-cinq ans après. — Premières études et recherches sur Louis Hémon. — Ses déplacements au Canada. — Hémon chante les Eboulements. — Une bataille de <i>Maria Chapdelaine</i> . — Gloses pouvant servir à nos jeunes romanciers. — Justification péremptoire des citations	9
CHAPITRE II. — Comment Hémon conçut son roman. — Recherche de la vie primitive. — Le Canada qui compte et celui des entités confites dans le passé. — Plan d'un ouvrage, moins commun que les autres, sur la vraie campagne franco-canadienne. — Les Anglais et les Irlandais ne font pas la fine bouche. — Fâcheuse publicité pour le pays de Québec. — Vive la <i>Brabançonne</i> !	21
CHAPITRE III. — Le 'pays de Québec'. — Sens géographique et sens emblématique. — Régions de colonisation, encore incultes et à demi sauvages. — Les temps héroïques. — L'ombre de Louis Hémon revient à Péribonka, en 1928, et ne reconnaît plus son pays de Québec. — Influence de <i>Maria Chapdelaine</i> dans la littérature	33
CHAPITRE IV. — Les personnages du roman. — Le public croit toujours qu'il s'agit d'une copie. — L'art exige une transposition. — "Madame Bovary, c'est moi" (Flaubert). — Samuel Chapdelaine et son pseudo-modèle. — Autre confrontation. — Histoire d'une légende. — Comment Duhamel a créé Salavin	45

TABLE DES MATIÈRES (suite)

<p>CHAPITRE V. — Le parler franco-canadien dans <i>Maria Chapdelaine</i>. — Henri d'Arles crache en l'air. — Ne cachons point nos expressions dialectales. — Apprenons plutôt, d'après Hémon, à les monter en épingles. — Louis Bertrand nous apporte un conseil de l'Académie française</p>	67
<p>CHAPITRE VI. — <i>Maria Chapdelaine</i> au cinéma. — Nouvelle levée de boucliers. — Cueillette de bleuets dans un champ de marguerites. — Inexactitudes d'images et de langage. Un canadianisme "made in France" : <i>Emmaudire</i>. — Un chef-d'œuvre que l'écran n'arrive pas à diminuer</p>	83
<p>CHAPITRE VII. — D'où viennent l'indifférence et les reproches. — Mae West vs Maria Chapdelaine. — <i>Panem et circenses</i>. — Ne dites jamais qu'il pleut au pays de Québec. — Le cancer du patriotisme. — Jean Rivard et <i>Maria Chapdelaine</i>. — Trois mots de critique qui dépassent leur but. — Opinion de Laurier : "Un beau et bon livre"</p>	91
<p>CHAPITRE VIII. — L'âme canadienne. — Hémon n'a jamais prétendu l'exposer. — Lorsque les Canadiens-Français parlent d'eux-mêmes... — Où trouve-t-on l'âme canadienne, et l'âme québécoise, et l'âme du colon? — Petite incursion dans les statistiques du recensement. — L'âme intime du Canada français</p>	107
<p>CHAPITRE IX. — La tonalité du roman. — Belles personnes, inspirez-vous des vers, mais ne les jugez pas. — La présence du Nord est toujours là. — De la gaieté à justes doses. — Les Anglais nous verraient-ils mieux que nous ne nous voyons nous-mêmes?</p>	115
<p>CHAPITRE X. — D'où vient la supériorité de <i>Maria Chapdelaine</i>. — Circonstances propices et valeur intrinsèque. — Influence du symbole et du sport. — Un auteur approprié à son sujet. — Perfection d'art et de vérité. — Résultat d'une longue préparation. — Hémon et Tinseau. — Probité, sympathie, indulgence, simplicité. — Hémon était-il destiné à mourir jeune?</p>	129

TABLE DES MATIÈRES (suite)

CHAPITRE XI. — L'incompréhension n'est pas un produit indigène. — Interprétation effarante. — Un accordeur de pianos à Péribonka. — Il n'y a pas que les paysans qui puissent être des déracinés. — Hémon connaissait par cœur les mensonges des prospectus. — Vie idéale au pays de Québec. — Appréciation d'un critique yanqui et témoignages plus autorisés. — N'altérons pas les sous-titres des romans	155
CHAPITRE XII. — Si Hémon avait voulu... — Le colon n'est pas pétri de vertus seulement. — Un <i>sacre</i> de trois quarts d'heure. — Le vice est matière d'art. — <i>Maria Chapdelaine</i> , produit de volatilisation ; <i>la Terre</i> , produit de précipitation. — Intervention de Talleyrand. — La sympathie de l'artiste a eu raison de la malice de l'observateur	173
CHAPITRE XIII. — La revanche. — La publication au Canada est froidement accueillie. — 300 exemplaires pour satisfaire la clientèle française. — La France découvre <i>Maria Chapdelaine</i> en 1921. — Editions et traductions se multiplient. — Le plus "formidable" tirage auquel un roman ait atteint. — Reconnaissance populaire. — Société des Amis de <i>Maria Chapdelaine</i>	189
Index	207
Illustrations :	
Photographie de Louis Hémon	4
Graphique du 'pays de Québec'	6

*Achévé d'imprimer,
le troisième jour de mars
mil neuf cent trente-huit,
pour les Éditions de l'A. C.F.,
1735, rue St-Denis,
Montréal, Canada,
par*



*l'Imprimerie Modèle Limitée,
1206 est, rue Craig.*

